

80 Année - No 8

Aout 1915

NOTRE ROMAN COMPLET :

LES ESPIONS ROUGES

par Paul de Garros.

Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Le Cinématographe. (Voir article page 15)

Dans ce numéro: Articles de guerre et de curiosités terrestres. Travaux faciles pour dames et messieurs. Etudes de moeurs et quantité de faits intéressants. En plus un beau roman complet du célèbre Paul de Garros. Voir le sommaire plus loin.

FOIRIER, BESETTE & C^{ie}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU NO D'AOUT 1915

	Pages
Notre terre	3
Au pays des moulins et des tulipes	5
La vie pénible dans les mines de charbon	7
Thermidor (poésie)	10
Fabrication d'une balançoire pour le porche	11
Comment faire un joli corset pour la fillette	13
Le langage des gants	14
Le Cinématographe. Les films à sensation	15
L'astronome (poésie)	18
Les Exploits extraordinaires d'un bandit	19
La cuisine de l'ancien temps	21
Quand finira la guerre	21
La velleuse (poésie)	22
Le Sacrifice au Ciel et à la Terre. Moeurs d'Asie	23
Les métiers bizarres	25
Les missionnaires au Congo	26
Boxeurs anglais	27
Les Pirates d'autrefois	28
L'Héroïsme d'une sœur	29
Les amateurs de livres	31
Le génie méconnu. Les héros de l'industrie	31
Les dorées de Moresnet	34
 Roman complet.	
LES ESPIONS ROUGES,	
Par Paul de Garros	35
Comment les Allemands ont traité les Italiens	113
Chez les cannibales de l'Afrique centrale	115
Quelques faits curieux au sujet des poissons	123
Moeurs annamites	125
Rimes d'Été (poésie)	126
Petite leçon d'électricité	127
La partie de chasse interrompue	128
La préméditation	130
Comment fabriquer soi-même un réflecteur	131
L'armée invisible	132
Trop d'honneurs	133
Les exploits d'un alsacien	134
Un nouvel emploi des abeilles	134
Un drame en bal on	135
Un intéressant combat	137
Un aperçu des moeurs en Autriche	137
La réserve terrestre de charbon	138
Comment il faut dormir	141
L'arbre le plus utile du monde	144
Comment ils traitent les blessés	144
La vie en Alaska	146
Pour ressusciter les prisons	146

La Revue Populaire

Vol. 8, No 8

La Revue Populaire

Montréal, Août 1915

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

NOTRE TERRE

Voici un an exactement que s'est déchaînée la plus terrible guerre que l'on ait vue jusqu'ici.

Les conséquences s'en feront longtemps sentir et les statistiques commerciales en subiront le contre-coup d'une manière profonde.

Elles sont intéressantes parfois, ces statistiques, surtout quand elles se rapportent à la totalité des êtres humains vivant sur la terre et certains chiffres sont particulièrement édifiants.

Par exemple, nous apprenons que l'ensemble des dettes nationales a passé, depuis un siècle, de 7 milliards et 200 millions de dollars à 43 milliards de dollars (et ceci avant la guerre!) Cela ne paraît pas présager un avenir enchanteur à nos arrière-petits-fils si cela continue...

On évalue à 1700 millions le nombre des humains et ce nombre s'accroît, chaque année, d'environ 40 millions.

Si l'on constate la disparition prochaine des éléphants, des baleines et des animaux à belle fourrure, on ne peut pas en dire autant de la race humaine et il est à croire, au contraire, qu'un jour viendra où la terre sera trop petite...

Souhaitons du plus profond de notre coeur que les doctrines de fraternité inter-

nationale et de concorde sociale fassent de grands progrès car de cruelles déceptions attendraient les humanitaires à l'époque assez prochaine où tous les continents regorgeront de monde.

Malheureusement, pour aimer notre prochain comme nous-mêmes, il faut qu'il ne nous marche pas trop souvent sur les pieds, ce qui arrive dans les foules trop denses; il faut également qu'il ne cherche pas à manger dans notre assiette, ce qui arrive quand les vivres se font rares chez lui...

Ce n'est donc pas sans une inquiète curiosité que l'on se demande ce qui se passera dans une douzaine de siècles d'ici sur notre globe terreux. Il est vrai que nous pouvons nous rassurer: il y aura belle lurette que nous ne serons plus là pour le voir!

Et puis dans ce long intervalle de temps, la peste, le choléra, les apaches, la politique et les guerres auront écourté le passage ici-bas de pas mal de gens ce qui fera de la place aux autres! Il ne faudrait pas beaucoup de guerres comme celle de 1914-1915 pour tout mettre à néant.

Seulement les guerres n'ont jamais enrichi les peuples; elles en suppriment une partie et laissent la note à payer à ceux qui restent...

Roger Francoeur.



*Le bienfaisant soleil qui dore les moissons
Et teinte avec amour les fleurs qu'il fait éclore
Déverse sans compter ses magiques frissons
Dans les cœurs amoureux, fleurs plus belles encore.*

AU PAYS DES MOULINS ET DES TULIPES

La Coiffure Des Hollandaises

Les costumes nationaux tendent à disparaître un peu partout et c'est regrettable car certains d'entre eux sont fort pittoresques.

C'est le cas pour les coiffes hollandaises.

Ces bonnets de dentelle sont extrêmement variés et chacun d'eux comporte plusieurs pièces. La principale s'appelle le "forflechter". Fait en toile de Cambrai et garni d'une dentelle de prix, il repose sur un petit cylindre de carton doublé d'étoffe rouge. Ce "forflechter" ne fait pas partie de la coiffe des jeunes filles, mais elles le portent aussitôt qu'elles sont fiancées, car il fut toujours l'emblème de la femme mariée. Tant que le mariage n'est pas célébré, il reste entouré d'un voile. Après la cérémonie, ce voile laisse place au "znodoek" qui ressemble assez à un bonnet de nuit quand il est

seul. C'est l'unique coiffure des jeunes filles.

Une autre pièce bien curieuse est "l'oorijzer". Son origine est fort ancienne puisque les Germaines s'en servaient pour maintenir leur chevelure. Il est composé de

plusieurs anneaux. On les faisait en fer dans l'antiquité. De nos jours, ils sont en argent et surtout en or, et leur forme a sensiblement varié, car de simples anneaux, ils se sont élargis pour devenir des plaques souvent démesurées. Les extrémités en étaient ornées sur les tempes par des pierres, des boutons, puis la mode vint de les fermer complètement par une plaque de métal précieux ouvragé et même des plaques de diamants.

Pour faire ressortir l'or et les pierres de l'"oorijzer", les femmes portent généralement dessous une toute petite coiffe de soie noire que surmontent des



Jeunes Hollandaises.

dentelles retombant sur les épaules. Ces coiffes sont extrêmement jolies, d'autant plus qu'elles surmontent généralement de frais et charmants visages au teint rosé, aux yeux bleus qu'on croirait si extraordinairement limpides pour avoir trop contemplé le Zuiderzée lamé d'argent, au printemps, quand tout est fleurs et sourires en Hollande.

L'"oorijzer" n'a pas pour seul emploi d'orne la coiffure tout en maintenant les cheveux. Il supporte aussi les boucles d'oreilles qui atteignent des prix élevés, même quand elles appartiennent à des paysannes. Au pays des moulins, les femmes portent au moins la moitié de leur fortune sur leur tête.

Les boucles d'oreilles ont des dimensions qui surprennent le voyageur et leurs formes sont extraordinaires. Fréquemment, ce sont de larges spirales dépassant le visage à droite et à gauche et supportant de lourds pendentifs en or ou en argent curieusement ouvragés.

Dans l'île de Marken, trois bonnets s'emboîtant les uns dans les autres composent la coiffe. Le premier, qui est de toile blanche et plus long que les autres, descend très bas sur les cheveux.

Mais c'est surtout en Zélande qu'on trouve du pittoresque et de la couleur.

Cette "Zee Land" (terre de la mer) est essentiellement un pays de pêche, et les marins, les marchandes de moules ou d'huîtres conservent de bien curieux costumes. Au marché de Bruinisse, par ex-

emple, vous pourriez admirer les plus beaux types de Zélandaises. Très roses, souriantes, elles ont les cheveux blonds et les yeux souvent noirs. Ce qui étonne, c'est de leur voir toujours les bras nus, même en hiver.

Mais la particularité la plus inattendue de leur costume est qu'elles mettent à la fois sous leur jupe six ou sept jupons pour s'arrondir les hanches et amincir la taille. Les pêcheuses d'huîtres sont peut-être plus curieuses encore avec leurs coiffes

blanches, leurs bijoux et de grosses bottes qui montent beaucoup plus haut que les genoux. Pour manquer d'esthétique, leur silhouette n'en est pas moins pittoresque.

Les petites filles ou "boerinetjes" sont délicieusement vêtues du même costume que les femmes. Quand on les voit courir sur les routes, en faisant joyeusement claquer leurs sabots on s'imagine de suite une bande de pou-

pées échappées d'une quelconque exposition de costumes.

— o —



Une coiffure gracieuse.

La plus longue plante du monde est une algue marine. Il y en a une variété tropicale qui, à son entier développement, atteint 600 pieds de longueur. Cette plante marine reçoit sa nourriture de l'air et d'une matière minérale qui se dissout dans l'eau de la mer.

La VIE PÉNIBLE DANS Les MINES DE CHARBON

S'imaginer-t-on ce qu'est la vie du mineur de charbon, principalement en Europe? En voici un aperçu poignant tel qu'il a été raconté par un témoin de leur vie et de leurs heures douloureuses.

A cinq heures du matin, été comme hiver, dans la plupart des exploitations, le "piqueur" descend vers les galeries, soit par la "fendue" humide et glaciale, la pente qui pénètre de biais jusqu'au niveau des fouilles, soit par les échelles ou les cages qui y aboutissent verticalement. Par le premier procédé, il a quelquefois quarante, cinquante minutes de marche avant que de rejoindre le chantier; par le second, il s'endommage les pieds et risque la mort au moindre faux pas; par le troisième, il "tombe" en quelques secondes, mais avec une rapidité vertigineuse jusqu'à l'étouffement, tandis que sa carcasse est transie jusqu'aux moelles.

En bas, le boyau qu'il taraude a bien vingt-quatre pouces de haut. Il s'y faufile à plat ventre, lampe en main, se retourne, accroche la lumière où il peut, glisse une planchette sous sa nuque en guise d'oreiller et, ainsi allongé dans la boue, pioche la voûte qui, en petits ou gros fragments, déboule sur son visage, sa poitrine, son ventre. Si le pic crève la couche rocheuse, ce peut être la trombe d'eau baissant tout, l'emportant comme un fétu ou le noyant comme un rat dans son trou. Le grisou le guette. Les douleurs,

précocement, rouillent ses charnières, prennent possession de ses os.

Et les ténèbres, toujours, éternellement!

La tâche était poussée, autrefois, jusqu'à onze et treize heures de travail, décompte fait de la trêve du repas. Un salaire variant de 66 cents à un dollar par jour au maximum.

De salaire net? Non pas. Là-dessus, il fallait prélever: 1o le "boisage", soit les étais que le "piqueur" est tenu de placer au fur et à mesure du cheminement; 2o le "rouleur" qui ramasse et transporte la houille; 3o la poudre nécessaire à émietter l'obstacle où s'émoissait la pioche.

D'où réduction de 50 %: le gain diminué de moitié, ramené à 50 cents. On cite l'histoire des quatre "piqueurs" associés des mines du Nord, gagnant 40 dollars en une quinzaine, devant en déduire 36 d'exploisifs, et se trouvant, en fin de compte, chacun avec un seul dollar pour deux semaines entières du labeur que l'on sait!

Je me souviens d'une veuve, entre autres, si lamentable!

Je la trouvai en chemise et en jupon, ses petits, comme elle, dévêtus, entourant le baquet où elle plongeait les bras. Dans un liquide noirâtre, de vagues étoffes flottaient. Celle-là ne pleurait pas, ne disait rien, abrutie de désespoir. Elle murmura seulement:

—On n'avait pas de rechange, ni d'argent. Alors, avec dix sous de teinture, je

fais notre deuil. Comme ça, on fera honneur à mon pauvre mari.

Et, soudain, son coeur crève, les sanglots l'étouffent.

Une autre, presque une gamine, toute jeune, toute frêle, emplissait de ses lamentations le quartier où elle demeurait.

Son père avait été tué au puits comme elle avait quatre ans, et elle était demeurée seule, toute seule, si petite et si faible au seuil de l'immense vie! Puis, la destinée semblait s'être adoucie. Elle avait rencontré un bon garçon qui l'avait épousée seize mois auparavant; ils avaient un bébé, l'avenir souriait...

Trois jours, trois nuits, elle ne poussa qu'un cri:

—Mon homme! Mon homme! Mon homme!

A ses tempes de 22 ans, les cheveux blanchirent. Et, quand je visitai la malheureuse, elle se leva, s'en fut chancelante vers la cheminée, y prit un objet qu'elle me tendit:

—Tenez, je vous en prie... C'était "lui" qui l'avait fait. C'est un souvenir... Moi, je ne pourrais plus le voir.

Et, soudain dressée, tragique, tendant ses poings crispés vers le ciel:

—Mon homme! Mon homme!

Ce qu'elle m'avait donné, c'était ce crucifix étrange que les mineurs sculptent au couteau dans des os de boeuf. Ne mangeant de la viande que rarement, aux jours fériés, ils consacrent les débris de

ce luxe à des tentatives d'art. Celles-ci sont naïves comme l'étaient les oeuvres des primitifs. Autour d'un Christ byzantin, les attributs de la Passion, disproportionnés, mais traités méticuleusement, s'agglomèrent: l'échelle, les clous, les tenailles, le calice et la lanterne, le fouet et la lance, et l'éponge imbibée de fiel!

J'ai gardé toujours cette croix en mémoire de ces douleurs.

A la vérité, l'accoutumance du péril

fait aux mineurs des âmes singulièrement stoïques, dédaigneuses, presque amoureuses du danger. Ils s'y ruent avec frénésie, et passent alternativement de la douleur à l'exaltation, de l'exaltation à l'héroïsme, de l'héroïsme à la colère. Il semblerait que d'évoluer tant à l'ombre, leur mentalité ait pris la mobilité brusque des oiseaux de crépuscule. Elle en a les sursauts, les retours imprévus, les brefs coups d'aile.

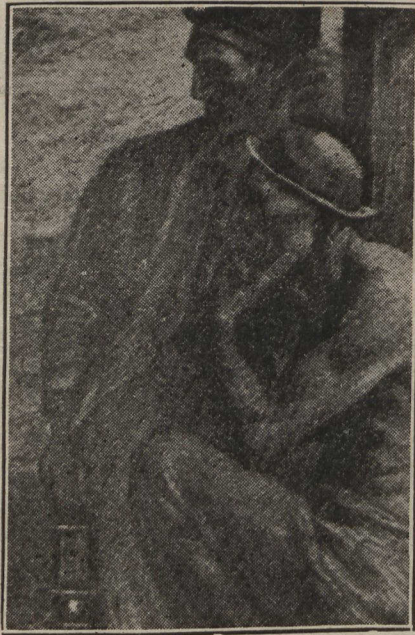
Qui n'a pas vu ces hommes après l'accident, pendant le sau-

tage, ne peut avoir idée de leur zèle et de leur abnégation.

Je me rappelle la remontée, aux torches, du cadavre d'un grand cheval blanc. Il avait été asphyxié par le grisou, au puits de la Manu. Son corps barrait le passage.

—Dépez-le! avait ordonné l'ingénieur.

Mais l'ouvrier, dont l'animal avait été



Les mineurs au fond de la mine.

le compagnon de travail, se refusait à la besogne, obtenait le concours de ses camarades.

—Mon pauvre vieux!... Il remontera tel quel, et on le mettra dans la chaux. Je ne veux pas qu'on le découpe. Oh! hisse!

Et, peu après, la bête surgissait de l'obscurité, fantastique, fantomatique, parmi les brumes et les brutalités de l'éclairage incertain.

Comme je le contemplais, un ouvrier, près de moi, dit presque sur un ton d'en vie:

—Il se repose!

C'est vrai. Le chien "Pirogue" était plus à plaindre, qui avait perdu successivement ses deux maîtres, le père et le fils, à un an de distance; le jeune à Verpilloux, le vieux à Villeboeuf, les avait reconnus à la mine, escortés au cimetière "comme une personne" disaient les assistants, et errait depuis sur les routes, inconsolable, sorte de loup très doux aboyant à la lune—et à la mort!

Ce sentiment de presque indifférence envers qui ne souffre plus, je l'ai ressenti sur le lieu même de la catastrophe, au fond du puits Pélissier, le "Mangeur d'hommes", où j'étais descendue, à six cents mètres sous terre, entre deux explosions. La première, quatre jours auparavant, avait fait cent cinquante victimes; la seconde, le lendemain de ma visite, en fit dix-sept encore.

Quand la cage avait déclanché, les femmes de mineurs amassées alentour s'étaient signées comme au départ d'un convoi. Et, trois heures durant, j'avais rôdé, rampé, au long des galeries, dans l'atmosphère viciée par la corruption des cadavres, traversant les températures les plus contradictoires, brûlant les genoux de ma cotte, usant la paume de mes

gants, frôlant parfois d'innombrables débris...

Ce n'était point la curiosité qui m'avait incitée à l'aventure, certes non, mais le besoin de tout voir afin de tout décrire et d'obtenir du secours pour tant de survivants, autrement à plaindre que les disparus.

Et ma pire épreuve fût sûrement la visite à l'hôpital. Car, là, c'était de la souffrance, de la chair qui palpait, qui saignait, et des coeurs déchirés qui se débattaient contre le destin!

Ah! l'effroyable vision! Ces apparitions de cauchemar, ces spectres masqués d'une croûte purulente, cette odeur de gangrène et de charnier, ces débris en qui subsistaient toute l'intelligence, toute la volonté, et l'instinct effréné de la conservation! Des moignons gantés de ouate s'agitaient; des doigts lents, mais tenaces, s'agrippaient aux plis de ma robe.

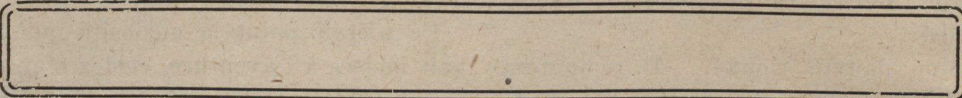
—Je ne veux pas mourir! Je ne veux pas mourir!

C'est le premier cri que poussèrent la plupart des blessés, quand leurs lèvres furent décollées; c'était le cri que poussait Crouzet que nous avions fait mettre, pour l'agonie, dans un bain d'eau tiède, car il avait été, par le grisou, dépouillé de sa peau comme une anguille!

Vous qui savez maintenant, comme moi, quelle est la condition des mineurs, ne pensez-vous pas qu'en bonne justice elle vaut d'être améliorée?

— o —

Un cheval peut vivre 25 jours sans nourriture solide, simplement à boire de l'eau; 17 jours sans manger ni boire, et 5 jours seulement en mangeant de la bonne nourriture et sans boire.



THERMIDOR

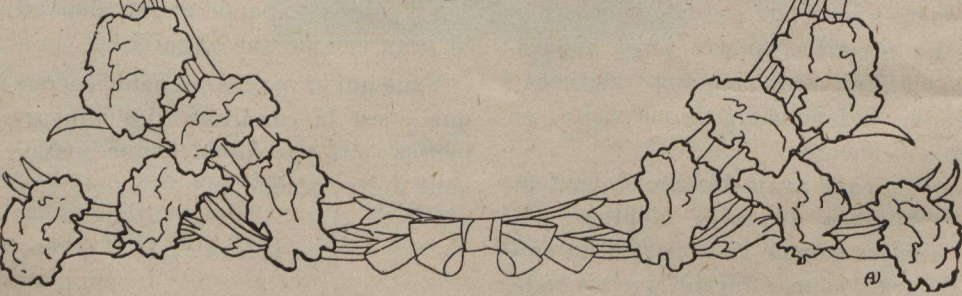
*Thermidor est le mois des jours longs et brûlants
Dès l'aube, le soleil décore la rosée;
Puis il monte, et s'échauffe, une haleine embrasée
Dans les cieux inquiets chasse des moutons blancs*

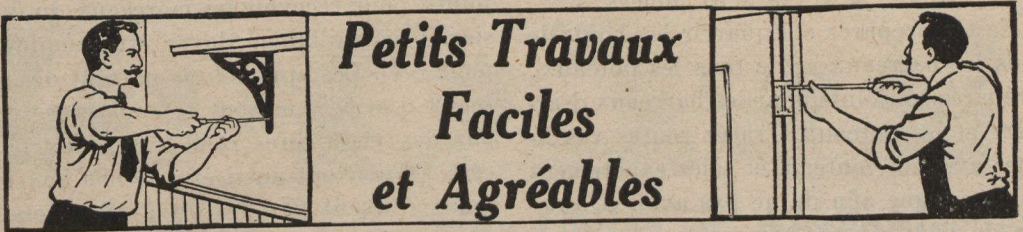
*Une ardente vapeur s'exhale de la terre;
Des souffles énervants meurent dans l'air pâmé,
Et déjà l'on entend, vers le Sud enflammé
La menace, lointaine et sourde, du tonnerre.*

*Et tout à coup, l'orage éclate... les éclairs
Jaillissent du nuage et courent dans les airs,
Comme un frisson du feu sur des vagues de suie;*

*L'hirondelle en criant voltige au ras des eaux;
Et, contente de voir tomber la large pluie,
La bonne vache meugle en ouvrant les naseaux.*

Henri CHANTAVOINE.





FABRICATION D'UNE BALANCOIRE POUR LE PORCHE

Quoi de plus agréable que de se balancer doucement à la fraîcheur du soir sur la galerie de la maison? C'est alors que l'on profite, réellement du calme environnant et qu'on se repose le mieux des fatigues de la journée.

Mais une balançoire confortable coûte cher et l'on hésite à faire cette dépense pour quelques mois d'été trop vite passés.

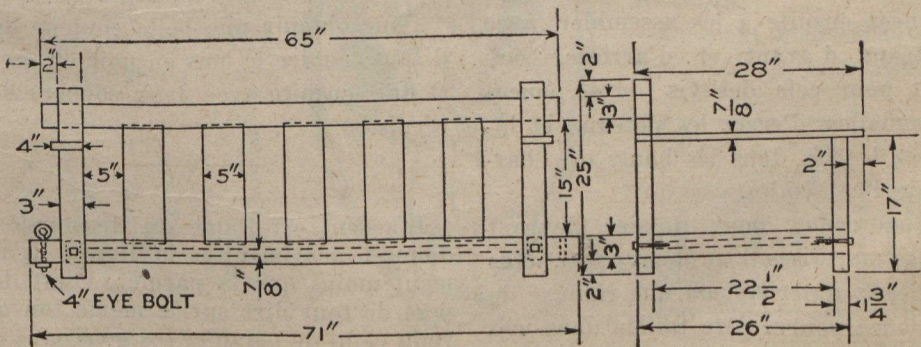
Pourquoi ne pas en fabriquer une vous-même? C'est moins difficile que vous ne le croyez. Essayez et non seulement vous réussirez mais vous serez bien plus satisfait de celle que vous aurez faite que d'une que vous auriez achetée; elle vous coûtera premièrement moins cher et ensuite vous aurez le plaisir de recevoir de votre

famille d'élogieux compliments pour un travail qui vous aura été agréable à faire.

et

Ces morceaux préparés et passés au papier sablé, pourront être achetés au moulin; ce sont les suivants:

- 2 barres, $1\frac{3}{4}$ x 3 x 71 pouces.
- 1 barre, $1\frac{3}{4}$ x 3 x 65 pouces.
- 2 poteaux, $1\frac{3}{4}$ x 3 x 25 pouces.
- 2 poteaux, $1\frac{3}{4}$ x 3 x 17 pouces.
- 2 barres, $1\frac{3}{4}$ x 3 x 22 $\frac{1}{2}$ pouces.
- 2 appuis-bras, $\frac{7}{8}$ x 4 x 28 pouces.
- 5 morceaux pour dossier, $\frac{3}{8}$ x 5 x 16 pouces.
- 8 pieds de planche pour le fond.



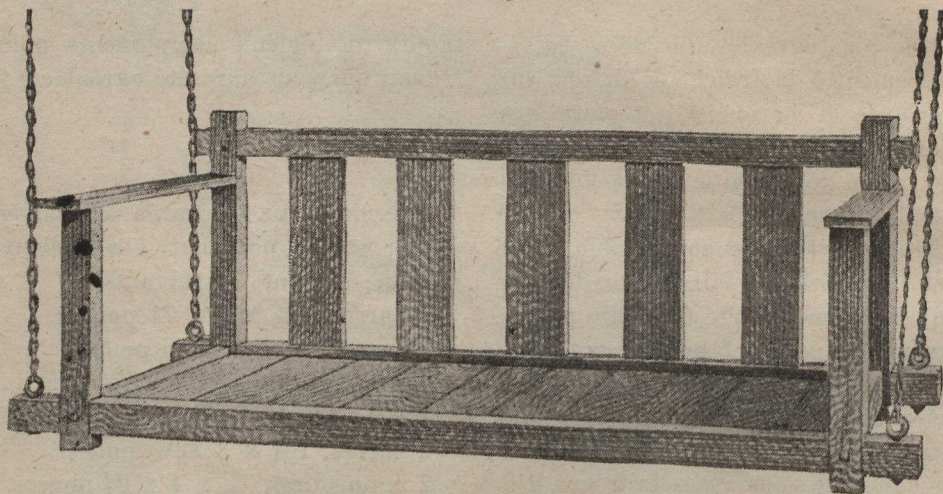
Détails des mesures à prendre pour fabriquer cette balançoire.

2 ferrures, $\frac{7}{8}$ x $1\frac{1}{2}$ x 57 pouces.

Faites préparer et équarrir les bouts de tous les barreaux et de tous les poteaux. Préparez les joints pour les barreaux d'arrière et les poteaux. Tracez toutes vos lignes avec un couteau, et sciez exactement dans la ligne afin de ne pas avoir à ajuster de nouveau ces morceaux avec le ciseau. Lorsque vous sciez ces morceaux, prenez grand soin de les couper exactement à une égale distance suivant l'épaisseur de chaque morceau. Préparez de la même manière les barreaux d'avant et les

joints, pour recevoir les morceaux du dossier. Une guillaume devra être employée pour ceci. Les appuis-bras partent des poteaux d'arrière et sont retenus entre eux par des vis à têtes rondes de deux pouces. Ils peuvent aussi être réunis aux poteaux d'avant par des vis à têtes rondes ou des goujons.

De la planche de pin ordinaire peut faire un très beau et bon siège, ou encore toute autre planche de $\frac{7}{8}$ de pouce peut également être employée, si vous le désirez. Liez les ferrures, qui supporteront le si-



La balançoire terminée.

poteaux. Que les deux bouts des barreaux soient exactement de la même longueur et commencez ensuite à les assembler avec les poteaux d'avant et d'arrière, employant pour cela des vis de 4 pouces avec rondelles. Percez les poteaux et introduisez les vis dans les bouts des barreaux de l'extrémité.

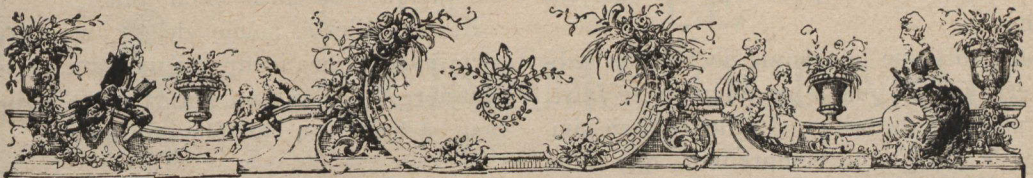
Les morceaux pour dossier devront avoir des mortaises d'un demi-pouce dans les barreaux d'arrière, ou une rainure de $\frac{3}{8}$ de pouce pourra être taillée dans ces barreaux, la distance entière entre les

ge, au bas des barreaux d'arrière et d'avant avec des vis d'un pouce et demi.

Pour obtenir une belle couleur de pin, il faut teindre le bois en noir ou en brun, et finir ensuite avec deux couches de bon vernis.

— o —

L'accent est l'âme du discours: il lui donne le sentiment et la dignité. L'accent ment moins que la parole... C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persifler les gens sans qu'ils le sentent.—J.-J. Rousseau.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

COMMENT FAIRE UN JOLI CORSET POUR LA FILLETTE

Quand les bébés ont trois ou quatre ans, leur jeune maman est souvent fort embarrassée pour résoudre la grande question du corset.

Cette question, si grave pour nous, l'est encore beaucoup plus pour les enfants dont le corps se transforme de jour en jour.—Il ne faut pas le blesser ni le com-

primer ce petit corps qui, cependant, doit être légèrement maintenu tout en conservant une grande liberté.

Je sais qu'il est aisé de se procurer cet utile accessoire de la toilette enfantine, mais il est relativement assez coûteux et rarement pratique.

Aussi, mes chères lectrices, je vous donne ici le mo-

dèle d'un corset-brassière se boutonnant dans le dos, qui, je crois, pourra vous rendre de grands services.

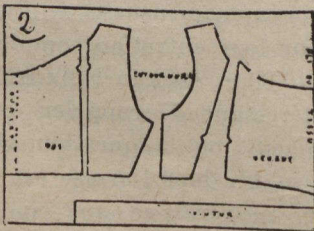
Il est, avant tout, d'un prix de revient très minime car il faut bien peu de chose pour l'exécuter rapidement et facilement.

Quatre petite baleines, sept ou huit gros boutons sont nécessaires ainsi qu'une pié-

ce de ruban croisé de 1 cm. de large et un peu d'étoffe.

Pour une fillette de 5 ans il en faut 14 pouces. Le tissu "croisé" blanc ou écru est préférable à tout autre par sa solidité. En 1 verge de large son prix est environ de 40 cents.

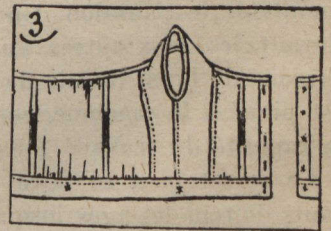
On peut utiliser aussi les morceaux de toile, assez ré-



Comment tailler le corset.



Avec le corset-brassière.



La brassière vue à l'envers

sistants, de vieux pantalons ou caleçons d'homme.

Je crois que le croquis no II vous indiquera, mieux que je ne pourrais le faire, la manière de tailler, d'ailleurs bien simple, le patron ne comprenant que cinq morceaux; la ceinture, deux parties constituant le dos et deux autres le devant.

De même, le no III montre la moitié de la brassière terminée, vue à l'envers.

Les différentes parties sont assemblées en coutures rabattues un peu larges dont une sous le bras. Le dos avait été indiqué un peu plus grand afin de pouvoir faire un ourlet de chaque côté. A gauche il supportera les boutons; à droite on y taillera les boutonnières en long.

L'encolure et les entournures sont bordées. Le dos est laissé complètement plat, tandis qu'il faut bien remarquer les fronces au milieu du devant.

Les baleines, une de chaque côté de la fermeture et deux en avant, sont mobiles, ce qui permet de laver très facilement le petit corset.

A la place de chaque baleine sont piqués, à l'envers, deux morceaux de ruban croisé, un en haut, un autre en bas, en laissant un large espace vide entre eux pour faire pénétrer la baleine dans sa gaine ainsi constituée.

Il ne reste plus qu'à monter la ceinture en répartissant les fronces presque également tout autour. Sur cette ceinture sont placés trois boutons qui servent à maintenir le pantalon. Un au milieu du devant, les deux autres, aux coutures du dessous de bras. Inutile de dire que tout est piqué à la machine, ce qui augmente la rapidité du travail.

Ce corset peut se faire pour des enfants de tous les âges jusqu'à huit ou dix ans. Il faut un peu plus de tissu et ajou-

ter quelques baleines, voilà tout.

Et une fillette, même de 10 ans, sera certainement beaucoup mieux dans cette brassière que dans un corset de "maintien" à bretelles, véritable cuirasse!

— o —

LE LANGAGE DES GANTS

Le langage des gants est usité, paraît-il, entre amoureux dans les hautes classes de la société anglaise. Veut-on connaître quelques formules grâce auxquelles on peut flirter presque sans mot dire?

Vous laissez tomber vos deux gants : cela signifie: "Je vous aime".

"Oui", se dit en en laissant tomber un. "Je ne vous aime plus du tout", se traduit en se donnant des petits coups avec les gants sur le menton. "Je vous hais", en les retournant. "Je souhaiterais d'être près de vous", en les lissant gentiment, etc., etc.

Que tout cela est simple et ingénieux ! Et comme il doit être facile d'être éloquent, sur les bords de la Tamise, quand on a un bon gantier!

— o —

Au temps de Cyrus, les soldats grecs recevaient une somme mensuelle équivalant à \$5.00 pour leur entretien complet, les capitaines \$10.00 et les généraux \$20. N'est-il pas intéressant de rappeler ces chiffres au moment où la question du relèvement des soldes dans l'armée est à l'ordre du jour, ne serait-ce que pour montrer le renchérissement de la vie?



LE CINÉMATOGAPHE

Comment on prépare certains films à sensation

PAR LOUIS ROLAND

Nous avons eu déjà l'occasion d'expliquer, dans la **Revue Populaire** quelques "trucs" employés dans la fabrication des films cinématographiques.

Rien n'est plus facile que d'obtenir des scènes sensationnelles mais l'on se doute bien que lorsqu'on représente, par exemple, un homme écrasé par un rouleau compresseur, on ne sacrifie pas une vie humaine pour créer quelque chose d'émouvant; c'est tout simplement un mannequin qui est écrasé et cela suffit bien.

Il est d'autres scènes fantaisistes qui déroutent l'imagination et pour lesquelles l'explication du mannequin ne suffit plus; nous allons vous en dévoiler quelques-unes.

Vous vous rappelez certainement avoir vu un nageur sortir brusquement de l'eau qui bouillonne, s'élever comme une flèche, les pieds en l'air, et aller se poser doucement, doucement, sur un tremplin? Vous n'avez pas oublié non plus cette cheminée qui, brique à brique, sort comme par enchantement d'un nuage de poussière et se bâtit toute seule?

Eh bien, sachez que ces deux films sensationnels représentent tout simplement un plongeur ordinaire et l'écroulement d'une cheminée d'usine.

Seulement, on a eu l'idée, un jour, de dérouler le film à l'envers et l'on s'est aperçu qu'ainsi présenté il était beaucoup plus curieux.

On appliqua dès lors cette découverte et c'est ainsi qu'on réussit à montrer un ouvrier resté les bras croisés, fumant sa pipe, cependant que, d'un tas voisin de lui, les briques allaient d'elles-mêmes se placer sur un mur qui bientôt se trouvait construit!

Voici comment on procède: un mur qu'on a fait élever spécialement est démoli brique à brique par un ouvrier dissimulé. Les matériaux sont jetés en tas au pied d'un autre compagnon, "visible", qui suit leur vol avec un air de tranquille satisfaction. Pendant ce temps, l'opérateur tourne sa manivelle, prend le film.

Quand il s'agit d'envoyer celui-ci sur l'écran, on le fait dérouler en sens inverse, de façon que la fin de la bande apparaisse en premier et que les briques qui, dans la réalité, tombent à terre, paraissent s'élever.

Un film qui excite également beaucoup la curiosité des spectateurs est celui qui montre une ondine nageant sous l'eau de la façon la plus naturelle du monde, au milieu

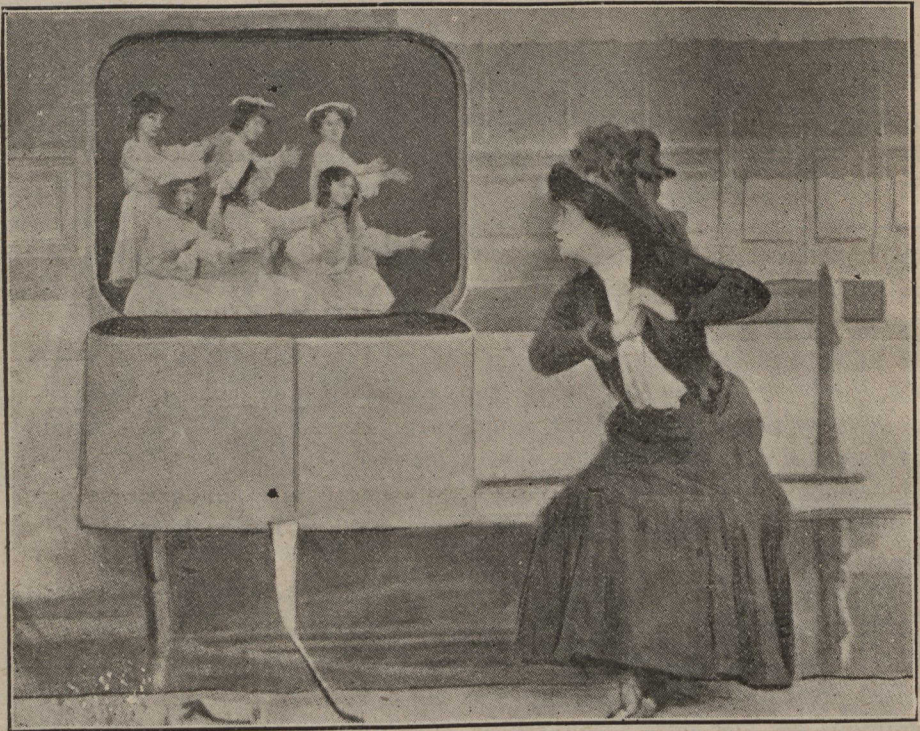
de ses compagnons les poissons, où un scaphandrier vient lui faire une déclaration d'amour.

On commence par prendre, à travers une glace sans tain, des vues cinématographiques d'un petit étang dans lequel nagent des poissons au milieu desquels descend un scaphandrier qui se livre à la plus convaincante gesticulation amoureuse

ger sous l'eau, parmi les poissons.

Autre chose: un homme, très ennuyé, qu'on vienne le cinématographier, avale photographé et appareil. Voici l'explication de ce mystère:

L'homme, mécontent, avance lentement vers l'appareil dont la lentille est au niveau de son visage. Son corps, vu d'abord en entier, se réduit à mesure que le



La modiste voit des jeunes filles sortir de la boîte.

se... L'ondine "nage", si l'on peut dire, sur un drap décoré de plantes, de coquillages, d'algues, de crabes. Le photographe monte aux galeries supérieures du théâtre où l'on prépare ce film et prend sa photo d'en haut.

La combinaison des deux clichés permet de donner l'illusion au public, lors de la représentation, qu'il a vu l'ondine na-

visage grossit, celui-ci devient énorme, occupe tout l'objectif au détriment des bras, des jambes, du buste qui se trouvent dès lors hors du champ opératoire.

Quand le visage du marcheur touche à peu près la lentille, il ouvre la bouche et tout ce que les futurs spectateurs verront sera une énorme cavité noire, profonde, terrible.

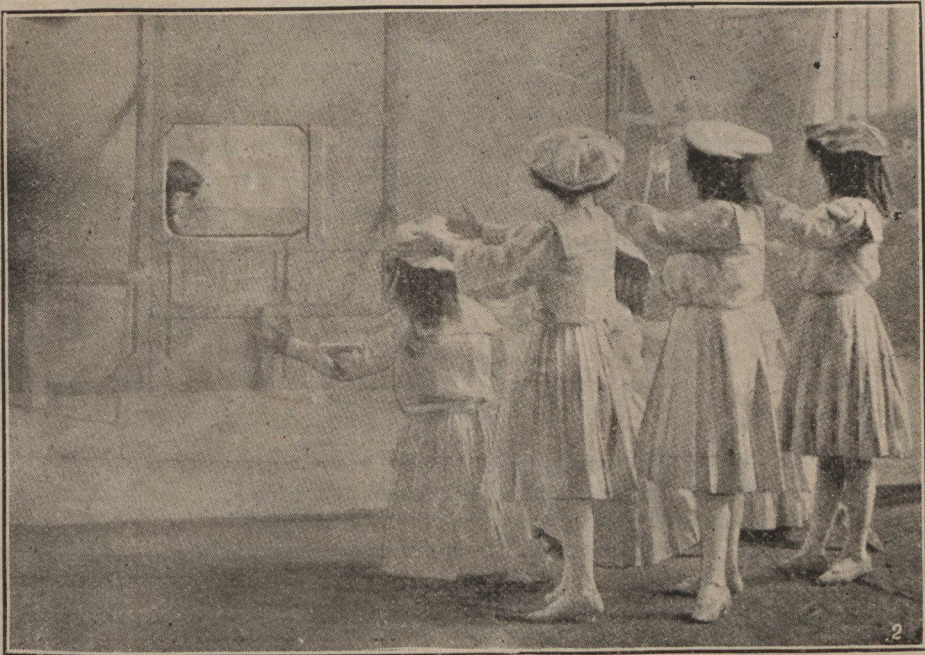
C'est à ce moment que le truc apparaît. On prépare une vaste chambre noire percée d'une fenêtre à sa partie supérieure. Un opérateur se place dans la partie inférieure et "prend" ladite pièce qui, vous l'avez deviné, servira plus tard à représenter la bouche noire de tout à l'heure.

La fenêtre s'ouvre alors et le premier opérateur paraissant se précipite avec son appareil sur le sol (recouvert d'un mate-

quelle sont placées une boîte de cigarettes, des allumettes, une pipe.

Tout à coup, alors que le fumeur se renverse sur le dossier de sa chaise pour mieux savourer la douceur de sa pipe, une petite fée sort de la boîte à cigares, trébuche sur les allumettes, tombe sur la pipe, trouble le fumeur par l'imprévu de son apparition, sa taille exigüe.

Beaucoup de personnes se sont imaginé



L'explication du phénomène.

las, bien entendu). Son confrère le saisit au vol et, lorsque les deux clichés pris seront mis bout à bout, on aura l'illusion très précise que le sauteur a été dévoré par la personne dont il aura voulu surprendre les faits et gestes.

Voici maintenant le truc qui a servi à l'établissement du film connu sous le nom de "la Princesse Nicotine". On voit un monsieur assis devant une table sur la-

que la fée était une poupée. Point du tout: c'était une personne en chair et en os.

Il n'y a rien sur la table près de laquelle l'acteur est assis lorsqu'on prépare ce film. Son étonnement, ses mouvements de surprise sont des jeux de scène.

La table sur laquelle la fée va paraître (c'est une actrice de taille ordinaire) se trouve placée de côté et supporte une

énorme boîte à cigarette aussi grande que l'artiste, une pipe et des allumettes monumentales.

L'appareil photographique peut saisir l'image de cette seconde table non directement, mais dans une glace, et comme celle-ci est très éloignée, l'image est toute petite. L'acteur et sa table étant, au contraire, très près de l'objectif, sont pris grandeur naturelle.

Les deux clichés ainsi obtenus sont superposés, combinés... et vous savez le résultat!...

Une scène gracieuse et qui surprend aussi est celle de la modiste qui va porter une robe chez une cliente. Au cours du chemin, elle se repose sur un banc et, profitant de cet instant de loisir, elle veut donner un coup d'oeil à la jolie robe.

Quelle n'est pas sa surprise, lorsque le

couvercle est levé, de voir apparaître une demi-douzaine de minuscules et jolies fillettes qui lui tendent les bras!

Là encore, le truc employé est très simple; inutile de dire que les fillettes n'étaient pas dans la boîte et que ce ne sont pas non plus des poupées.

Nos photos expliquent très bien ce qui se passe. Quand la modiste a levé le couvercle de la boîte, l'opérateur cesse de tourner sa manivelle juste le temps d'ouvrir un panneau dans le décor représentant un mur. Par l'ouverture ainsi faite apparaissent des jeunes filles que leur éloignement réduit considérablement de grandeur sur le film.

Et voilà, entre mille autres procédés, comment l'on fait voir au public ce qui n'existe pas ou plutôt ce qui existe de tout autre façon.

L'ASTRONOME

Quand l'astronome sut d'une façon certaine
Que la terre, bientôt ne subsisterait plus,
Il eut devant les yeux la vision lointaine
D'hommes par millions s'enfuyant éperdus!

Un instant, il pensa clamer sa découverte
Au monde qui vivait sans se douter de rien...
Mais c'était discourir, hélas! en pure perte;
Il garda son secret, farouche stoïcien!

L'aube du dernier jour était enfin venue;
Des signes précurseurs en annonçaient la fin.
Les humains, inquiets, interrogeaient la nue...
Alors, le grand savant, pris d'un élan soudain,

Contempla les tableaux où s'étagaient des nombres.
Calme et le front serein, il attendait l'instant
Où l'insondable Nuit viendrait avec les Ombres...
Ultime cataclysme... Eternité?... Néant?...

Georges-Olivier LAUCHARD.

LES EXPLOITS EXTRAORDINAIRES D'UN BANDIT DE GRAND CHEMIN

A différentes époques de l'histoire, il y eut des bandits dont les exploits assurément très blâmables sont néanmoins empreints de tant d'audace qu'ils intéressent le public au suprême degré.

On éprouve même à les lire une curiosité presque sympathique quand leurs auteurs se contentent de "plumer" leurs victimes sans les écorcher, c'est-à-dire ne recourent jamais au meurtre.

Telle fut la vie libre de John Donald Bruce qui se fit pincer bêtement il y a un peu plus de deux ans après des aventures retentissantes. Sa carrière est probablement achevée maintenant, puisque les juges de Melbourne l'ont condamné aux travaux forcés pour la vie. Mais sait-on jamais, avec un pareil homme... Les magistrats de Perth, dans l'Etat de l'Australie occidentale, avaient cru eux aussi le réduire à l'impuissance, mais ce terrible aventurier, qui n'a pas son pareil pour arrêter les rapides et dévaliser les voyageurs, s'évade avec une aisance admirable. Peut-être dans un avenir prochain entendrez-vous dire qu'il a reconquis sa liberté et commis de nouveaux méfaits.

La biographie de John Donald Bruce est mal connue. Il s'est toujours refusé à donner aux juges qui l'interrogeaient des renseignements sur son passé, affirmant avec un joyeux aplomb que si sa véritable identité était révélée, un affreux scandale éclaterait qui mettrait sur les dents tous les diplomates du vieux monde.

Sans accorder à cette fable plus d'attention qu'elle n'en mérite, on peut croire que Bruce n'est pas né sous la Croix du Sud, mais qu'il a dû venir d'Angleterre en Australie, il y a une quinzaine d'années. On trouve la trace de son passage à Perth où il fut, en 1899, "lad" chez un éleveur de chevaux de course; mais cette vie ne lui plut sans doute pas, car il disparut brusquement.

Et c'est l'année suivante (il avait dix-neuf ans) que commença sa romanesque histoire

Le train qui part le matin d'Albany pour aller à Perth, traversait à une allure moyenne, un jour d'été particulièrement chaud, une grande plaine désertique, lorsqu'à un tournant, le mécanicien, aperçut derrière des buissons un amas de grosses pierres sur la voie. Il renversa la vapeur et bloqua ses freins, juste à temps pour éviter un malheur. Les voyageurs s'étaient précipités aux portières. Ils aperçurent une sorte de cow-boy armé jusqu'aux dents qui les invitait à descendre sur un ton impératif. Derrière lui, bien abrités derrière des buissons, d'autres bandits tenaient en respect avec leurs fusils ceux qui auraient eu des vellétés de résistance.

— "Hands up!" commanda l'aventurier.

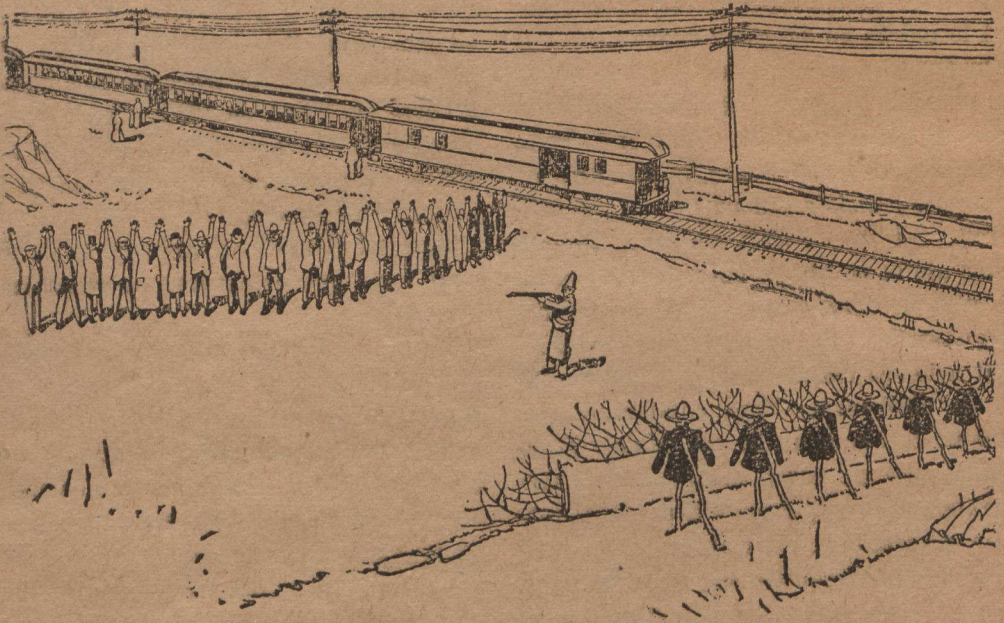
Et tous les voyageurs obéirent. Ils se laissèrent fouiller en tremblant et quand, ayant obtenu la permission de débayer

la voie, ils remontèrent dans le train, ils abandonnaient au total, aux mains des bandits, la somme de 1,600 livres (8,000 dollars).

Or, on l'a su depuis, l'acteur de ce coup de main audacieux l'avait accompli absolument seul, après avoir disposé de vieux fusils hors d'usage et des chapeaux de façon à faire croire que ses camarades, derrière lui, n'attendaient qu'une occasion de faire parler la poudre.

terrorisa ses malheureuses compagnes, faisant suivre immédiatement cette scène d'une petite quête qui lui rapporta, tant en or qu'en bijoux 1,970 dollars. Sur la même ligne, en 1902, il pénétrait dans un wagon postal, où il s'emparait de 32 mille piastres en banknotes!

Des détectives, enfin, lancés sur sa trace, le capturèrent par surprise en gare d'Albany. Tandis qu'ils le ramenaient à Perth, il demanda la permission d'entrer



Hands up! commanda l'aventurier...

C'est seulement plusieurs années après, quand il fut capturé une première fois à Charleville, dans le Queensland, qu'on apprit qu'il s'agissait là des débuts de John Donald Bruce. Entre temps, il avait opéré quelques coups fructueux en Australie occidentale.

C'est ainsi que, s'étant déguisé en vieille femme pour voyager entre Colgardie et Menzie, dans un wagon de dames seules, il sortit brusquement un revolver et

dans les water-closets, et pendant qu'un policier l'attendait à la porte, il s'évadait par la fenêtre.

Pendant trois années, on n'entendit plus parler de lui. Apparemment, il devait vivre de ses rentes. Pourtant, s'il avait changé d'Etat, il habitait toujours l'Australie, car de 1906 à 1908 il ne compta pas moins de treize vols à main armée dans le Queensland, principalement entre Brisbane et Charleville.

Une fois, sortant on ne sait d'où, il apparut sur la locomotive d'un rapide et obligea le mécanicien à stopper pour permettre à ses complices de monter dans le train. Bruce était devenu chef de bande. Ce fut sa perte, il fut trahi. C'est ce qui a permis de le prendre. On estime qu'à lui seul, il a volé plus de 150 mille dollars et commis plus de trente attentats. Mais il n'a jamais tué personne et c'est une circonstance atténuante.

— o —

LA CUISINE DE L'ANCIEN TEMPS

—

Les agapes de nos pères comportaient parfois soixante-seize plats (quatre potages, deux relevés de poisson, deux grosses pièces, quatre contre-flancs de terrine, vingt-quatre entrées, quatre grosses pièces d'entremets, quatre rôtis, vingt-quatre entremets, huit assiettes de soufflés).

La maréchale de l'Hôpital, fourchette héroïque, se faisait servir, chaque jour, sept ou huit entrées, une poule d'Inde, deux poulardes, une fri cassée, un fromage mou et un dessert de fruits et confitures.

D'ailleurs, le Roi-Soleil prêchait d'exemple.

En ce temps-là, les personnages les plus illustres ne dédaignaient pas la gloire d'encourager le perfectionnement des recettes gastronomiques et d'y attacher leur nom.

Le régent est l'inventeur des "pains à la d'Orléans", et sa fille lança les "filets de lapereau à la Berry". Richelieu mit à la mode la "sauce mahonnaise", dont les cuisinières ont fait "mayonnaise". Le marquis de Béchamel serait dans l'oubli

sans la belle invention de la "morue à la crème". A la marquise de Pompadour appartiennent les "filets de volaille à la Bellevue" et les "palais de boeuf". Les "caisses à la Mirepoix", les "chartreuses à la Mauconseil", les "poulets à la Villeroy", doivent leurs noms à trois grandes dames du temps.

Le "potage à la Xavier" fut inventé par Monsieur, frère de Louis XVI. Le comte d'Artois trouva une nouvelle manière d'accueillir les "ris de veau". Le prince de Condé est le créateur du potage connu sous ce nom.

Enfin, c'est à Mme de Maintenon, avec la collaboration de son père, le baron de Surineau d'Aubigné, qu'il convient d'attribuer la découverte de la formule des "côtelettes en papillote"

De nos jours, on méprise ces patronages culinaires. Du reste, on ne sait plus manger.

— o —

QUAND FINIRA LA GUERRE

—

De toutes les prévisions et les conjectures faites depuis le commencement de la guerre, une des plus récentes et des plus curieuses est celle que nous donne la "Croix" de Paris du 23 avril dernier.

Dans la dernière guerre franco-allemande, la paix fut signée le 10 mai 1871. Or, en additionnant 1,870 et 1,871, on obtient 3,741 ; 3 plus 7 font 10 ; 4 plus 1 font 5 ; ce qui fait le 10^{ième} jour du 5^{ième} mois.

En appliquant ces calculs à la guerre présente on obtient ; 1,914 plus 1,915 font 3,829 ; 3 plus 8 font 11 et 2 plus 9 font 11 également. La paix sera donc signée le 11^{ième} jour du 11^{ième} mois, c'est-à-dire, le 11 novembre 1915.

LA VEILLEUSE

*C'est une petite flamme,
Symbole d'amour, de foi,
Une veilleuse de l'âme
Qui brûle au fond de moi.*

*Dans la vie ardente ou triste,
Rien n'a pu l'éteindre encor;
C'est un point, mais qui résiste,
Un petit point, mais d'or.*

*J'ai connu plus d'un orage,
J'ai connu plus d'un danger;
Ce qui m'a donné courage,
C'est ce phare léger;*

*Ce petit point, frêle étoile,
Doux comme un regard de soeur,
Et par qui, perçant tout voile,
Je vois clair en mon coeur.*

*O petite flamme amie,
Lumière de mon destin,
Veille, jamais endormie,
Veille, soir et matin!*

*Toi, la bonne conseillère,
Qui, tenace, au sein du mal,
En moi maintiens, ô veilleuse,
Un rayon d'Idéal!*

VICTOR PITTIE.

LE SACRIFICE AU CIEL ET A LA TERRE

MOEURS D'ASIE

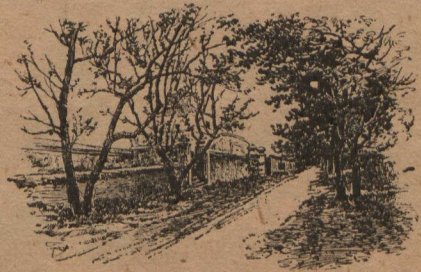
C'est un spectacle à la fois grandiose et étrange que celui d'un sacrifice au Ciel et à la Terre, lequel a lieu tous les trois ans à Annam; le roi y officie en personne.

La cérémonie a lieu, non loin de Hué, dans un site d'une beauté sauvage. L'immense enceinte formée de murs, préparée à cet effet, porte le nom d'"Esplanade des Sacrifices" ou, en langue annamite, "Nam-giao." Elle est de forme carrée, exactement orientée suivant les quatre points cardinaux. Derrière la muraille grise qui l'enclôt, le terrain est planté tout autour, sur une profondeur d'une cinquantaine de mètres, de hauts sapins dont la sombre verdure ajoute au caractère impressionnant du paysage. Puis, au milieu, portée par des murs de soutènement parallèles à ceux de l'enceinte, une esplanade carrée, encore vaste, à laquelle on accède par une douzaine de marches, symbolise la Terre.

Au centre de celle-ci, une esplanade nouvelle, dominant la première d'une hauteur égale à celle dont elle-même domine le terrain environnant, est de forme circulaire; son diamètre est de 40 à 50 verges seulement. Elle représente le Ciel. Dans la cosmogonie chinoise, qui est celle des Annamites, la terre est carrée et le ciel est rond. De là la forme donnée aux deux esplanades symboliques de Hué.

Le sacrifice au Ciel et à la Terre attire une foule nombreuse. Chaque village de la province envoie une délégation de ses principaux notables portant l'autel de la

pagode communale. Les autels s'alignent ainsi sur la route que suivra le roi pour aller de son palais à l'Esplanade des Sacrifices et tout autour de l'esplanade, hors de l'enceinte. Ils sont plus ou moins grands, plus ou moins riches, mais sont tous de modèle semblable, en bois peint ou laqué rouge, le plus souvent sculpté et rehaussé de dorures. Sur l'autel sont les objets qui l'ornent habituellement, brûle-parfums, flambeaux, vases, écrans; puis les offrandes, qui consistent presque toujours en fruits, en bananes surtout.



Entrée du tombeau de l'Empereur Tu-Duc.

La route suivie par le roi part du bord de la rivière, en face de la porte principale de la citadelle que surmonte un "cavalier" élevé, garni de canons dominant le cours d'eau et la plaine. Le roi quitte son palais et s'embarque sur la flottille de jonques taillées dans des troncs d'arbres gigantesques. Chaque bateau est fait d'un seul morceau de bois, et il n'a pas moins de 12 à 15 verges de longueur. La jonque royale est peinte, tendue et ornée de la plus luxueuse façon.

Sur la rive droite, où le roi et sa nombreuse suite débarquent, attend le convoi, avec les énormes éléphants du palais. L'un d'eux est attelé à un char qui, pour être de dimensions colossales, n'est pas proportionné encore à la bête qui le traîne. Le char, dans lequel le roi prend place, est de laque rouge aux ornements d'or, garni de soie jaune.

Le sacrifice au Ciel et à la Terre a lieu la nuit. Le roi, qui fait dans cette circon-

delà de la zone obscure des bois de sapins. Elle sait que, dans l'enceinte mystérieuse, son roi, les grands mandarins s'efforcent de lui rendre favorables et la Terre et le Ciel, c'est-à-dire tout ce qui est la raison de vivre et d'espérer, et elle s'associe avec ferveur à leurs prières. De cette masse humaine enveloppée par les ténèbres d'une nuit sans lune et sans étoiles, pas un cri, pas un murmure ne s'élève. Et la présence de tant d'êtres rend le silence plus



Esplanade de sacrifices, à Hué.

tance officie de grand prêtre, doit se préparer à la cérémonie par le jeûne et la méditation, dans une pagode spécialement édifiée, non loin de l'Esplanade. Il s'y rend directement en quittant son palais. L'après-midi, il assistera en simple spectateur aux préparatifs, ou plus exactement à la répétition de la représentation imposante et compliquée de la nuit.

La foule ne voit, de la cérémonie, que de faibles lueurs montant vers le ciel, au-

profond, plus lourd qu'en des espaces inhabités. Aucun de ceux qui n'ont pas le droit d'entrer ne mettrait le pied dans l'enceinte inviolable, ne commettrait le double crime de lèse-majesté et de lèse-divinité. Le terrain est garni de vastes autels ornés, éclairés, sur chacun desquels un grand buffle, tué et dépouillé, étale ses chairs blanches. Un mandarin est devant l'autel qui officie avec quelques servants. A côté, un grand feu sur lequel, tout à

l'heure, rôtiront les entrailles des victimes. Ce sont les scènes de l'antiquité grecque.

La plate-forme où se tient le roi et quelques hauts dignitaires, est recouverte d'une tente sous laquelle sont dressés, les uns derrière les autres, sur trois rangs, les neuf autels des ancêtres des rois d'Annam. Ils sont couverts de brûle-parfums, de vases de porcelaine et de bronze, de tablettes et d'objets qui rappellent le souvenir de ceux qu'on veut honorer. Des flambeaux et des lampes les éclairent d'une lumière atténuée, vaporeuse.

La cérémonie commence. Le roi est devant un autel, puis il va à un autre; deux prêtres à l'entrée de la tente psalmodient sur un ton nasillard; des serviteurs circulent, courbés, s'effaçant, entre les autels auxquels ils portent l'huile et l'encens. Au bas de l'escalier et le prolongeant, une large allée est tracée par des mâts et des torches. Des hommes sont rangés en une double ligne, faisant face aux autels où officie le roi; c'est à la fois le chœur et le corps de ballet. Un groupe compact de musiciens est devant eux.

A un moment de l'office, le récitatif des prêtres s'arrête. Accompagnés des musiciens, les choristes entonnent un hymne, dont les notes s'élèvent, graves et belles, dans le silence de la nuit. Ils exécutent, en même temps, des mouvements d'ensemble, des pas savamment ordonnés, où il y a plus d'art que dans beaucoup de ballets des opéras européens.

Deux ou trois fois ainsi les chants et les danses recommencent. L'une d'elles, la danse des haches, est particulièrement impressionnante. Les choristes tiennent à la main une hache et, en même temps qu'ils évoluent, ils font le simulacre d'un combat, élèvent leur arme vers le ciel en

des mouvements rythmés, nobles et gracieux, s'harmonisant avec le chant qu'ils font entendre. La scène est vraiment belle, et elle cadre admirablement avec la grande cérémonie païenne qui se poursuit.

— o —

METIERS BIZARRES

“Il n'est pas de sots métiers”, dit le proverbe. Sans doute, mais il en est en tout cas de bien drôles. Tel celui qui consiste à élever des serpents à sonnettes. C'est dans une ferme du Texas qu'un certain King se livre à cette industrie peu banale.

Les dangereux animaux qu'il élève sont vendus dans le monde entier; la demande en est considérable pour les muséums, les jardins zoologiques, les travaux de dissection, mais surtout pour la préparation des serums contre le venin. En Amérique la population fait également une grande consommation d'huile de serpent à sonnettes qu'on prétend être souveraine contre les rhumatismes.

De 25 cents que vaut un serpent nouveau-né, le prix s'élève rapidement jusqu'à 8 ou 10 dollars, suivant le poids.

Les serpents se vendent, en effet, habituellement à la livre. On les engraisse à bon marché, car ils ne mangent qu'à de rares intervalles dans l'année, et leur nourriture ne coûte pas cher, King donne à ses élèves des souris et des rats que lui apportent des enfants mexicains.

King affirme que depuis qu'il se livre à ce singulier élevage il ne lui est pas passé par les mains moins de cinq cent mille serpents venimeux.

— o —

LES MISSIONNAIRES AU CONGO

Les braves missionnaires qui se dévouent pour introduire au Congo la religion du Christ ont vraiment une tâche sur-humaine à accomplir, comme on pourra quelque peu s'en rendre compte par ce que nous apprennent les voyageurs des mœurs bougolais.

Les naturels des bords de l'Oubangui sont des noirs, très vigoureux et bien découplés, qui ornent leur visage et leur poitrine de dessins bizarres, afin de relever leur beauté à leurs propres yeux, et qui sortent toujours en armes par habitude ancestrale et parce que ces armes (arcs, flèches, sagaies,) curieusement ouvragées, révèlent la richesse de l'homme qui les porte. Leurs femmes font parade de leurs bijoux, qui sont des cercles de fer ou de cuivre, qu'elles portent au cou, aux bras et aux chevilles, sans jamais les quitter, jusqu'à la mort. Il n'y a pas de bijoux plus symboliques de l'esclavage.

Ils sont intelligents, adroits et paresseux. Ils apprécient très bien les bienfaits de la civilisation et ils voient très bien que labourer, semer, bien bâtir, sont des choses excellentes et bienfaisantes ; mais un petit nombre seulement se prête à la vie laborieuse que cette civilisation exige. Chose curieuse et bien notable : le christianisme, très évidemment, leur plaît, dans ses grandes lignes. Il est clair que l'unité de Dieu et l'histoire du fils de Dieu frappent très vivement leur imagination et touchent leur cœur. Mais le fétichisme les retient fortement, du moins la plupart, le fétichisme et la sorcellerie. Ils tiennent, comme tous les peuples primitifs au dieu de la tribu, de la cité, du village. Il y a en lui comme du sang et de l'âme des ancêtres ; et puis, comme tout malheur, tout accident a toujours pour

cause, à leurs yeux, et tous les primitifs en sont là, la mauvaise volonté d'un malin esprit, et d'un mauvais esprit local, le fétiche est incroyablement redouté.

Avec lui est redouté également l'interprète du fétiche, le féticheur, terrible personnage qui désigne les prétendus coupables, les dénonce, leur inflige des épreuves très graves et souvent les fait mettre à mort. Un autre obstacle au triomphe du christianisme parmi eux est l'esclavage. Faire un prisonnier de guerre ou simplement voler un enfant et en faire un serviteur sur qui l'on a droit de vie ou de mort est, pour eux, un droit et une institution nationale qu'ils comprennent très difficilement que l'on puisse condamner et combattre. Le sort de ces esclaves est naturellement affreux. Ils sont des choses, dont on use et abuse, comme l'on veut. On les tue, même, le plus facilement du monde. Pourquoi, puisque l'on n'y a aucun intérêt ? On n'y a pas intérêt ; mais, quand un maître meurt, comme on croit qu'il aura besoin d'esclaves dans son nouveau séjour, il arrive souvent qu'on massacre un certain nombre de ces esclaves sur sa tombe.

Autre obstacle à l'introduction du christianisme : la polygamie. Le Congolais y tient comme à l'esclavage et exactement pour la même raison ; les femmes sont ses esclaves, particulièrement, ses porteuses de fardeaux, ses bêtes de sommes. En avoir un grand nombre est une richesse.

Enfin, le Congolais est anthropophage ; il mange la chair de ses ennemis vaincus. C'est pour lui un triomphe et c'est pour lui une volupté.

Dans de telles conditions, on peut être assuré que les missionnaires fourniront encore bien des martyrs à la cause de la religion, de la civilisation.

BOXEURS ANGLAIS



Si les spectacles d'hommes "s'abîmant le portrait" à coups de poing a longtemps répugné à quelques-uns, il n'en fut pas de même chez les anglais.

Le boxing, en effet, a été pratiqué dès les premiers temps de l'histoire d'Angleterre.

Déjà au neuvième siècle, sous Alfred le Grand, boxer faisait partie des exercices militaires. Plus tard, la noblesse et même les princes ambitionnent le nom d'éminent boxeur.

Dans une de ses plus charmantes comédies, "Comme il vous plaira", Shakespeare nous montre le principal personnage, Orlando, qui intéresse si fort à sa valeur une jeune princesse en boxant avec elle, qu'il finit par l'épouser.

Mais c'est au dix-huitième siècle que ce sport a eu le plus d'éclat, grâce au patronage de l'aristocratie. La foire de Southwark, notamment, jouissait d'une grande réputation de pugilisme.

Le 29 septembre 1790, deux champions, Humphries et Mendoza, combattirent en public, à Odiham, dans le Hampshire. Le droit d'entrée était d'une demi-guinée. Une foule considérable se pressait dans l'enceinte. Humphries était vêtu de bas de soie, à coins brodés en or et des noeuds de couleur ornaient ses chausses de fine flanelle.

Ce galant accoutrement ne l'empêcha pas de "tomber" son antagoniste, Mendoza, qu'on emporta, après le troisième "round", le visage en capilotade.

En 1811, le roi des boxeurs était Tom

Crig. Il avait d'abord été charbonnier—d'où son surnom de "Diamant noir"—puis serrurier, puis porte-faix au chargement des navires.

Un jour, il tomba sous le poids d'une caisse d'oranges et fut presque tué. Pendant plusieurs années, il traîna une existence misérable; mais ses forces enfin revenues, il se fit boxeur, essaya d'abord la vigueur de son poing sur le visage des garçons de ferme ou des débardeurs, pour s'attaquer enfin au fameux Jem Belcher.

Quand il l'eut battu, il fut proclamé "Champion of old England", titre plus envié là-bas que celui de "prince des poètes".

Il y avait alors en Angleterre, un mulâtre nommé Molineaux qui n'avait jamais été vaincu. Tom Crig lui porta un défi. La rencontre eut lieu à Thistleton Gap, dans le comté de Rutland, devant 20,000 spectateurs composés de pairs, de généraux et de gentlemen illustres. Ce fut une lutte sauvage qui ne compta pas moins de onze "rounds".

Au deuxième, Crig reçut un "swing" sur la bouche qui lui fit cracher le sang; au troisième, il eut l'oeil azuré, mais à la fin, il reprit l'avantage et mit son adversaire "knocked-out".

Ce pugilat eut un retentissement considérable. Il y eut presque des émeutes dans un quartier de Londres pour s'informer des détails de cette affaire.

Tom Crig toucha 2,000 dollars et, dans un banquet, on lui remit une coupe d'argent d'une valeur de 250 dollars.

De nos jours, il serait devenu millionnaire.

LES PIRATES D'AUTREFOIS

Depuis cent cinquante ans, la piraterie n'existait plus, à l'exception des tentatives faites en Extrême-Orient par des bandes chinoises ou malaises. Maintenant qu'elle surgit de nouveau, organisée officiellement, comme on sait, par une nation européenne, il est intéressant de rappeler ce que furent les moeurs et les crimes des forbans de jadis.

La grande piraterie fut déchaînée par l'Océan après le traité d'Utrecht, en 1713. Pendant les guerres précédentes beaucoup de bâtiments avaient été armés pour la course et leurs capitaines, la paix signée, ne purent se résoudre à reprendre le commerce régulier, qui leur paraissait fade et misérable, et ils se mirent au brigandage maritime.

Ils prirent pour repaire l'île de la Nouvelle-Providence, dans les Bahama, au sud-est de la Floride.

Un des plus redoutables fut le capitaine Teach, qu'on appelait Barbe-Noire. Il faisait trembler ses hommes eux-mêmes. Il se vantait que personne ne l'avait jamais regardé "entre les yeux" et disait qu'il était "proche parent du diable". Les forbans en étaient persuadés et racontaient que dans les combats un officier paraissait sur le pont du vaisseau, qui ne faisait pas partie de l'équipage et était un démon incarné. Teach portait une immense barbe noire qui lui descendait jusqu'à la ceinture et qu'il nattait avec de petits rubans. Il s'enroulait autour du corps une écharpe rouge supportant trois paires de pistolets, il montait à l'abordage armé

d'une hache si lourde qu'un homme ordinaire ne pouvait la soulever et avait soin de placer sous son chapeau deux mèches allumées qui lui pendaient de chaque côté de la figure, afin d'être toujours prêt à mettre le feu aux poudres. De temps à autre il tuait un des forbans de sa bande afin "qu'on n'oublie pas qui il était".

Une puissante expédition fut organisée contre lui. Il se laissa surprendre étant ivre, mais ne tomba qu'après avoir tué quinze hommes de sa main. On lui coupa la tête pour la planter à l'extrémité du beaupré de son propre navire.

Roberts fut le plus fameux capitaine que les pirates aient eu. Une légende l'environnait, disant que son nom était supposé et cachait un grand nom de l'aristocratie. Il était de haute taille et d'une force athlétique. Aimant le faste il ne combattait jamais que revêtu de damas cramoisi broché d'or, avec au cou une croix en diamants et sur la tête un chapeau entouré d'une plume rouge du plus grand prix. Il était d'une audace folle et réussissait dans ses expéditions les plus hasardeuses. Il entrait dans les ports tambours battant, trompettes sonnantes et son étendard de pirate déployé. Il choisissait les plus riches vaisseaux, les pillait et les incendiait. Puis il réclamait des liqueurs et dans les chaudes nuits tropicales faisait allumer sur le pont de son navire la "Royale-Fortune", des cuves de rhum pour éclairer ses orgies.

Il fut tué d'une balle au coeur, au cours d'un combat dans les parages du cap Lo-

pez. Ses hommes le jetèrent à la mer, selon les ordres qu'il avait souvent donnés, avec son habit cramoisi et ses bijoux, après lui avoir attaché un boulet aux pieds. Puis ils se rendirent et, au nombre de cinquante-deux survivants, furent pendus le même jour à Corso-Castle, y compris les officiers, le chirurgien et le chapelain.

Les pirates apportaient dans leurs tortures une atrocité railleuse, une férocité déconcertante et capricieuse. L'un d'eux, Ned Low, le plus féroce peut-être, ayant appris que le capitaine d'un navire qu'il venait de prendre avait fait jeter à la mer une caisse d'or pour la lui soustraire, lui coupa avec des ciseaux à voile le nez, les oreilles, les lèvres et les paupières et le fit clouer vivant sur sa dunette, face au soleil.

A un autre capitaine, qui avait eu l'audace de résister, il fit servir en guise de dîner ses propres oreilles que le cuisinier avait fait frire, puis il l'empoisonna. A un autre il trouva "l'air triste", et, pour lui rendre la physionomie plus riante, il lui fendit le nez en deux.

El fut enfin trahi par ses hommes, lassés de sa brutalité, et on le pendit à la Martinique.

Ainsi finirent presque tous ceux qui composèrent les dernières bandes, de moins en moins nombreuses, qui, jusque vers 1760, firent le brigandage de la mer, et pendant des années leurs cadavres goudronnés restèrent accrochés, pour servir d'exemple, dans les chaînes des gibets de la Jamaïque, de Charlestown, de Coëso-Castle et du quai des Exécutions à Londres.

Un cheveu long de quatre pouces peut aisément supporter un poids de 6 onces.

L'HEROISME D'UNE SOEUR

Voici un récit d'un témoin qui en dit long sur le courage déployé par les religieuses sur le champ de bataille.

Au cours des combats que les troupes russes soutinrent victorieusement dans la vallée de Tchorok, il arriva que nous dûmes nous porter en avant. La soeur S... voulut absolument nous accompagner. Aussi la vit-on suivre l'armée et prodiguer avec la plus grande abnégation ses soins et ses encouragements aux malheureux qui souffraient.

Elle se dépensa ainsi pendant dix jours et dix nuits, sans presque se reposer.

Un soir, dans l'accalmie qui suit toute bataille, les troupes campaient tranquillement. Mais comme l'ennemi était tout proche, personne n'osait se montrer pour éviter d'être abattu.

Pourtant, à la surprise générale, on put distinguer un être humain qui, sans souci du danger, évoluait entre les deux fronts. On vit une cornette blanche, une croix; c'était la soeur S... qui soutenait les blessés et consolait les moribonds. Ses mouvements intriguèrent l'ennemi.

Bientôt des têtes curieuses se montrèrent dans les tranchées opposées et quand les Turcs comprirent ce qui se passait, ils se mirent à applaudir des deux mains, criant: "Bravo, Khanoum; bravo ma soeur!"

Soeur S... est proposée pour la croix.

— o —

Les chemins de fer américains avaient 40,000 trucks occupés spécialement au transport des automobiles des usines aux centres divers. Le nombre était insuffisant; il va être porté à 45,000.

LES AMATEURS DE LIVRES

Nous ne parlons pas de livres modernes, car il paraît que nos contemporains lisent de moins en moins les livres pour se rejeter sur les revues ; et notre spirituel confrère Muller prétendait que même les éditions de luxe ne trouvent plus acquéreurs, tout homme un peu lettré se contentant de la grande collection des classiques français de Hachette. Mais il reste des amateurs pour les livres du temps passé, pour les livres rares et curieux, que l'on met souvent dans sa bibliothèque par passion de collectionneur plus que pour le contenu du livre.

Les ouvrages rarissimes se vendent à des prix fantastiques ; et comme de plus en plus les bibliothèques publiques ont capté et immobilisé ce qu'il y avait de plus intéressant, on se dispute à prix d'or tout ce qui se peut trouver encore. Voyez par exemple, le "Pèlerin passionné" de Shakespeare, petite plaquette composée de quelques pièces de vers qu'on n'est nullement sûr de pouvoir attribuer au grand écrivain anglais ! On ne connaît que deux exemplaires de la première édition ; jamais on n'en a découvert un seul de la deuxième, et il en existe, croit-on, seulement de la troisième. Or, un Américain, milliardaire sans doute, et piqué du désir de posséder ce qui est à la portée de si peu de gens, a acheté un de ces deux exemplaires, en 1906, pour le modeste prix de \$10,000. ! Les éditions princeps, comme on dit, de Shakespeare obtiennent toujours de beaux prix sur le marché pourtant assez restreint des livres rares.

Un exemplaire de "Vénus et Adonis" dont on a pourtant fait douze tirages de 1593 à 1640, vaut couramment plus de \$1,400., et nous conseillons à nos jeunes lecteurs de chercher dans les greniers de

leurs grand-pères pour en dénicher quel- qu'un abandonné dans la poussière.

On paye au moins \$10,000. un exemplaire d'une édition des comédies de Shakespeare qui a été faite en 1623 par les deux comédiens Heming et Condell, alors que ce volume d'un millier de pages est aussi mal imprimé que possible, avec des centaines de fautes de composition ! Il est vrai que cette édition n'a été tirée qu'à 250 exemplaires, et que beaucoup d'entre eux ont disparu depuis lors.

Les bibliophiles, qui sont changeants, comme tous les collectionneurs (et aussi comme beaucoup d'autre gens !) ne s'occupent plus guère maintenant des incunables, pas plus que des auteurs latins ou grecs. Mais à Paris au moins et en France en général, on est tout disposé à payer cher une édition princeps de quelque classique.

Récemment, on a vendu près de \$4,600. un exemplaire d'une édition de 1637 du "Cid" de Corneille. Enfin, on apprécie les belles reliures, et non pas seulement celles qui portent le chiffre, la devise de Jean Grolier, trésorier général sous François Ier et fanatique des beaux livres, ou encore les armes de de Thou, de Colbert, etc. Dernièrement, un exemplaire bien relié du premier tirage de "La Peau de Chagrin" de Balzac, ne s'est pas vendu moins de \$125.

La production de la soie dans le monde, en 1911, s'est élevée à 49,140 livres, c'est-à-dire au chiffre le plus fort qui ait jamais été atteint. L'augmentation est due exclusivement à l'Asie et principalement à l'Extrême-Orient. Encore ne possédons-nous, pour la Chine et le Japon, que les données relatives à l'exportation, bien inférieure à la production, dans ces deux pays.

LE GENIE MECONNU

L'Industrie à des héros que le monde oublie

Assurément, dans cette guerre, bien des héros tombent dont on ne connaîtra jamais les noms tandis que d'autres seront populaires pour des faits d'armes bien moins importants. Ainsi vont les choses et l'armée n'est pas seule dans ce cas mais l'industrie elle-même a eu ses héros, ses martyrs parfois dont le nom restera toujours ignoré du grand public et qui auront vécu dans la misère alors que d'autres auront retiré des bénéfices énormes de leurs inventions.

A quelques exceptions près, notamment Harvey, l'inventeur des cuirasses marines, ce ne sont pas les grandes découvertes qui ont rapporté le plus à leurs auteurs. Le patin à roulettes qui, n'en déplaise aux fervents du skating, est d'une utilité secondaire, a valu plus de 3 millions à son inventeur. Harvey Kennedy gagna plus de 2 millions pour avoir imaginé... le lacet de bottines. Le premier fabricant de l'épingle de sûreté, qui, paraît-il, trouva son idée sur la reproduction d'une fresque de Pompéi, a réalisé plus de 10 millions, et le créateur des "talons tournants en caoutchouc" en a tiré un million de bénéfices annuels.

A côté des fortunes démesurées, les grandes misères de génie apparaissent plus tragiques et plus injustes.

L'un d'eux, Charles Tellier vient de disparaître il y a peu de temps. Un autre, Charles Bourseul, qui dès 1855, avait découvert, décrit et expérimenté le principe du téléphone, est mort pauvre.

On sait quelle fortune Bell et Edison ont tirée de cette invention. Au surplus, Bell lui-même fut favorisé par la chance la plus extraordinaire. Il croyait si peu au succès de l'appareil nouveau qu'il offrit à un de ses voisins de lui céder, moyennant 1,000 dollars, la moitié de ce que pourrait lui rapporter cette invention. L'autre éclata de rire à cette idée qu'il considérait comme ridicule, et déclara "qu'il ne verserait jamais une pareille somme pour s'intéresser au lancement d'un appareil bon tout au plus à amuser les enfants". Charles Bourseul s'est éteint dans sa retraite, seul, ignoré de tous, et pauvre... Il aura quelque jour sa statue...

Une statue ! c'est tout ce que possède Michaux, l'inventeur de la bicyclette à pédales. On lui a érigé un monument, à Bar-le-Duc, en France. Mais il est mort dans la plus noire détresse. Ses fils, ruinés, l'ont suivi dans la tombe, et de cette famille d'inventeurs il ne reste plus qu'une pauvre femme, fille de Michaux inscrite à l'Assistance Publique, qui lui accorde un secours mensuel de 20 francs. (4 dollars)...

Frédéric Sauvage fut aussi le créateur d'une invention qui a bouleversé tous les principes de propulsion intérieure : l'hélice. La navigation maritime et la navigation aérienne lui sont l'une et l'autre redevables de leur succès, et la dernière de son existence. Que seraient l'aéroplane et le dirigeable sans l'hélice ?

Travailleur inlassable, et que ne rebu-

taient ni les déboires, ni l'ironie, ni la malveillance de ses contemporains, il lutta, toute sa vie durant, pour le triomphe de son idée.

On sait le résultat de ces efforts : la ruine, la prison pour dettes, son invention exploitée en Angleterre sans qu'il puisse protester, son brevet tombant dans le domaine public...

L'esprit du grand savant sombra dans cette dernière tempête : après la prison ce fut l'asile d'aliénés. Il y entra lorsque le gouvernement français se décidait enfin à lui accorder une pension de 400 dollars ; mais elle venait trop tard : Frédéric Sauvage était fou !

Un autre grand méconnu fut William Lee, le véritable inventeur de la machine à tricoter les bas. Il était pauvre et simple ouvrier. Sa femme, pour accroître les ressources du ménage, tricotait toute la journée.

W. Lee eut l'idée de construire une machine qui ferait le travail mieux et plus rapidement. Il n'avait pas un sou vaillant. Il fallut rogner encore sur le budget, déjà bien maigre, pour économiser l'argent nécessaire à l'achat des matières premières.

Sa machine construite, William Lee voulut l'essayer en public. Il fut accusé d'avoir songé à ruiner les ouvriers. Sa machine fut saisie et il dut s'exiler. Il mourut — de faim — en France.

Un peu plus tard les frères Morley construisirent une machine directement inspirée par celle de Lee. Ils y gagnèrent près d'un million en trois ans...

Thimonnier, l'inventeur de la machine à coudre, ne fut pas plus heureux, lorsqu'en 1830 il résolut de se rendre à Paris pour y exposer son invention, il dut, faute d'argent faire la route à pied, d'Amplepuis (Rhône) jusqu'à la capitale.

Sa machine sur le dos, il s'en vint à petites étapes. Dans chaque village, il s'arrêtait, démontrait le fonctionnement de son invention et faisait la quête.

Pour exciter la générosité des villageois, il avait, en outre, emporté avec lui un petit théâtre de marionnettes qu'il faisait jouer sur les places publiques... Enfin, il atteignit Paris. Des déceptions l'y attendaient.

Comme Lee, comme Jacquard, que les ouvriers lyonnais voulurent jeter dans le Rhône Thimonnier ne trouva que de la haine et de la jalousie. Il repartit par la route et revint à Amplepuis plus pauvre qu'il en était parti.

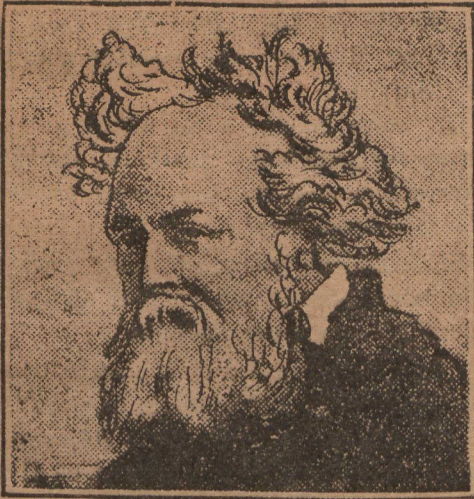
En 1851 il parvint à expédier sa machine à Londres. Il y gagna quelques billets de banque, mais il y perdit tout le bénéfice de sa création. Son invention, démarquée habilement, fut dès l'année suivante lancée sur les marchés de Londres... et de Paris.

L'histoire des inventeurs se renouvelle sans se modifier... Philippe de Girard, qui avait résolu le problème de la machine à filer le lin (1810), problème auquel était attaché un prix de 200 mille dollars, ne toucha jamais un sou de cette somme. Par contre, en 1821, il fut enfermé pour dettes.

L'ingénieur anglais Longdrige, qui proposa en 1854 au War Office un nouveau canon perfectionné, fut traité de fou. Il mourut peu après du désespoir que lui causa cet insuccès. Vers 1880, le bureau d'artillerie de Wolwich déclarait le canon de Longdrige "la merveille des merveilles".

Combien d'autres encore ? Stephenson et sa lampe de sûreté pour les mineurs qui précéda celle de Davy, Lebon, qui dès le début du dix-neuvième siècle inventait l'éclairage au gaz ; Gregory — qui le

connaît ? — qui dès 1663 inventait un télescope désigné aujourd'hui sous le nom de télescope de Newton ; Denis Papin, enfin, celui auquel la science moderne doit tout, puisque le premier il songea à l'utilisation de cette force formidable, la vapeur, Denis Papin abreuvé d'outrages, victime de la haine de tous, Denis Papin qui vit une foule en fureur détruire devant lui le fruit de longues années de travail et d'études, le génial inventeur mourant sur un grabat, ruiné abandonné de tous...



Un inventeur méconnu : Frédéric Sauvage à qui on doit l'hélice.

L'histoire du petit clerc de notaire Thomas Gilchrist est émouvante. C'est à lui qu'on doit d'avoir pu utiliser les énormes gisements de minerais phosphoreux qui, jusqu'à lui, étaient restés sans valeur, car la présence du phosphore dans la fonte donne un acier cassant.

Ce problème, lui aussi, avait fait l'objet de nombreuses études et de nombreux insuccès quand parut un homme qui, sans être un savant ni même un chimiste, allait

le résoudre. C'était un clerc de notaire de Londres, Thomas Gilchrist, qui, le soir, suivait les cours de métallurgie.

Ayant eu connaissance des recherches auxquelles se livraient les savants, dans le but de rendre utilisables les minerais phosphoreux, il imagina alors un procédé très simple et fort peu coûteux qui devait donner toute satisfaction.

Une revue anglaise, l'"Iron" publiait, au début de 1879, un article au cours duquel il était dit :

"Le 4 avril 1879, M. Thomas Gilchrist a fait à Middlesborough des expériences concluantes en se basant sur un procédé nouveau de fabrication de l'acier."

Cette revue étant tombée sous les yeux d'un gros industriel du continent, celui-ci se transporta auprès du petit clerc, lui acheta moyennant 250 dollars le droit d'exploiter son procédé sur tout le territoire de la Belgique et dans le nord de la France.

Thomas était si heureux de l'aubaine qu'il alla, dit-on, séance tenante s'acheter un pardessus neuf et une bouteille de champagne.

Cependant, les métallurgistes lorrains, qui, eux, étaient les plus intéressés par la nouvelle découverte puisqu'ils possédaient des gisements énormes non utilisables en raison de leur teneur en phosphore, voulurent à leur tour acquérir le procédé. Mais le clerc de notaire ayant vendu son brevet pour le nord de la France, ils durent s'adresser à l'acquéreur qui le leur revendit moyennant 160,000 dollars quelques mois à peine après l'avoir payé 250. Épuisé par les fatigues et les privations, Thomas Gilchrist mourut de tuberculose peu de temps après cette belle opération.

Voici maintenant Fernand Forest, l'inventeur de ce moteur à explosion dont tout le monde connaît la prodigieuse for-

tune grâce auquel sont nés voitures et canots automobiles, motocyclettes et sous-marins, dirigeables et aéroplanes.

Fils d'un ouvrier coutelier de Clermont. Ferrand, Fernand Forest fut lui-même coutelier puis mécanicien. Il inventa en 1874, un "pédalier" puis la roue à "rayons tangents" pour la bicyclette, enfin il se consacra à l'étude du moteur. Il construisit le premier "carburateur" à l'essence de pétrole avec circulation d'eau entre celui-ci et le cylindre.

Mais il n'avait aucune éducation scientifique qui lui permit de résoudre certains problèmes accessoires. Il suivit donc les cours du soir au Conservatoire des Arts et Métiers. Bientôt, il pouvait construire son moteur à quatre cylindres.

C'est lui également qui eut l'idée d'utiliser l'électricité pour fournir l'étincelle indispensable à l'explosion, c'est lui qui construisit la bougie démontable qui, munie d'une "magneto", donne autant d'étincelles que de coups de piston.

Aujourd'hui, après plus de 20 années il n'est presque pas une pièce de l'auto mobile la plus perfectionnée qui ne porte la marque du génie de Fernand Forest.

Sans doute, dira-t-on, le génial ouvrier est-il riche ?

Détrompez-vous. A plus de soixante-quatre ans, il continuait de travailler dans un atelier de réparations aux environs de Paris, en compagnie de ses deux fils et il est mort très pauvre.

A ces hommes-là, la postérité rend justice et érige des statues. Gloire vaine d'outre-tombe pour ceux qui enrichirent l'humanité du fruit de leurs travaux immortels.

Il eût été plus équitable et plus encourageant pour leurs émules, de leur assurer la gloire et le juste profit pendant qu'ils étaient en état d'en jouir.

LES "DOREIES" DE MORESNET

Moresnet est un petit territoire neutre, situé entre l'Allemagne et la Belgique, où se confectionnent des tartes célèbres dans tous les environs, et connues sous le nom de "doreies".

Or un Belge, qui habitait sur la route mitoyenne qui cotoie le territoire neutre et se trouvait sur territoire allemand, avait invité quelques amis à fêter l'heureuse naissance d'un rejeton, et, comme tout bon Belge qui se respecte, il avait commandé au boulanger d'en face, qui était sur Moresnet une certaine quantité de "doreies".

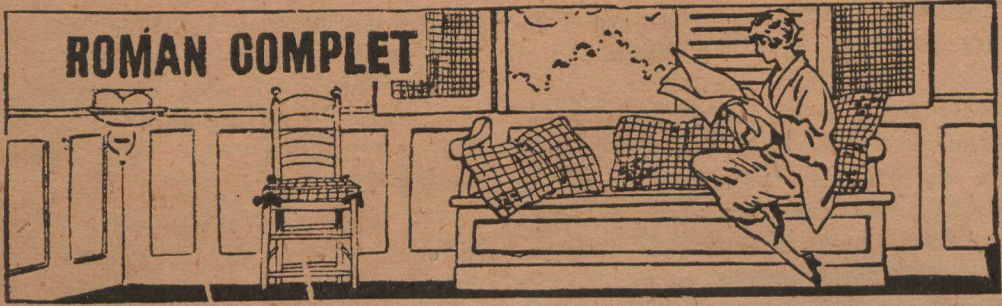
Or, notre homme avait oublié que ces tartes ne pourraient passer la frontière pour entrer chez lui, sans payer un droit d'entrée assez élevé.

Et la douane, avertie, veillait avec un soin jaloux aux portes du four où se cuisaient les savoureux gâteaux.

L'heure du repas arrivé, l'amphitryon, reconnaissant la difficulté de la situation, l'impossibilité où il était de déjouer la vigilance du fisc, et l'obligation où il allait se trouver de payer des droits, résolut de tourner la difficulté.

Il se dit, fort judicieusement, que si les tartes payaient pour se faire manger en Allemagne, les gens ne payaient pas pour venir les manger à Moresnet.

Et les invités du baptême, le père, la mère, la bonne et le petit passèrent la frontière, s'en allant manger les "doreies" des douaniers allemands, furieux de ne pouvoir verbaliser.



LES ESPIONS ROUGES

Par Paul de GARROS

PREMIERE PARTIE

I

Presque au centre de la vaste trouée — limitée au nord et au sud par de hautes falaises — qui forme la plage de Dieppe, le casino se dresse, construction somptueuse, hardiment campée en face de la mer.

Ce jour-là — un des premiers jours de juillet 1911 — l'orchestre donnait son concert, de l'après-midi sur la terrasse, entourée d'une foule élégante qui papotait, tout en écoutant vaguement la musique.

Parmi les groupes réunis autour des tables qu'abritait le traditionnel parasol rayé de rouge, deux hommes, deux femmes et un jeune homme placés assez près des musiciens se faisaient remarquer par leur conversation extrêmement animée.

Le plus âgé des hommes, qui paraissait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans, était d'origine strasbourgeoise et se nommait Ferdinand Roeder.

Violoniste de grand talent, il occupait une place éminente dans le monde artistique de Paris où il était établi depuis sa jeunesse.

Veuf sans enfant, il venait encore tout récemment de perdre son frère le général Gaston Roeder, mort à Lunéville dans des circonstances restées mystérieuses. Aussi, son visage amaigri, sillonné de rides, révélait-il une insurmontable tristesse.

Son interlocuteur, Edouard Valentin, était son compatriote et son ami. Plus jeune de dix ans, Valentin était également violoniste et professait à Mulhouse. Il avait de longs cheveux châtain, un nez aquilin, une moustache fine aux longues pointes retombantes, des yeux vifs et profonds qu'abritait un lorgnon à monture d'or.

La femme d'Edouard, Louise, alors âgée de trente-six ans, était l'une des filles de M. Morand, architecte de la ville de Colmar, mort sans fortune en 1892. Brune piquante aux yeux de velours, pianiste de talent, profondément éprise de tout ce qui touchait à la musique, elle s'était, l'année même du décès de son père, mariée par inclination avec le sympathique artiste qu'elle avait fréquemment rencontré chez ses amis communs.

Leurs deux enfants étaient charmants. Yvonne qui avait alors dix-huit ans, était le vivant portrait de sa mère, c'est-à-dire

délicieusement jolie, avec son regard pétillant de malice, sa bouche mignonne et toujours souriante, son allure vive et décidée. Quant à Henri, plus jeune qu'Yvonne d'un an, il était mince et blond, mais aussi calme, aussi timide et posé que sa soeur était alerte et pétulante.

— Donc, conclut Roeder après quelques secondes de recueillement, tu es bien décidé, mon cher Valentin, à accepter ma proposition et à t'installer à Paris avec ta famille dès l'automne prochain ?

— Je vais répondre pour papa, s'empressa de dire Yvonne. Oui, la famille accepte et se déclare même enchantée de venir habiter la France.

— Chut, mademoiselle ! On ne vous demande pas votre avis, fit Edouard en souriant.

Puis, se retournant vers Roeder :

— Tu sais, mon cher Ferdinand, ajouta-t-il, que je me suis créé à Mulhouse une excellente situation, grâce un peu, il faut bien le dire à cet accident de voiture qui, en me dispensant de service militaire, m'a permis d'utiliser fructueusement mes années de jeunesse. Néanmoins, nous sommes bien décidés à abandonner l'Alsace pour nous fixer définitivement en France.

— Tu ne le regretteras pas, car, en te cédant ma clientèle et mon pupitre de chef d'orchestre, je t'évite les difficultés des débuts.

— Je t'en remercie mille fois, mais tu me garantis que tu ne fais pas ce sacrifice uniquement pour m'être agréable...

— Rassure-toi, mon cher ami, je ne fais aucun sacrifice, attendu que je veux me consacrer désormais à la composition et qu'il m'est impossible de mener tant de choses de front. Je dois également d'ailleurs m'occuper de mon neveu qui travaille en ce moment pour Saint-Cyr, car son grand-père, M. Mareil, qui est chef du

bureau des traducteurs au ministère des affaires étrangères, est très absorbé par ses fonctions et, de plus, très apathique...

— Puisqu'il en est ainsi, je me laisse faire et j'accepte... avec une reconnaissance infinie.

— Si cela avait été nécessaire, dit Louise, je n'aurais pas demandé mieux que de donner des leçons de piano pour aider mon mari.

— Oh ! je crois, madame, que vous pourriez vous éviter cette peine, car vous vous fatigueriez beaucoup pour un maigre résultat ; et comme votre mari gagnera tout de suite une vingtaine de mille francs...

— Alors, je m'abstiens, interrompit la jeune femme, et je joins mes remerciements à ceux d'Edouard pour le grand service que vous nous rendez.

— Je vous répète, madame, que je n'ai aucun mérite, et que je suis d'autre part très heureux de pouvoir vous retenir à Paris. Donc, c'est moi qui fais la bonne affaire...

Depuis une minute, Valentin était distrait ; il considérait avec attention un groupe de baigneurs qui venait de s'installer sous un parasol voisin. Se penchant tout à coup à l'oreille de Roeder, il murmura :

— Sais-tu qui sont ces gens-là ?.. Etant ici depuis plus d'une semaine, tu les connais sans doute ?

— La jeune femme si élégante et si jolie, répondit Roeder, est, je crois, la baronne de Shavarine ; je ne pourrais l'affirmer, cependant, et je ne sais, d'ailleurs, rien sur son compte. Mais j'aperçois là-bas mon jeune ami Giverny qui est très au courant de tout ce qui concerne la haute société en villégiature ici, il pourra certainement nous renseigner.

Il fit un signe et aussitôt un jeune hom-

me d'une trentaine d'années, mince, élégant, au visage sympathique, au regard énergique, s'avança vers le groupe.

Roeder fit les présentations :

— Monsieur Edmond Giverny, artiste peintre, M. et Mme Valentin et leurs enfants, des amis d'Alsace.

Le peintre s'inclina respectueusement, prononça quelques mots aimables et s'assit entre les deux musiciens.

Alors Roeder, se pencha vers lui et dit à demi-voix :

— Cette jeune femme habillée de foulard blanc et coiffée d'un chapeau de paille garni de roses est bien la baronne de Shavarine ?

— Parfaitement, et le monsieur qui est à sa gauche en complet de flanelle rayée est son mari.

— C'est un Russe ?

— Non, il est je crois d'origine croate ; en tout cas, il a servi dans la cavalerie autrichienne et actuellement, il fait le commerce des chevaux de luxe. Le couple est depuis une quinzaine de jours à Dieppe et y mène grand train. Quant aux gens qui sont avec eux, voici leurs noms, en allant de gauche à droite : d'abord, le docteur Hammond, directeur d'un journal anglais, ensuite le banquier américain Johnston, enfin l'Argentin Moreno, propriétaire de mines de diamant. Ils représentent à eux trois un chiffre considérable de millions.

— Peut-être, mais quelle salade ! fit Roeder d'un ton assez méprisant. J'avoue que je n'ai aucune envie de trayer dans ce monde-là.

— Moi non plus, par exemple, approuva Giverny. Du reste, je trouve beaucoup plus intéressant de travailler que de perdre mon temps en bavardages mondains.

— C'est dans le but de faire des études

que vous êtes venu à Dieppe ?

— Certainement... Je profite, d'ailleurs, de tous mes déplacements pour étudier et travailler.

— Connaissez-vous nos Vosges, monsieur ? demanda Mme Valentin, il y a de bien jolis sites qui vous tenteraient probablement..

— Jusqu'à présent, non, madame, je ne peux pas dire que je connais les Vosges, puisque je n'ai fait que les traverser en chemin de fer. Mais, j'ai justement l'intention de m'installer là-bas cet automne, c'est-à-dire dans quatre ou cinq semaines au plus tard.

La phrase du peintre ne reçut pas de réponse, car, à ce moment-là, l'attention de tous était concentrée sur le groupe Shavarine et Cie, la conversation du Croate et de ses amis s'étant élevée soudain à un diapason aigu.

— Il est hors de doute, criait Moreno, particulièrement surexcité, que la France veut mettre la main sur le Maroc. Mais l'Espagne a sur ce pays des droits imprescriptibles auxquels elle ne renoncera pas.

— Que voulez-vous, ajouta Shavarine, depuis que la France a perdu des provinces sur le Rhin, il faut bien qu'elle cherche à s'étendre en Afrique !

— La France est insatiable, poursuivit Moreno, et maintenant qu'elle ne peut plus braver les forts, elle essaie de terroriser les faibles. Je suis fils d'une mère allemande et j'en suis fier... Je suis fier de ma parenté avec cette nation qui a su si bien, en 1870, rabaisser l'orgueil des Français.

— Vous êtes injuste, répliqua l'Américain, vous oubliez que la France a mis souvent son influence et son crédit au service de la République Argentine.

— Mon pays ne doit rien à personne,

clama Moreno... Et pour revenir à la question marocaine, je maintiens que le Maroc doit appartenir en entier aux Espagnols.

— Il a tout de même du toupet, celui-là ! murmura Yvonne à l'oreille de son frère. Il ne se trouvera donc personne pour lui donner une leçon !

L'Argentin continua sur le même ton :

— L'Alsace-Lorraine est bien revenue à l'Allemagne, sa mère-patrie, après en avoir été séparée pendant deux cents ans !

Giverny avait-il entendu la réflexion d'Yvonne ou fut-il exaspéré par cette dernière attaque ? Mystère. Toujours est-il qu'à ce moment il se leva, s'approcha rapidement du groupe des étrangers et, se campant résolument devant l'insulteur, lui lança froidement :

— Quand on use de l'hospitalité d'une nation, le premier devoir qui s'impose est de ne pas froisser les sentiments de ses habitants.

— Je ne vous demande rien, riposta Moreno furieux, et je me moque de vos observations.

— Cela prouve que vous êtes un goujat, poursuivit tranquillement Giverny, et si vous n'acceptez pas cette épithète, je suis prêt à vous rendre raison. Voici ma carte.

Moreno, bondissant sous l'insulte, avait fait mine de s'élançer sur son provocateur. Mais, Shavarine, d'une main vigoureuse, le maintient à sa place et prit la carte que tendait le peintre.

— Monsieur, dit-il, les témoins de mon ami seront chez vous dans quelques minutes.

— C'est fort bien, conclut Giverny en s'éloignant, escorté par plusieurs spectateurs inconnus qui tenaient à le féliciter de son geste courageux.

Roeder et Valentin ne furent pas les derniers à serrer les mains du peintre

qui, très sensible à leur sympathie, s'empressa, d'ailleurs, de calmer leur inquiétude :

— Soyez tranquilles, je n'ai rien à craindre, ce n'est pas la première fois que je me bats... Mais excusez-moi auprès de ces dames, je suis forcé de rentrer tout de suite chez moi et de prévenir en passant mes deux témoins.

— Vous avez des amis tout prêts à vous assister.

— Oui, oui, j'ai ici un de mes camarades de collège, qui est avocat à la cour de Rouen, et un condisciple de l'École des Beaux-Arts... je vais certainement les trouver au cercle en train de faire une partie de billard.

— Alors bonne chance ! A tout à l'heure !...

Les deux musiciens rejoignirent Mme Valentin et sa fille qui étaient assez émues et anxieuses de connaître le résultat de l'incident.

— Est-ce qu'ils vont se battre demain ? demanda Yvonne d'une voix qui tremblait légèrement.

— C'est probable.

— Quel malheur !... si M. Giverny était blessé !... C'est pourtant lui qui mériterait d'être vainqueur... Je souhaite de tout coeur qu'il inflige une bonne leçon à cet énergumène.

— Rien ne prouve, dit Roeder, que les événements ne se passeront pas comme vous le souhaitez... Tiens, que nous veut M. Enoch ? ajouta-t-il en se tournant vers un nouveau venu.

C'était le directeur du casino qui abordait le groupe, s'inclinant respectueusement devant les dames, tendant la main au musicien.

— Je suis vraiment désolé de cet esclandre, commença-t-il, moi qui tiens par-dessus tout au bon renom de mon établis-

sement !... Aussi, je vais prier M. Moreno de ne plus mettre les pieds ici. D'ailleurs, toute la bande se disloque dans quarante-huit heures et s'éparpille vers d'autres plages...

Bon débarras !... Mais ce n'est pas pour vous entretenir de cela que je vous ai dérangé, je venais vous demander un service...

— Parlez, mon cher monsieur, je me ferai un plaisir de vous être agréable.

— Eh bien, voici de quoi il s'agit. Vous savez que nous donnons demain un grand concert de charité dont le produit, déduction faite des frais divers, est destiné aux pauvres de la région. Malheureusement, le violoniste Ettore, qui devait nous prêter son concours, est souffrant ; je viens vous prier tout simplement de le remplacer.

— Impossible, mon cher monsieur Enoch répondit Roeder, je suis depuis trop peu de temps en deuil de mon frère pour accepter de paraître en public ; même pour une fête de charité. Mais, mon ami Valentin se fera un plaisir de prendre ma place et je vous garantis que vous ne perdrez rien au change.

— Vraiment, monsieur, vous consentiriez à nous tirer d'embarras ? interrogea le directeur, j'en serais très flatté, car étant d'origine alsacienne, je vous connais de réputation.

— Mais oui, monsieur, je suis tout prêt, si la tâche n'est pas au-dessus de mes moyens...

— Vous plaisantez, la répétition d'ensemble que nous ferons ce soir à neuf heures suffira amplement.

— Soit ! C'est donc une affaire entendue... Alors, à ce soir neuf heures !

M. Enoch s'étant éloigné, Mme Valentin se leva et déclara qu'elle allait rentrer chez elle un instant avec sa fille et son

fil.

— Eh bien, pendant ce temps-là, ajouta Valentin, je vais faire un tour de promenade en compagnie de Roeder, j'ai besoin de me dégourdir les jambes.

— Nous nous retrouverons à huit heures au restaurant du Casino.

— C'est entendu.

Tandis que Mme Valentin et ses enfants se dirigeaient vers la villa que le musicien avait louée pour un mois et qui était située sur la falaise nord, les deux amis prenaient la direction du quai, qui, à ce moment-là, était presque désert, la plupart des baigneurs ayant déjà regagné leurs hôtels respectifs.

Lorsqu'ils eurent fait quelques pas en silence, Valentin demanda :

— Raconte-moi donc comment est mort ton pauvre frère. Tu m'as laissé entendre que sa disparition soudaine te paraissait enveloppée de mystère, mais tu ne m'as pas dit sur quoi repose cette opinion.

— Mon ami, je vais t'expliquer cela en quelques mots, je n'ai pas pu le faire devant ta femme et tes enfants de crainte de leur donner des émotions, mais tu vas voir si mes soupçons sont fondés. Tu sais que Gaston qui était veuf depuis peu, avait été nommé récemment, général de brigade à Luvénille. Il avait placé son fils comme interne au lycée de Besançon, où il allait le voir tous les quinze jours et il s'était organisé une installation très modeste. Il mangeait seul chez lui et n'avait qu'une bonne, une fille d'une trentaine d'années qui lui faisait sa cuisine et tenait son ménage.

“Or, le 5 mai dernier, à sept heures du matin, je reçois un télégramme du général commandant la division de Lunéville, qui m'annonce que mon frère est gravement malade.

“Je m'habille à la hâte, je cours à la

gare de l'Est, je saute dans le rapide de neuf heures qui arrive là-bas vers deux heures. Le général m'attendait à la gare. Hélas ! j'ai vu tout de suite à son air consterné que j'arrivais trop tard.

“En effet, l'ordonnance avait trouvé mon pauvre Gaston mort dans son lit en venant le réveiller à cinq heures du matin. Et... la cuisinière avait disparu.

— C'est effectivement plein de mystère, hasarda Valentin.

— Tu comprends mon désespoir en face de ce cadavre... Mon frère qui m'écrivait si gaiement trois jours auparavant, qui était plein de vie, plein de santé physique et morale !...

— Mais, enfin, cette mort soudaine avait une cause...

— C'est là justement le côté ténébreux de l'affaire. Naturellement, le parquet étant intervenu, l'autopsie a été ordonnée : elle a révélé l'absorption d'un narcotique extrêmement énergique qui avait entraîné la mort, mon frère ayant une maladie de coeur qu'il ne soupçonnait pas.

“Or, entre l'absorption du narcotique et la disparition de la cuisinière, il y avait une corrélation évidente.

“Il faut te dire que, quelques jours auparavant, une lettre du ministre de la guerre avait ordonné à tous les chefs de corps de déposer leurs dossiers de mobilisation dans les caves de la succursale de la Banque de France. Une vaste organisation d'espionnage avait, en effet, été signalée comme travaillant spécialement à surprendre les secrets de la mobilisation dans cette région.

“Gaston avait, comme les autres, porté son dossier à la Banque de France ; puis il avait fabriqué un autre dossier semblable en apparence au premier, mais ne contenant que des papiers sans valeurs, qu'il avait enfermé dans un petit coffre-fort

dans sa chambre. Peut-être soupçonnait-il quelque personne de son entourage et voulait-il tendre un piège à cette personne. C'est un point qu'il n'est pas facile de préciser. Toujours est-il que le coffre-fort avait été ouvert et que le faux dossier avait disparu.

“Mon frère, en racontant à son chef de corps la supercherie qu'il avait imaginée, aurait bien dû lui dire en même temps à qui il tendait ce piège. Cela eût fixé les soupçons. Néanmoins, la disparition de la cuisinière est une présomption suffisamment grave pour que l'on puisse presque à coup sûr la considérer comme coupable.

“Du reste, un document important corrobore cette conviction. Ce document est une lettre qui arriva à l'adresse de la dite cuisinière deux heures après que j'eus débarqué chez mon frère ; c'est une preuve absolue de la culpabilité de la jeune fille.

“Mais, tiens, asseyons-nous sur ce banc, je vais te lire cette lettre que je porte toujours sur moi de peur qu'on ne me la subtilise ; elle est tout à fait suggestive. Le timbre gras de l'enveloppe porte le nom de Belfort et la date même du jour où mourut mon frère. Voici le texte :

“Que faites-vous donc, Lina ? Vous perdez votre temps ! Il y a plus de deux mois que vous êtes dans la place et vous n'êtes encore parvenue à aucun résultat. Allons, hâtez-vous et venez me rejoindre le plus tôt possible où vous savez. R.S.”

— Evidemment, conclut Valentin cette lettre est la condamnation de la cuisinière.

— Parbleu ! Malheureusement, ce n'est pas cela qui permettra de lui faire payer son crime, car la coquine est en lieu sûr. Aussi le juge d'instruction de Lunéville s'est tout de suite rendu compte de l'inutilité de ses efforts et il a classé l'affaire

au bout de quelques jours.

— « Voyant que je n'obtiendrais rien de la justice officielle, j'ai eu l'idée de m'adresser à une agence de détectives privés, mais jusqu'à présent le résultat est le même ; et, en communiquant la copie de la lettre à ces policiers plus ou moins recommandables, j'ai tout simplement attiré sur ce document l'attention de certaines gens qui ont sans doute intérêt à s'en emparer.

— Que me racontes-tu là ? C'est un vrai roman.

— Pas du tout, j'ai l'impression très nette que, depuis ce jour-là, je suis l'objet d'une surveillance continuelle et que je suis sans cesse à la merci de quelque coup de main...

— Il me semble que tu exagères, que tu te frappes même un peu...

— Non, non, je t'assure que mes soupçons et mes craintes sont fondés. C'est pourquoi je vais même te demander un service.

— A ta disposition, mon cher !

— Puisque ton fils fait de la photographie, je vais te confier cette lettre et tu le prieras d'en prendre demain matin quelques épreuves.

— C'est bien facile. Donne-moi ce papier, je te le rendrai aussitôt qu'Henri l'aura photographié.

Roeder tendit la lettre à Valentin qui la plaça soigneusement dans son portefeuille.

A ce moment, le chauffeur d'une luxueuse limousine stationnée à vingt mètres de là qui s'était approché des deux musiciens pendant la lecture de la lettre sans éveiller leur attention, s'éloigna tranquillement d'un air indifférent pour rejoindre sa voiture.

— Tu ne trouves pas, reprit Valentin, qu'il commence à faire un peu frais ici. Si nous rentrions au casino !...

— Volontiers. D'ailleurs, ces dames ne tarderont pas à redescendre pour le dîner.

Les deux amis se levèrent et se dirigèrent vers le casino. Sur leur chemin, ils rencontrèrent Giverny, qui les arrêta un instant pour leur dire que le duel n'aurait pas lieu, attendu que Moreno avait fait les plus plates excuses et proclamé énergiquement son amour et son admiration pour la France.

— Je vous serai reconnaissant, ajouta le peintre en s'éloignant, de ne pas parler de ça autour de vous, je ne tiens pas du tout à ce que cet incident sans importance fasse du bruit.

— Mon cher ami, répondit Roeder, vous pouvez compter sur notre discrétion, mais vous nous permettrez bien de vous exprimer de nouveau notre admiration pour votre attitude si noble, si vaillante.

— Bah ! Tout le monde eût agi de même à ma place...

— Non, tout le monde n'a pas cet élan, cette crânerie généreuse...

— Affaire d'âge et de tempérament... Au revoir ! A bientôt !...

II

Après le concert de charité qui avait été l'occasion d'un vrai triomphe pour les artistes, surtout pour Edouard Valentin qu'on avait particulièrement fêté, d'abord, à cause de sa virtuosité, ensuite, à cause de son empressement à donner sa collaboration improvisée, Mme Valentin était rentrée chez elle avec ses enfants, tandis qu'Edouard et son ami Roeder s'attardaient dans les salles du jeu.

La villa occupée par la famille Valentin était située au sommet de la falaise. C'était une grande maison carrée avec cour et dépendances. Son isolement complet lui

donnait un aspect un peu triste, mais offrait à ses locataires l'avantage de n'être pas importunés par le bruit des voisins.

Cette considération et la vue splendide dont on jouissait de là avaient déterminé le choix de l'artiste.

En rentrant ce soir là, Yvonne se coucha presque aussitôt. Mais, énermée par le changement d'habitudes et de climat et surtout par les impressions de la soirée, elle ne parvint pas à s'endormir.

Elle se releva plusieurs fois et resta près de la fenêtre ouverte à regarder la mer. Il faisait, d'ailleurs, une chaleur suffocante et de gros nuages noirs, par moments sillonnés d'éclairs, couvraient le ciel.

Deux heures sonnèrent aux clochers de Dieppe.

Elle songea que son père n'était pas rentré.

— Pourquoi reste-t-il dehors si tard, fit-elle à demi-voix, il ne trouvera plus d'autos pour rentrer et il va être surpris par l'orage qui éclatera d'ici peu.

A ce moment, un éclair plus violent illumina la chambre de la jeune fille qui, apeurée, regagna son lit en courant. Bientôt, ce fut une succession ininterrompue d'éclairs et de coups de tonnerre. Puis, les nuages crevèrent et une pluie diluvienne tomba pendant une demi-heure.

Les premières lueurs de l'aube commencent à poindre. Yvonne, de plus en plus énermée, n'avait toujours pas fermé l'oeil.

N'y tenant plus, elle passa son peignoir et alla frapper à la porte de son frère, dont la chambre était sur le même palier.

— Voilà le jour, dit-elle, et papa n'est pas encore rentré. C'est incompréhensible.

— Rassure-toi, petite soeur, répondit Henri mal réveillé, les amis de M. Roeder auront sans doute voulu offrir à souper

à papa.

— Mais non, c'est impossible, papa aurait bien pensé que son absence inquièterait maman et ne se serait pas laissé retenir aussi tard... il y a autre chose... j'ai le pressentiment qu'il lui est arrivé quelque accident... Si tu t'habillais et si tu allais voir au casino... maintenant qu'il fait jour, il n'y a plus de danger.

— Oh ! je veux bien, pour te faire plaisir, mais je suis convaincu qu'il n'est rien arrivé du tout.

Henri s'habilla à la hâte et les deux jeunes gens descendirent ensemble. Traversant la cour, ils parvinrent à la porte qui donnait sur le chemin. Yvonne voulut alors tirer le bouton à coulisse qui faisait jouer le pêne, mais, à sa grande surprise, cela lui fut impossible.

Henri regarda dans le passage de la clef.

— C'est plein de petits cailloux, dit-il : quelque gamin qui aura voulu faire une plaisanterie !...

— Tiens ! le fil de fer de la sonnette est cassé, constata Yvonne, c'est bizarre.

— Attends, reprit Henri, nous allons passer par la porte cochère, la clef reste toujours dans la serrure à l'intérieur.

Cette fois, la clef tourna facilement, la porte roula lourdement et les deux enfants avancèrent... pour reculer aussitôt, épouvantés par une vision horrible.

Etendu devant la porte, la face tournée vers le ciel, le corps de leur père gisait inerte dans une mare de sang dilué d'eau.

Yvonne se précipita et s'agenouilla dans la boue en poussant des cris de désespoir.

Mme Valentin affolé apparut à la fenêtre dans sa chambre, Henri lui fit signe de descendre vite. La pauvre femme accourut et se jeta dans la boue, pleurant, gémissant et couvrant de baisers le visage

déjà glacé de son mari.

Réveillée à son tour par le bruit, la domestique dégringola de sa mansarde à grandes enjambées et, devant le spectacle qui s'offrit à ses regards, se mit à pousser des cris d'horreur.

Mais Henri, qui commençait à reprendre son sang-froid, dit :

— Maria, il faut aller tout de suite prévenir M. Roeder. Vous savez où il demeure.

— Oui, oui, j'ai porté hier chez lui une lettre de monsieur.

— Bien. Alors partez vite et tâchez de revenir avec lui, vous lui direz qu'il y a urgence.

— J'y cours, monsieur. Ah ! quel malheur ! quel malheur !

Mme Valentin se ressaisissant murmura :

— Nous n'allons pas laisser ici ce corps de ton père. A nous trois, nous pouvons bien le transporter jusqu'à la chambre.

— Maman, fit observer le jeune homme, comme il y a eu crime, je crois qu'il vaut mieux que nous ne dérangions rien, pour ne pas gêner l'enquête de la justice.

— Tu as raison... mais quelle dure nécessité !...

Une demi-heure s'écoula, pendant laquelle la pauvre femme et les deux enfants demeurèrent anéantis, hypnotisés par ce corps ensanglanté, dans lequel ils se refusaient encore à voir un cadavre.

Enfin, Ferdinand Roeder apparut. Il n'était pas seul, il était accompagné par le commissaire central qui habitait à vingt mètres de chez lui et qu'il avait fait prévenir dès qu'il avait su par le domestique des Valentin de quoi il s'agissait.

Le commissaire central avait, de son côté, envoyé tout de suite un planton avvertir le Parquet ; de sorte que, selon toute probabilité, le procureur et le juge d'instruction ne tarderaient pas à arriver.

Devant le corps inanimé de son ami, Roeder ne put retenir ses larmes et la scène était si poignante que le commissaire tout habitué qu'il fût à ces sortes de spectacles, eut grand peine à contenir son émotion.

— C'est un crime, dit-il, et le plus odieux des crimes : l'assassin a dû attendre sa victime à l'affût, comme le chasseur attend le gibier, et l'a attaquée lâchement par derrière... vous voyez, la balle a frappé l'épine dorsale et est ressortie par le côté, après avoir coupé la carotide. La mort a été foudroyante... Quel est le bandit qui a fait ce coup-là ? Enfin, puisque ces messieurs du Parquet sont prévenus, je ne veux pas empiéter sur leurs attributions, il n'y a qu'à les attendre.

— Vous ne pouvez pas nous autoriser à transporter le corps de mon mari sur son lit ? implora Louise.

— J'aime mieux que ces messieurs l'aient vu d'abord, répondit le commissaire, mais vous n'aurez pas à attendre longtemps.

Contrairement à cette optimiste affirmation, l'attente fut assez longue ; elle dura plus de trois quarts d'heure.

Enfin, le juge d'instruction arriva, accompagné de son greffier et du médecin légiste. Le commissaire central, dès qu'il les aperçut, se porta à leur rencontre, pour leur donner quelques indications préalables. De sorte que le magistrat, en arrivant sur place, savait déjà qu'Edouard Valentin avait été frappé par derrière d'une balle de revolver, pendant qu'il s'escrimait en vain à ouvrir sa porte dont la serrure avait été remplie de petits cailloux. Ce qui indiquait que l'assassin avait préparé son crime après minuit, heure à laquelle Mme Valentin était rentrée avec

ses enfants.

A ces indications Ferdinand Roeder se permit d'en ajouter d'autres :

— Monsieur le juge, déclara-t-il, je suis un ami très intime d'Edouard Valentin et je crois devoir vous donner quelques renseignements utiles. Edouard et moi, nous sommes restés au casino après le concert. Edouard, qui avait reçu de M. Enoch un cachet de cinq cents francs, voulut tenter la fortune au baccara. La veine lui a souri en moins de deux heures, il a gagné environ huit mille francs, il est donc parti avec dix mille francs dans son portefeuille, car il avait déjà deux mille francs qu'il avait apportés pour ses frais de villégiature.

— Or, ces dix mille francs, interrompit le juge, n'ont pas été retrouvés dans les poches du mort ?

— On n'a rien retrouvé.

— Donc le mobile du crime est clairement établi : c'est le vol.

— Permettez-moi d'achever mon récit, monsieur le juge... Nous sommes sortis du casino vers deux heures et demie, j'ai accompagné mon ami jusqu'au pied de la falaise... l'assassinat a donc eu lieu vers trois heures...

— Parfaitement, nous savions déjà cela approximativement... Mais si l'heure du crime est intéressante à connaître, le mobile l'est encore beaucoup plus. Ce mobile nous venons de le voir, c'est le vol.

— Sans doute, rectifia Roeder, mais un vol d'un genre spécial.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que l'assassin ne s'est pas contenté de voler de l'argent, mais qu'il a volé aussi une pièce curieuse, importante, que j'avais confiée à mon ami avant hier, pour qu'il la fit photographier par son fils.

— Il me semble, monsieur, murmura le

juge, que vous prêtez à ce vol banal un sens qu'il n'a pas. L'assassin a enlevé le portefeuille qui contenait les billets de banque et il a enlevé du même coup tout ce que contenait le portefeuille, mais sans se soucier des papiers. Par conséquent, l'affaire, à mon avis, s'explique très simplement. C'est un vulgaire assassinat pour vol avec préméditation. L'assassin devait se trouver au casino en même temps que M. Valentin, il l'a vu gagner, il l'a vu placer ses billets de banque dans son portefeuille. Aussitôt, son plan a été arrêté : il a couru s'embusquer sur le chemin que devait suivre l'heureux gagnant.

— Permettez-moi, monsieur le juge, de conserver mon opinion sur cette question, mais il serait trop long de vous exposer maintenant sur quoi repose mon opinion. Si vous le voulez bien, nous reviendrons là-dessus ce soir ou demain.

— Volontiers, vous n'avez qu'à passer cet après-midi au Palais et à me demander, je recevrai avec plaisir toutes vos explications. Pour le moment, en effet, j'ai à m'occuper d'autres choses plus urgentes... Voyons, d'abord l'avis du médecin. Docteur, que pensez-vous, à première vue, de la blessure reçue par la victime ?

— Je pense, répondit le docteur que cette blessure a déterminé la mort instantanément, car la balle a brisé la colonne vertébrale et coupé la carotide.

— Vous n'aurez pas besoin de faire l'autopsie ?

— Aucunement, car je suis absolument fixé sur la façon dont la mort est survenue et je sais que c'est par le choc d'une balle de revolver tirée par derrière, à bout portant. Il ne me reste qu'une chose à savoir : par qui la balle a été tirée. Or, l'autopsie ne fournissait aucune lumière sur ce point.

— Cette question rentre, d'ailleurs,

dans mes attributions, rectifia le juge ; c'est à moi qu'il appartient de découvrir le criminel ; je pense que ce ne sera pas difficile, car la recherche de l'assassin se trouve cantonnée dans des limites assez étroites. C'est forcément ou un malandrin venu du Havre ou de Paris à la recherche d'un mauvais coup à faire, ou un habitué du casino décavé, obligé de "se refaire" à tout prix.

— A moins, répéta Roeder têtue, que ce ne soit tout simplement quelqu'un ayant intérêt à faire disparaître une pièce compromettante...

— C'est entendu, interrompit le juge, nous verrons cela ce soir.

Puis, s'adressant à la pauvre Louise qui pleurait toujours à genoux près du cadavre, il ajouta :

— Puisque M. le docteur juge l'autopsie inutile vous pourrez, madame, faire transporter sur son lit le corps de votre cher défunt, je vais délivrer le permis d'inhumation.

Pendant que Roeder aidé d'Henri et de la servante portait le cadavre de son malheureux ami jusqu'au premier étage de la villa, les gens de la justice et le médecin se retiraient.

Tout en marchant, le juge d'instruction posa au commissaire central quelques questions :

— On ne vous a pas signalé, ces jours derniers, l'arrivée à Dieppe de quelque individu suspect ?

— Ma foi, monsieur, je ne vois rien... mais ce n'est pas une raison pour que nous n'ayons pas dans nos murs quelque spécimen de ces chevaliers du couteau et du revolver ; à cette saison, il y en a toujours ici quelques-uns à l'affût d'une bonne occasion... Je vais me mettre en campagne immédiatement et envoyer deux inspecteurs dans les quartiers où les indi-

vidus peu recommandables se réfugient généralement.

— N'oubliez pas de faire surveiller la gare.

— Je n'y manquerai pas. Mais, vous savez, les bandits utilisent rarement le chemin de fer, maintenant, l'auto leur va mieux.

— Quant à moi, poursuivit le juge, je vais me rendre tout de suite au casino. Il est utile que j'interroge le personnel avant que la nouvelle du crime se soit répandue, les employés parleront plus facilement.

Dès qu'il fut rentré à son bureau, le commissaire commença son enquête. Il envoya des inspecteurs dans les quartiers qui étaient plus spécialement désignés à la surveillance de la police comme étant ceux où se réfugiait d'ordinaire la basse pègre. Mais les inspecteurs, au bout de trois heures d'investigation, rentrèrent sans apporter le moindre indice qui permit de soupçonner tel individu plutôt que tel autre.

Quant au juge d'instruction, il sortit du casino à dix heures passées, sans avoir recueilli non plus le moindre renseignement intéressant. Il interrogea les uns après les autres tous les employés, spécialement ceux qui avaient veillé pendant la nuit précédente ; il conseilla les listes d'abonnés se fit donner les noms et les adresses des joueurs qui étaient restés jusqu'à une heure avancée de la nuit autour des tables de baccara.

Tout cela ne lui fournit pas le plus léger indice.

Les employés répondirent à ses questions d'une façon très simple, très claire, sans hésitation, sans trouble. Les noms des joueurs qui s'étaient attardés pendant la nuit précédente lui parurent être ceux de personnes haut placées et fort honorables.

Impossible d'accuser l'un plutôt que l'autre... Et cependant le vol était bien le mobile du crime, et, pour être tenté de voler Edouard Valentin, il fallait savoir qu'il avait gagné, qu'il avait sur lui la forte somme.

Le juge regagna son domicile un peu déconfit par l'insuccès de ses premières investigations. Aussi, lorsqu'après le déjeuner on lui annonça la visite de M. Roeder, éprouva-t-il une certaine satisfaction; c'était peut-être du secours qui lui arrivait.

— Quoi de neuf depuis ce matin, monsieur ? demanda-t-il dès que l'ami d'Edouard Valentin pénétra dans son cabinet.

— Absolument rien. Et vous, monsieur le juge ?

— Moi non plus. Mon enquête au casino n'a donné aucun résultat. Celle du commissaire central pas davantage.

— Et vous persistez à croire que le vol est le mobile du crime ?

— Absolument.

— Vous me permettrez néanmoins, monsieur le juge, de vous exposer pourquoi j'estime que l'assassin a cherché surtout à voler une pièce importante...

— Vous m'avez déjà dit cela ce matin... Je suis tout disposé à entendre vos explications, car je n'ai le droit de négliger aucun élément d'information.

— Pour que mes explications soient claires, monsieur le juge, il est nécessaire que je vous entretienne d'abord de la mort de mon frère, le général Gaston Roeder.

— Soit !

— Sur cette mort, un mystère plane également.

— Je crois me souvenir... c'était à Luzéville, n'est-ce pas ?... Les journaux ont parlé de ça, il y a deux ou trois mois.

— Parfaitement. En deux mots, voici l'affaire : Mon Frère, un beau matin, fut

trouvé mort dans son lit par son ordonnance qui venait le réveiller ; ayant une affection cardiaque, il avait succombé à l'absorption d'un puissant narcotique... mon frère, outre ses ordonnances, n'avait qu'une domestique sa cuisinière ; cette fille avait disparu avant l'arrivée de l'ordonnance et, en même temps qu'elle, avait disparu un dossier de mobilisation, heureusement faux, que mon frère avait composé avec des pièces insignifiantes et laissé dans un petit coffre-fort facile à ouvrir.

“Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, monsieur le juge qu'entre l'absorption du narcotique qui avait tué mon frère et la disparition de la cuisinière, il y avait une étroite corrélation. Cette fille en prenant la fuite, avouait sa culpabilité. Du reste, une nouvelle preuve vint, le soir même corroborer les charges qui pesaient sur elle.

“Cette preuve est une lettre qui parvint, dans l'après-midi, à l'adresse de la cuisinière et qui est libellée à peu près dans ces termes :

“Que faites-vous donc, Lina ? Vous perdez votre temps, voyons. Il y a plus de deux mois que vous êtes dans la place et vous n'êtes encore parvenue à aucun résultat. Allons, hâtez-vous et venez me rejoindre le plus tôt possible, où vous savez. — R. S.”

— En effet, approuva le juge d'instruction, cette lettre paraît prouver que la cuisinière est bien l'auteur du vol du dossier et de l'assassinat de votre frère.

— Or, continua Roeder, cette lettre, que je porte toujours sur moi depuis qu'elle est tombée entre mes mains, je l'ai confiée avant-hier à mon ami Valentin en le priant de la faire photographier par son fils. Il devait me la rendre ensuite. Mais

le jeune Henri n'a pas eu le temps hier matin de faire cette photographie et Valentin a gardé la lettre dans sa poche.

— Et vous prétendez, conclut le juge, que c'est pour voler cette lettre, autant et plus que les billets de banque, que l'on a assassiné M. Valentin ?

— J'en suis intimement convaincu. Il est évident, en effet, que celui qui a eu l'imprudence, dans un moment d'aberration, d'écrire cette lettre est un chef d'espionnage, c'est-à-dire un personnage haut placé, très lancé, dans la haute société, qui doit, s'il veut poursuivre ses opérations, éviter avant d'être démasqué. Ce personnage a donc un intérêt capital à rentrer en possession de ce papier, qui peut un jour le compromettre gravement.

— Sans doute, reprit le juge, mais pour affirmer que ce personnage est l'assassin de M. Valentin, vous êtes forcé de négliger une foule d'invéraisemblances. Comment expliquez-vous d'abord que ce chef d'espionnage ait pu savoir que vous étiez en possession de la lettre destinée à la cuisinière et ensuite qu'il ait pu savoir que vous aviez confié ladite lettre à votre ami Valentin.

— Les services d'espionnage ont des ramifications partout, répliqua Roeder. D'abord, la simple logique indique qu'étant le frère du général Roeder, et le tuteur du fils de ce dernier, c'est moi qui détiens la lettre compromettante. Ensuite, rien ne prouve que des yeux intéressés à me surveiller ne m'ont pas vu remettant le papier à mon ami. C'était avant-hier soir, vers 7 heures, nous étions assis sur un banc du quai, lorsque j'ai confié la lettre à Edouard.

— Y avait-il quelques personnes aux alentours ?

— Pas grand monde. J'ai remarqué seulement un chauffeur d'automobile, qui

passait et repassait derrière nous d'un air indifférent.

— C'est une présomption un peu vague, reprit le juge après quelques secondes d'hésitation et j'avoue que, sur des données aussi imprécises, je ne suis guère tenté de m'engager dans la voie que vous me suggérez. Ne croyez-vous pas que votre imagination vous entraîne actuellement un peu au-delà des limites d'une argumentation sérieuse ?...

— Vous êtes encore hypnotisé par le souvenir des circonstances mystérieuses qui ont accompagné la mort de votre frère et vous voyez partout des mystères et des espions... Il me semble que la vérité est bien plus simple et que le vol des billets de banques intéressait beaucoup plus l'assassin que votre fameuse lettre...

— Ne rejetez pas "a priori" mon hypothèse, monsieur le juge, et consentez à faire une enquête dans le sens que j'indique...

— Mais sur quoi baser cette enquête ? Qui viser ? Qui incriminer ? Prétendez-vous que votre chef d'espionnage a opéré lui-même ou par la main d'un de ses agents ? Dans quel monde, dans quelle colonie, dans quel groupe voulez-vous que je cherche ce chef ou ses suppôts ?...

— Oh ! vous savez, monsieur le juge, les étrangers et les bastas ne manquent pas en ce moment à Dieppe, vous feriez peut-être des découvertes intéressantes en surveillant ces gens-là.

Le magistrat commençait à manifester quelque nervosité. Il répondit d'un ton où perçait un peu d'humeur :

— Je veux bien... je ne demande pas mieux que de surveiller, enquêter, interroger ; je suis là pour ça. Aussi bien, mon devoir est de ne négliger aucun élément d'information et de prendre tous les moyens susceptibles de me faire dé-

couvrir le ou les coupables. Je vous promets donc de tenir sérieusement compte de ce que vous venez de me dire et d'agir en conséquence... Il me reste à vous remercier, monsieur, de m'avoir apporté ce précieux renseignement.

Roeder comprit que l'audience était terminée. Il se leva, salua et sortit sans ajouter un mot.

D'ailleurs, d'autres questions d'un intérêt immédiat le préoccupaient. Il remonta aussitôt vers la villa d'Edouard Valentin pour en entretenir la pauvre veuve. Il la trouva pleurant toujours, anéantie, désorientée, auprès du corps de son mari.

— Ah ! mon pauvre ami, mon pauvre ami, balbutia-t-elle en apercevant le musicien, quel coup atroce ! quel brutal passage du bonheur parfait au désespoir absolu !... Il me semble que je souffre davantage qu'au premier moment et que la réflexion augmente ma douleur...

— Il faut, cependant que vous preniez courage, pour vos enfants dont vous allez être désormais le seul soutien.

— Hélas ! je le comprends bien, et c'est ce qui accroît mon désarroi. Qu'allons-nous devenir ?...

— Je voulais justement vous parler de vos projets pour l'avenir... c'est peut-être prématuré, mais il y a quelquefois des mesures à prendre d'urgence, et puis, quelque cruel qu'il soit de mêler des discussions d'intérêts matériels au profond chagrin qui nous accable, il faut bien en passer par là, puisque la vie a des exigences immédiates...

— Vous avez raison.

— Voyons, voulez-vous me permettre de vous poser quelques questions... indiscretes ? Connaissez-vous la situation d'Edouard, pécuniairement parlant ?

— Aucunement. Mon mari gagnait de l'argent, mais nous vivions au jour le

jour et je ne pense pas qu'il ait fait des économies ; je crois cependant, qu'il avait contracté une assurance sur la vie à la compagnie allemande Rhin-et-Moselle.

— Il faudra vous en assurer le plus tôt possible et réclamer ce qui vous sera dû. Mais pour le moment, avez-vous de quoi faire face aux premières nécessités ?

— J'ai un millier de francs environ qu'Edouard m'avait remis pour payer le loyer de la villa et les dépenses du ménage jusqu'à la fin du mois.

— Cela ne vous suffirait pas pour payer les frais des obsèques. Vous allez me permettre, n'est-ce pas, de prendre tous les frais à ma charge. Vous ne voulez pas, je pense, faire inhumer votre cher mari ici et pas davantage à Mulhouse. Ne vaut-il pas mieux qu'il repose en terre française ?

— Certainement, je le préférerais.

— Eh bien, j'ai un caveau à Paris au Père-Lachaise, j'y ferai transporter le corps de mon excellent ami, qui m'est sûrement plus cher que beaucoup de membres de ma famille.

— J'accepte de grand cœur.

— Maintenant, vous n'avez pas, avec vos mille francs, de quoi payer la villa et faire face ensuite à toutes les dépenses qui vont vous incomber. Comme je désire conserver un souvenir d'Edouard, je vais vous prier de me vendre son violon. Il l'a payé, je crois, six mille francs ?

— Oh ! beaucoup moins.

— Mais il a pris de la valeur entre ses mains. C'est donc entendu, je l'achète six mille francs.

— Pour moi aussi, ce violon est un souvenir précieux ; mais, pour mes enfants, je n'ai pas le droit de refuser cette somme que vous m'offrez avec tant de délicatesse et qui peut m'être si utile. J'accepte donc votre proposition et avec une reconnaissance infinie.

— Merci, vous me faites grand plaisir, car c'est une joie pour moi de pouvoir vous prouver mon amitié... Maintenant, songeons au plus pressé. Il y a une foule de démarches à faire, de formalités à remplir pour les obsèques et le transport du corps à Paris. Je vais m'occuper de tout cela... A ce soir ou à demain matin !...

Roeder serra avec effusion les mains de la veuve et des enfants et s'éloigna pour se rendre d'abord à la mairie. Mais il n'avait pas fait deux cents pas sur le chemin qui conduisait en ville quand il se trouva soudain en face de Giverny. Celui-ci paraissait tout attristé. Serrant les mains du musicien, il commença précipitamment :

— J'ai quitté Dieppe hier à midi pour aller à Rouen...

— C'est vrai, interrompit Roeder, on ne vous a pas vu de la journée.

— Ainsi que je viens de vous le dire, j'étais absent... j'ai quitté Dieppe hier à midi, je suis revenu aujourd'hui à deux heures et c'est seulement en rentrant que j'ai appris la mort tragique et mystérieuse de M. Valentin. J'ai été très péniblement impressionné... Je montais à la villa pour offrir mes condoléances...

— La pensée est délicate, dit Roeder, mais, en toute sincérité, je crois que le moment est mal choisi. En vous présentant à la villa, vous dérangeriez plutôt... D'ailleurs, vous connaissez à peine ces dames, puisque c'est moi qui vous ai mis en rapport avant-hier.

— C'est vrai, cependant toute ma sympathie leur est acquise.

— Je n'en doute pas, mais vous aurez d'autres occasions plus tard, de leur témoigner l'intérêt que vous leur portez. Pour l'instant, croyez-moi, ne troublez pas leur recueillement. Je dirai que vous êtes venu, ça suffira, ces dames seront très

touchées.

— Soit ! je m'incline... Alors, je redescends avec vous.

— C'est cela, accompagnez-moi et aidez-moi, car j'ai à remplir une série de formalités qui manquent d'agrément. Lorsque je serai en règle avec l'état-civil, la police et les chemins de fer, je vous raconterai ce que je sais, ce que je devine du sombre drame où mon cher Valentin a trouvé la mort.

II

C'était une figure légendaire à Schlestadt que celle du père François Huber, fabricant de bougies. Tout le monde connaissait sa grande casquette grise, ses petits yeux verts, son nez crochu, ses dents déchaussées et sa barbiche en forme de pinceau à colle.

Né en 1850, resté veuf à trente-huit ans avec un fils de deux ans, il avait réalisé dans l'épicerie à Sainte-Marie-aux-Mines, de belles économies. Il eut alors l'idée d'acheter, à Schlestadt, une ancienne construction, située à la croisée du canal et du chemin de fer, et d'y fonder une fabrique de bougies.

Son industrie prospéra rapidement. Il songea alors à se remarier et eut l'ambition d'entrer dans la bourgeoisie.

Des amis communs le mirent, en 1893, en relations avec Mlle Elisa Morand, sœur aînée de Mme Louise Valentin. Elisa vivait seule depuis la mort de son père survenue un an auparavant. Elle était plutôt disgraciée de la nature. Son visage sans expression était couvert de taches de rousseur ; ses cheveux d'un jaune flasse, sa tournure sans élégance, son air béant étaient bien en harmonie avec son caractère indolent et terne.

Elle serait restée vieille fille, si l'ambi-

tion du parvenu ne lui avait soudain ouvert des horizons nouveaux. Malgré une différence d'âge d'une vingtaine d'années, elle accepta donc — avec plus de résignation peut-être que d'enthousiasme — d'épouser le fabricant de bougies. Elle remplit, d'ailleurs, avec une ponctualité parfaite les obligations de sa nouvelle situation, s'annihilant complètement devant le caractère despotique de son seigneur et maître.

Huber n'avait jamais été un patriote français. En 1870, il était resté tranquillement à l'épicerie.

En vertu des clauses du traité de Francfort, seuls les annexés ayant servi la France pendant la guerre étaient dispensés du service militaire. Huber fut donc tenu de faire des stages dans un régiment allemand. Cela ne lui coûta nullement de payer son tribut à la nation conquérante.

A Schlestadt, il entra bientôt en coquette ouverte par l'administration, au point de passer pour un ami déclaré du nouveau régime. Cette attitude trop accentuée l'empêcha d'être porté sur les listes municipales par les comités locaux qui, cependant, étaient loin d'être en guerre avec les représentants du pouvoir impérial.

Espérant voir triompher tôt ou tard, les opinions très tranchées qu'il avait arborées, il ne se découragea pas de ces premiers mécomptes et rechercha soigneusement toutes les occasions de se faire bien voir des autorités.

Quinze jours après la mort tragique de son beau-frère, Mme Huber prenait connaissance d'une lettre que sa soeur Louise lui écrivait de Mulhouse.

“Je n'ai pas besoin de te dire, ma chère soeur, combien pénible est mon isolement actuel ; tu dois le comprendre

sans peine. Par surcroît, je comptais, pour me guider au milieu de mes embarras présents, sur notre excellent ami Ferdinand Roeder. Malheureusement, le jour même de l'enterrement de mon pauvre mari, il a dû s'aliter avec une fluxion de poitrine. Il n'est pas en danger, mais il est incapable de s'occuper de quoi que ce soit.

“Je viens de faire, avec Henri et Yvonne, l'inventaire de nos ressources et aussi, hélas ! de nos dettes. Mon pauvre Edouard, toujours généreux, ne ménageant rien pour notre bien-être et l'éducation de ses enfants, n'avait réalisé aucune économie.

“Tous comptes faits, il ne me reste qu'une rente viagère de cent cinquante francs par mois provenant d'une assurance sur la vie. Après avoir vendu les meubles inutiles et même le violon d'Edouard que Roeder m'a payé généreusement six mille francs, j'aurai une dizaine de mille francs d'argent liquide.

“Et maintenant, je me pose cette angoissante question : Que faire d'Henri ? Que faire d'Yvonne ?... Notre intention, comme tu le sais, était de nous fixer à Paris, où Roeder avait trouvé une belle situation pour Edouard. Aujourd'hui, il n'y faut plus songer, ce serait la gêne, et ce n'est pas en donnant des leçons de piano que je parviendrais à me constituer des revenus suffisants.

“Quant à rester à Mulhouse, c'est impossible, toute la clientèle est accaparée par sept ou huit professeurs qui ont la vogue, je ne ferais que végéter. Tu me vois donc dans une cruelle perplexité.

“Je t'embrasse de coeur en attendant le plaisir de te voir.

Louise.”

Mme Huber s'empressa naturellement de communiquer cette lettre à son mari.

Le fabricant de bougies avait l'habitude d'envisager toutes choses au point de vue pratique. Il ne s'attarda donc pas à de vaines manifestations de sensiblerie et se demanda tout de suite s'il pourrait tirer parti de la misérable situation de sa belle-soeur, tout en se donnant, en apparence, le mérite de lui venir en aide.

Ramener une famille près d'émigrer dans le giron de la grande famille germanique était une victoire morale susceptible de lui concilier la bienveillance du gouvernement. Cela pouvait lui faciliter l'accès du conseil municipal, peut-être même de la Haute Assemblée du Reichsland.

Lorsque, après avoir longuement médité, Huber eut arrêté son plan, il l'exposa à sa femme et, séance tenante, lui fit écrire une lettre dont tous les termes avaient été scrupuleusement pesés.

“Mon mari se joint à moi, ma chère soeur, pour t'envoyer l'expression de notre sincère affection et t'assurer que nous prenons la part la plus vive à tes épreuves. Mais il voudrait te prouver sa sympathie d'une façon effective. Aussi, après avoir mûrement réfléchi, vient-il t'offrir une combinaison qui te plaira peut-être.

“Le besoin d'une maîtresse de piano se fait vivement sentir dans notre ville, et une personne d'une famille honorable et d'un talent éprouvé serait sûre d'y gagner largement sa vie. D'autre part, les loyers ne sont pas chers, l'existence est facile et il n'y a pas de frais de déplacement comme à Paris. Enfin, surtout, tu pourrais préparer dans d'excellentes conditions l'avenir d'Yvonne et d'Henri.

“Nous pourrions, par nos relations, obtenir une bourse pour permettre à ta fille de faire encore un an à l'École Normale de Colmar et de perfectionner son instruction musicale. De son côté, Henri

pourrait faire, à l'usine, son éducation commerciale, ce qui le mettrait en mesure de gagner rapidement sa vie.

“Ton fils garderait, bien entendu, l'indigénat alsacien, ce qui ne le lierait aucunement pour l'avenir, puisque l'heure du service militaire n'a pas encore sonné pour lui.

“Je ne voudrais pas me permettre ma chère soeur, de peser sur toi dans une circonstance aussi grave, mais il me semble que la solution proposée par mon mari te donnerait toute sécurité matérielle et toute tranquillité d'esprit.

“Je t'embrasse de coeur .

“Ta soeur affectionnée,

“Elisa.”

Cette proposition répondait si bien au désir de la pauvre femme que la lettre de sa soeur, lui sembla l'expression de la volonté du ciel. Elle l'accepta donc, séance tenante, sans même consulter ses enfants et s'occupa aussitôt de sa nouvelle installation.

Accompagnée de sa soeur qu'elle alla voir le lendemain, elle visita plusieurs appartements et son choix s'arrêta sur un petit logement de quatre pièces situé tout près de l'église Sainte-Foy. Quelques jours plus tard, elle y entassait ce qui lui restait de mobilier.

Ernest, le fils que François Huber, avait eu de son premier mariage, était alors âgé de vingt-cinq ans. Après avoir fait deux années de service dans un régiment d'infanterie à Rastadt, il étudiait maintenant le droit à Heidelberg. C'était vers le 15 août qu'il devait, comme d'habitude,

arriver à Schlestadt pour y passer ses vacances.

Le père Huber avait pour son fils les plus hautes ambitions. Il voulait faire de lui un personnage, peut-être l'homme le plus en vue et le plus influent de la ville et de la région. Et de tout cela, c'est-à-dire des espérances qu'il avait pour son rejeton et des projets d'avenir qu'il formait pour lui, le bonhomme parlait sans cesse.

Comme François, le jour même où Ernest devait rentrer au bercail, entretenait sa femme de sa marotte, Elisa se risqua à demander :

— Et pour Henri Valentin, que comptes-tu faire ?

— J'ai l'intention de le prendre à l'usine sans appointements, à partir du premier octobre.

— Je crois que Louise compte sur lui pour augmenter les ressources du ménage.

— Ta soeur n'a pourtant pas la prétention de me faire payer les frais de l'éducation commerciale de son fils. Je ne dis pas que je n'appointerai pas mon neveu un jour, mais plus tard, lorsque je saurai ce qu'il peut faire.

— Si Louise m'en parle, je lui laisserai cet espoir, ça la consolera... Ce qui m'inquiète le plus, d'ailleurs, c'est d'avenir d'Yvonne.

— Laisse donc ta nièce tranquille et occupe-toi plutôt de nos affaires, interrompit le fabricant, voyons, organisons dès maintenant le déjeûner que nous donnerons dans dix jours pour fêter le retour d'Ernest.

— Qui penses-tu inviter ?

— Je tiens d'abord à mes partenaires pour le whist, les Geitzig et les Zech. Je tiens aussi beaucoup à M. Kriechend, directeur de la succursale de la Banque de

Poméranie.

— Cela fait dix convives : deux Kriechend, trois Zech, deux Geitzig et nous trois. Je n'ose pas demander à Louise de venir, son deuil est trop récent, mais elle nous enverra peut-être les enfants.

— Va pour les enfants. Seulement, tu les prieras de ne pas prendre des mines d'enterrement. Et pour le menu ?...

— Que penses-tu d'une soupe au riz pour commencer ?

— Parfait. Et ensuite ?

— Ensuite, je peux donner un brochet, une choucroute, une poule aux salsifis, une bombe glacée et du dessert.

— Très bien, très bien ! Alors, c'est entendu, tu feras les invitations comme nous venons de dire.

Et tranquille pour son déjeûner, le fabricant ne songea plus qu'à la joie qu'il allait éprouver en pressant sur son coeur son illustre rejeton.

Ernest arriva par le train de six heures. C'était un grand garçon maigre, au visage déjà fané, aux cheveux d'un blond roux, séparés par une raie impeccable et plaqués au cosmétique, à la moustache naissante, aux lèvres décolorées. Le béret sur l'oreille et la pipe à la bouche, il réalisait le type de l'étudiant abruti par les stations trop prolongées à la brasserie.

Gâté par l'admiration paternelle, il avait, d'ailleurs, hérité de tous les défauts du vieux François, sans avoir ses qualités d'ordre, de travail et de ténacité.

Tous les invités prévus pour le fameux déjeûner avaient répondu favorablement à l'appel du fabricant.

Les premiers arrivés furent les Geitzig. La femme avait dû être fort belle et pos-

sédait encore ce qu'on est convenu d'appeler de beaux restes. Quant à M. Geitzig, c'était un petit homme replet, déprimé, tassé au point d'en paraître bossu. Avec sa tête ronde, sa grande bouche, sa moustache roussâtre et clairsemée, il avait l'air d'un vieux phoque fatigué.

Les Geitzig avaient quitté Strasbourg depuis un an environ, après avoir cédé la Brasserie de Mars où ils avaient amassé une belle fortune. Le roman de leur fille, qui avait épousé contre leur gré un gentilhomme autrichien plus ou moins décaqué, avait été la raison déterminante de cette brusque décision ; et les deux époux solitaires cherchaient maintenant à se consoler de leur déconvenue en thésaurisant : ils étaient devenus par leur avarice sordide, la risée de tout Schlestadt...

Après eux, arrivèrent les Zech, et leur fillette Henriette. Zech était l'agent de vente dans la région de la maison Huber. Paresseux, ivrogne, mais doué d'un goût extraordinaire, qui en faisait un plaicier de premier ordre, Zech était le détestable époux d'une femme excellente qui ne restait avec lui que pour ne pas compromettre l'avenir de sa fillette.

Le ménage Kriechend se présenta le dernier. L'homme était le type du pur Germain : tête allongée, visage de kalmouk, barbe jaunâtre et hérissée, yeux de porcelaine abrités par des lunettes d'or. Banquier et homme politique tout à la fois, il faisait de la propagande pour l'Empire et renseignait volontiers la Kreisdirection sur les points du jour et les dessous de la politique locale.

Sa femme était une grande haridelle au regard sournois. D'origine mecklembourgeoise, elle parlait à peine le français. Elle avait donné à son époux cinq garçons et un sixième était attendu pour la fin de l'année.

Lorsqu'Yvonne et Henri, tristement vêtus de noir, furent introduits dans cette société hétéroclite, ils éprouvèrent un douloureux serrement de coeur.

Cependant, l'apparition d'Yvonne, dont les vêtements de deuil faisaient valoir la beauté, produisit une impression très favorable et ce fut à qui lui prodiguerait les plus vives marques de sympathie, tant était puissant le charme qui émanait de toute sa personne.

Ernest ne fut pas le moins empressé à manifester son admiration, mais ses démonstrations parurent laisser la jeune fille assez indifférente.

Le menu de Mme Huber fut fort bien accueilli, et la conversation, soutenue par les vins de Bordeaux et de Champagne, devint bientôt très animée. La vie de l'étudiant à Heidelberg en fit les premiers frais. Kriechend se fit expliquer l'organisation des corporations. Zech s'informa des différentes marques de bière et de la capacité des chopes en usage dans les brasseries. Les Geitzig se renseignèrent sur le prix des aliments.

Ensuite, les événements politiques les plus récents furent passés en revue et appréciés tout différemment suivant les tempéraments. Les derniers potins de la ville furent également l'objet de discussions très vives et de jugements dépourvus d'indulgence.

Enfin, vint l'heure des toasts, correspondant d'ailleurs avec l'heure où les têtes étaient déjà fortement échauffées par les vins généreux du fabricant de bougies.

Ce fut le directeur de la Banque de Poméranie qui se leva le premier.

— Je veux d'abord, commença-t-il, remercier M. Huber d'avoir bien voulu m'admettre, moi nouveau venu, dans le cercle de ses amis intimes et je profite de l'occasion pour le féliciter de posséder un

fiis qui a toutes les qualités pour fournir une brillante carrière... A la santé de M. Huber !

A ces mots, les hommes choquèrent leurs coupes et les dames élevèrent les leurs en signe d'assentiment.

— Après avoir complimenté l'ami, continua Kriechend, je veux complimenter le patriote. François Huber a droit à notre estime et à notre reconnaissance, parce qu'il a eu le courage de faire donner à son enfant une éducation vraiment allemande et qu'il offre ainsi un exemple salutaire à tous ses concitoyens.

“Ceux qui ne craignent pas de se mettre en avant pour la bonne cause méritent d'en être récompensés. Aussi je souhaite que l'attitude fermée de notre ami attire sur lui l'attention du corps électoral et lui ouvre les portes du conseil municipal et même de la haute assemblée.

“Après avoir rendu cet hommage au principe pour lequel combat si vaillamment François Huber, je lève mon verre à l'union cordiale et définitive de l'Alsace-Lorraine avec l'Allemagne, sa mère-patrie et à la santé de notre cher empereur !”

Aussitôt, Huber, Geitzig et Zech et Ernest se levèrent comme un seul homme et trinquèrent bruyamment avec l'orateur. Les dames firent un signe d'approbation.

Seuls, Henri et Yvonne ne bougèrent pas.

— Ton verre, Henri ! grogna François Huber en tendant sa coupe dans la direction du jeune homme.

— Mon oncle, répondit Henri très calme, j'ai bu tout à l'heure avec grand plaisir à votre santé, mais je ne puis m'associer au second toast de M. Kriechend.

A ce moment, on aurait entendu voler une mouche. Le coeur d'Yvonne battait à coups précipités.

— Comment ! reprit Huber, tu as reçu au lycée de Colmar une éducation allemande, tu as appris avec tes camarades à vénérer le nom du chef de notre Empire et tu refuses ici sous mon toit, de t'associer à l'hommage que nous lui rendons ! Ta famille a vécu et va vivre désormais sur la terre germanique et tu viens hypocritement renier les principes qui ont inspiré ton éducation ! Tu viens désavouer l'homme qui te prépare une situation dont tu as besoin pour gagner ta vie...

Toujours aussi calme, Henri répondit :

— De l'instruction qui m'a été donnée au lycée, et pour laquelle mon père a payée, j'ai pris ce qui me convenait et laissé le reste ; et si je me suis incliné devant la force, ma conscience n'a jamais capitulé.

“Mais ici, je commettrais une lâcheté en levant mon verre, alors que je puis faire autrement. En fait de reconnaissance, je ne sais à qui j'en devrai dans l'avenir, mais pour le moment je n'en dois qu'à la mémoire de mon père.

Ces paroles énergiques eurent le don d'exaspérer Huber et de lui faire oublier toute retenue.

— Tu oses me tenir tête ! cria-t-il, sors d'ici, polisson !

Henri se leva aussitôt en faisant un signe à sa soeur et quitta la salle, Yvonne, pâle comme une morte, le suivit sans préférer une parole.

Mais la bonne Mme Zech, n'obéissant qu'à son coeur, se leva également pour accompagner la jeune fille et, en passant auprès de François Huber, lui lança un regard de profond mépris.

Elisa intervint à son tour pour calmer son mari, et chose étrange, Ernest se joignit à sa belle-mère pour ramener le maître de céans à des sentiments plus justes et plus modérés.

L'incident avait néanmoins jeté un grand froid dans la réunion. Aussi, dès que le café et les liqueurs eurent été expédiés, les convives, les uns après les autres, imaginèrent divers prétextes pour se retirer.

Aussi bien, François Huber n'était pas fâché de les voir disparaître, car il était en proie à une extrême nervosité et préférait être seul.

Lorsqu'il fut en tête-à-tête avec lui-même, il se rendit bien vite compte qu'il avait fait une gaffe. Comme il était en train d'arpenter fébrilement son jardin, cherchant un moyen de réparer sa bévue, sa femme vint le trouver.

— Veux-tu, dit-elle, que j'aie voir Louise pour tâcher d'arranger l'affaire ?

— Oui, si tu veux, balbutia le fabricant après une courte hésitation, tu lui exprimeras mes regrets.

Elisa partit aussitôt.

Après avoir cherché à consoler sa soeur, que cet esclandre avait profondément bouleversée, elle lui transmit les sincères excuses de François, la supplia d'oublier l'incident et lui dit qu'Henri pourrait, quand il le voudrait, entrer dans la maison de commerce pour commencer son apprentissage.

Puis, comme Louise ne soufflait mot, Elisa ajouta :

— Je crois que, pour l'avenir de ton fils, tu feras bien d'accepter. Où le mettrais-tu si tu ne le mettais pas chez nous ? Henri a-t-il une vocation ? ou des connaissances spéciales pour entrer de plein pied dans une affaire quelconque ?

Cet argument parut toucher Mme Valentin plus vivement que les regrets de François Huber ; après quelques secondes de réflexion, elle répondit :

— Je te remercie, ma chère soeur, de ton amicale intervention, mais je ne peux

pas te donner tout de suite notre décision ; nous avons besoin de nous concerter... demain ou après-demain, je te dirai à quel parti nous nous arrêterons.

IV

Une forte machine de route, contenant un monsieur et une dame, et conduite par un chauffeur à l'air rébarbatif, gravissait péniblement le chemin plutôt mauvais qui grimpe au flanc ouest du Hohneck.

— Assez Matho, arrête là, dit tout à coup le monsieur, qui n'était autre que le baron de Shavarine, tu finiras par faire caler le moteur et puis, c'est assommant d'avancer avec cette allure de limace.

— Oh ! fit la baronne, j'aurais bien voulu monter jusqu'au sommet, il paraît que l'on jouit de là-haut d'une si belle vue... Bah ! je ferai le reste à pied.

— De toutes façons, chère amie, répondit l'Autrichien, il est nécessaire de marcher pour parvenir au point culminant, les autos n'y peuvent atteindre.

— Eh bien, je marcherai... Vous m'accompagnez, je pense ?

— Certainement, pendant une partie du chemin tout au moins.

Le baron aida sa femme à descendre de voiture et s'engagea à ses côtés, dans le sentier qui raccourcissait les lacets de la route.

Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, la baronne dit à brûle-pourpoint :

— Savez-vous qu'il a beaucoup de talent, ce Giverny.

— Oui, oui, assez...

— Les esquisses qu'il nous a montrées sont vraiment très bonnes. Mais quelle rencontre bizarre !.. Il y a un mois, nous faisons connaissance à Dieppe, dans des circonstances plutôt désagréables, grâce à l'inepte algarade de Moreno. Et aujourd'hui

d'hui, nous nous retrouvons dans les Vosges !

— C'est évidemment une rencontre bizarre. Mais, quand on voyage un peu, on est exposé à se rencontrer souvent : la terre est si petite !

— M. Giverny, continua la baronne, n'a pas paru nous garder rancune du déplorable incident qui nous a mis en relation à Dieppe. Cela prouve sa largeur d'esprit.

— Il ne pouvait pas m'en vouloir d'un incident dû exclusivement à la mufferie de Moreno et pour lequel je lui ai offert avec Moreno, d'ailleurs, mes plus plates excuses.

— N'importe ! je trouve son attitude très chic... Il est fort bien, d'ailleurs, ce garçon ! Instruit, bien élevé...

— Je vous en prie, Marthe, arrêtez-vous, vous allez me rendre jaloux. interrompit Shavarine d'un ton mi-plaisant, mi-sévère.

La jeune femme se mit à rire.

— Mon cher Rodolphe, dit-elle avec élan, vous auriez tout à fait tort d'être jaloux ; je vous ai donné mon cœur, je ne le reprendrai pas. Du reste, vous le savez, j'ai tout sacrifié pour vous, je me suis brouillée avec ma famille pour vous épouser... et je ne songe pas à le regretter. Cependant...

— Cependant ?...

— Cependant, je voudrais bien que vous n'exigez plus de moi des concessions aussi... dures ; que vous ne m'obligiez plus à vivre dans un monde... dans un monde qui ne me semble pas très recommandable.

— Mais je ne vise qu'à m'introduire dans la haute société française.

— Sans doute. Seulement, jusqu'à présent, vous n'avez réussi qu'à fréquenter des exotiques, des rastas... enfin, des

personnalités d'allures assez louches.

— Mes fonctions m'obligent à recruter mes collaborateurs un peu partout... où je peux.

— Peut-être, mais ce n'est pas agréable pour moi de les subir. Certes, j'avais pris en grippe le milieu bourgeois guindé, étroit et sot dont mes parents m'imposaient la fréquentation ; et c'est pour cela que j'ai été tentée, séduite par les visions de grande vie que vous me faisiez entrevoir. Mais je voudrais bien que cette grande vie ne fût pas une vie équivoque... pour ne pas dire plus.

Shavarine hocha la tête d'un air indifférent.

— Que voulez-vous, ma chère amie, murmura-t-il, il faut bien manger, se loger, se vêtir et jouir des agréments de la civilisation. Et, pour se procurer tout cela, on n'a pas toujours le choix des moyens.

Marthe fit une petite moue et pressa le pas.

Le baron n'essayant pas de la suivre, la distance entre eux fut bientôt d'une dizaine de mètres.

— Ma chérie, lança soudain Shavarine, il m'est impossible de marcher aussi vite, je renonce à vous accompagner. Du reste, je me demande pourquoi je grimperais au sommet du Hohnack, ça ne m'intéresse pas du tout, ce serait donc une fatigue inutile. Si vous tenez à y aller, allez-y seule.

— Eh bien, soit ! j'irai seule.

— A bientôt !

Shavarine se laissa choir sur la bruyère en s'essuyant le front. Puis, au bout d'un instant, lorsque sa femme eut disparu derrière des rochers, il se leva et reprit en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir. Il eut bien vite rejoint son chauffeur. Tirant alors de sa poche le "Journal des Vosges", d'Épinal, il demanda :

— Tu as lu cet article qui semble nous concerner ?

— Oui, maître.

— M'est avis que le contre-espionnage français a maintenant l'oeil sur nous ; il s'agit d'être prudent.

Matho approuva d'un signe de tête.

— L'article du "Journal des Vosges", murmura-t-il me semble même avoir été écrit par quelqu'un qui nous connaît ; en tout cas, il fait de nous un portrait assez ressemblant.

— C'est vrai. Il faudra, je le répète, être désormais, extrêmement prudents.

"Nous ne pourrons plus rôder autour des forts du camp retranché d'Epinal encore moins chercher à les visiter sous prétexte de tourisme, comme nous avons visité, à Brest, le cuirassé "Charles-Martel", quoique nous n'ayons pas caché notre nationalité, tu te rappelles ?...

— Je me rappelle... Ah ! ils ne sont pas défiants, les Français !

— Oui, continua Shavarine, je crois que, dans cette région des Vosges, nous sommes brûlés. Tout au plus, pourrons-nous faire dans ces parages un tour en aéroplane.

Matho l'interrompit :

— Vous dites : "nous", mais vous savez bien que c'est moi seul qui risquerai ma peau. Enfin, vous m'avez donné, maître, trop de preuves de votre bonté pour que je ne sois pas tout prêt à m'incliner devant vos ordres, j'exécuterai donc la randonnée quand vous me le commanderez. Seulement, je voudrais bien l'exécuter sur une machine un peu meilleure que celles dont la place de Colmar peut disposer en notre faveur.

— Oh ! c'est à peu près la même chose partout, dit Shavarine d'un air détaché Songe que cette merveilleuse invention

qui révolutionnera le monde n'est encore qu'à ses débuts.

— Tout de même, en France, c'est déjà mieux que chez nous, fit Matho.

— Enfin, poursuivit le baron, tu n'auras probablement pas à risquer ta peau en aéroplane. Grâce aux deux soldats de la légion étrangère que mon agent de Casablanca a fait désertier et que je viens de faire entrer comme ouvriers, avec de faux papiers au fort de Souville, près de Verdun qu'on est en train de reconstruire, j'aurai, je pense, des renseignements suffisamment importants à transmettre à l'état-major qu'on me paye grassement. Nous pourrons alors nous désintéresser du camp retranché d'Epinal, où il n'y a vraiment, pas grand'chose d'intéressant à glaner.

La face bestiale du Pandeur Matho s'éclaira d'un large sourire qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles et montra ses dents aiguës de carnassier.

— J'aime mieux ça, grogna-t-il, car je préfère conduire une auto, même dans des chemins affreux comme celui où nous sommes maintenant que de diriger un aéroplane à quelques milliers de mètres au-dessus de la plaine la plus unie.

— Je comprends ça... Tu as un faible pour le plancher des vaches, comme on dit chez nos voisins. Eh bien, j'espère que tu n'auras pas lieu de t'en séparer. Cependant, il faut tout prévoir ; mettons les choses au pire. Admettons que tu sois obligé de franchir la chaîne des Vosges en aéro de Colmar à Epinal, par exemple. Tu ferais peut-être bien de jeter un coup d'oeil sur la région, cela peut t'être très utile... Tiens pendant que nous sommes ici, profite-en donc pour monter toi aussi au sommet du Hohneck, je garderai la voiture pendant ce temps-là.

Matho s'inclina et s'éloigna, mais sans

enthousiasme, presque de mauvaise grâce, car il n'était pas du tout convaincu de l'utilité de l'excursion que lui conseillait son maître. Et celui-ci, s'asseyant au bord du chemin, se mit à lire les journaux.

Pendant ce temps-là, la baronne de Shavarine atteignait le plateau rocheux qui couronne la montagne et... demeurait stupéfaite en se trouvant nez à nez avec trois personnes, dont l'une était un paysan de la contrée, et les autres un jeune homme et une jeune fille... qu'il lui sembla dès le premier abord reconnaître...

— Voyons, où ai-je vu ces têtes-là ?... Parbleu, c'est à Dieppe, il y a six semaines... Nous occupions, un jour, deux tables voisines au concert de l'après-midi."

A ce souvenir, la jeune femme éprouva un certain malaise.

"Je ne peux pourtant pas leur tourner le dos, fit-elle "in petto". Lorsque quatre personnes se rencontrent au sommet d'une montagne, elles ne peuvent guère éviter de s'adresser la parole, même quand elles ne se connaissent pas. A plus forte raison, lorsqu'elles se sont rencontrées auparavant."

Prenant son courage à deux mains, la baronne s'approcha de la jeune fille et lui dit :

— Je ne me trompe pas, mademoiselle ? Vous étiez bien à Dieppe dans le courant de juillet ?

— Parfaitement, madame, répondit la jeune fille qui n'était autre que Mlle Yvonne Valentin, nous avons passé quelques jours à Dieppe le mois dernier.

— Il me semblait que vous ne m'étiez pas inconnue.

— Notre séjour là-bas fut très court, hélas ! car il fut interrompu par une catastrophe épouvantable.

— Oh ! pardonnez-moi d'avoir évoqué ce souvenir cruel... mais, puisque j'ai

commis cette maladresse, que cela me donne au moins l'occasion de vous exprimer combien j'ai été bouleversée par la mort tragique, mystérieuse de votre père, que nous avons tous admiré la veille, au concert de charité, si plein de vie et de talent !... Oui, vraiment, quoique vous ne soyez pour moi que des étrangers, j'ai été profondément émue en vous voyant tous les deux si jeunes, privés brutalement de ce cher papa, qui aurait dû, pendant longtemps encore, vous entourer de son affection et de ses conseils.

— Je vous remercie de votre sympathie, madame. Tous les gens de coeur nous plaignent, hélas ! ce n'est pas cela qui nous rend notre cher défunt !

— On n'a pas découvert l'assassin ?
Henri intervint.

— Non, dit-il, les recherches n'ont jusqu'à présent abouti à aucun résultat. Ce serait d'ailleurs, pour nous une bien maigre consolation.

— Sans doute... Allons, abandonnons ce triste sujet, reprit la baronne. Je crois que j'ai interrompu votre conversation ou plutôt la description que vous faisiez votre guide, excusez-moi.

— Non, Pierre Didier, notre guide et en même temps notre hôte, car c'est chez lui que nous sommes logés à Giragoutte, avait terminé son récit...

— Ah ! vous êtes en villégiature pour quelque temps dans cette contrée ?

— Nous y sommes arrivés hier avec maman et nous pensons y rester un bon mois.

— Vous êtes, d'ailleurs, tout près de chez vous. N'habitez-vous pas l'Alsace ?

— Oui, nous habitons Mulhouse, mais nous devons nous fixer à Paris dès l'automne prochain. Malheureusement, la mort de papa rend ce projet irréalisable. Maintenant, nous habitons Schlestadt, auprès

d'une soeur de maman, et il est probable que nous y resterons.

La jeune femme au nom de Schlestadt, eut un léger mouvement de surprise et d'embarras, aussitôt dissimulé, et demeura une minute silencieuse, comme si elle eût hésité à dire :

— "Puisque vous habitez Schlestadt, vous connaissez peut-être M. et Mme Geitzig, les auteurs de mes jours, qui sont célèbres par leur pingrerie."

Elle se contenta, ne jugeant pas à propos de faire une telle confidence, et poursuivit :

— Alors, vous êtes venus passer les derniers beaux jours dans la montagne, faire une cure d'air et de repos... Après une secousse comme celle que vous avez subie, on éprouve le besoin de se retremper dans le calme de la nature...

— C'est évidemment plus intéressant que les commérages des petites villes, murmura Yvonne avec une pointe d'amertume ; et, en courant dans la montagne on apprend des choses charmantes, comme celle que notre guide vient de nous raconter.

— Qu'est-ce donc ?... Ah ! pardon, je suis peut-être indiscrette ?...

— Pas du tout... Il s'agit de la légende du grand Hohnack... Je suis sûre, madame, que vous ne la connaissez pas.

— Non. Conte-la moi, je vous prie.

— Voici : La longue arête de grès rouge, sur laquelle nous nous trouvons en ce moment et qui domine toute la contrée, ressemble, de loin, pour les observateurs qui la regardent de profil à un énorme cercueil.

Dans ce colossal sarcophage, dort un géant — un des titans qui ont construit le monde.

— "Après avoir tracé la vallée de Munster, le géant, voulant balayer les blocs de

rochers qui l'encombraient encore, a d'un coup de pied, crevé les digues qui retenaient les eaux du lac vert, et le torrent a tout emporté.

— "Maintenant, le titan se repose... Mais quand la tempête souffle à travers les rochers et les sapins, on entend parfois de sinistres lamentations sortir de l'immense cercueil et se mêler au bruit des éléments déchaînés. C'est la colère du titan qui gronde..."

— "Le chrétien qui entend ces plaintes doit faire le signe de la croix et prier le ciel, afin que le géant s'apaise, car s'il sortait de son sarcophage, la montagne entière serait bouleversée."

— Les légendes contiennent toujours une part de vérité, observa la baronne ; celle-ci renferme un enseignement philosophique et religieux, à savoir qu'il faut s'humilier devant la volonté divine qui commande aux éléments, aux grandes forces de la nature.

— Ce site sauvage et grandiose est déjà assez impressionnant, murmura Yvonne, et nous invite à l'humilité...

— Je signalerai le grand Hohnack à l'admiration et au crayon de M. Giverny quand je le rencontrerai de nouveau, ajouta la baronne... Au fait, vous ne savez pas ?... Décidément, c'est la journée des rencontres...

— Quoi donc ?

— Ce matin, en passant au lac noir, nous avons trouvé M. Edmond Giverny installé auprès de la maison forestière.

— Ah ! bah ! en voilà une surprise !... fit la jeune fille... il nous avait dit, c'est vrai, qu'il viendrait dans ces parages à l'automne...

— Tu te souviens bien, petite soeur, interrompit Henri, que M. Roeder, dans la dernière lettre qu'il a écrite à maman,

annonce précisément que M. Giverny part pour les Vosges.

— Oui, oui, je me souviens.

— Eh bien, si vous voulez le voir, poursuivit Mme de Shavarine, vous n'avez qu'à faire un tour du côté du lac noir, ce n'est pas loin d'ici.

— Nous irons certainement un de ces jours, répondit Yvonne. N'est-ce pas, Pierre ?

— Avec plaisir, mademoiselle.

— Du reste, nous sommes à Giragoutte pour vivre au grand air et prendre de l'exercice. Nous n'avons que ça à faire.

— En tout cas, reprit la jeune femme, je crois que, pour aujourd'hui, vous ferez bien de vous diriger vers votre domicile, car je vois s'amoncèler au-dessus de nos têtes de gros nuages qui pourraient bien crever d'ici peu. Je vais moi-même rejoindre au plus vite mon auto et... mon mari, qui m'attendent au bas de la côte... Au plaisir de vous revoir et bonnes vacances!

Tandis que la baronne, après avoir serré les mains des jeunes gens, s'éloignait dans la direction de l'ouest, Yvonne et Henri contournaient la carrière qui occupe l'extrémité du plateau pour reprendre le chemin de Giragoutte. Mais, levant soudain la tête, ils aperçurent à vingt-cinq mètres au-dessus d'eux, sur le bord supérieur de la carrière, un homme de haute taille, au teint basané, au regard dur, à la face bestiale, qui les dévisageait curieusement.

— Tiens ! d'où sort-il, celui-là ? dit Henri à l'oreille de sa soeur ; il n'était pas sur le plateau tout à l'heure et je ne l'ai pas entendu venir.

— Ce ne peut être que le diable ou le géant de la légende, murmura Yvonne en souriant.

— Dame ! Tout est possible.

— C'est un particulier qui a une sale

tête, en tout cas, observa Pierre Didier.

Ils n'eurent pas le temps de poursuivre plus longtemps leurs investigations. Le particulier, voyant qu'on l'examinait, qu'on parlait de lui, tourna brusquement les talons et détala à grandes enjambées.

— Bon voyage ! lança Henri.

— Nous pourrions toujours dire à Catherine que nous avons vu le géant du Hohnack, reprit Yvonne ; je suis sûre que Pierre ne nous démentira pas.

— Oh ! répondit le paysan avec beaucoup de philosophie, il est bien certain que vous pouvez raconter à ma femme tout ce que vous voudrez : elle le croira.

V

Empêché par ses travaux agricoles, Pierre Didier n'avait pas pu, ce jour-là, accompagner Yvonne et Henri. Les deux jeunes gens étaient donc partis seuls ce matin-là. Ils commençaient, d'ailleurs, à connaître le pays et s'orientaient facilement.

Après avoir contourné le massif du grand Hohnack, traversé la forêt de sapins qui s'étend au nord de Breitberg, ils dépassèrent le hameau des Basses-Hutttes, gagnèrent celui des Hautes-Hutttes et, de là, prirent à travers les chaumes un sentier qui conduisait au lac noir.

Le sol était couvert d'un épais tapis de mousse et de bruyère, que perçaient çà et là des blocs de granit bleu.

Yvonne, se sentant un peu fatiguée, proposa de s'arrêter un instant.

— Oh ! nous sommes presque arrivés, objecta Henri.

— Tant pis ! réprima la jeune fille, j'aime mieux me reposer tout de suite. Voici un coin bien ombragé, nous allons nous asseoir sur ces rochers. Et si tu as soif, tu peux te désaltérer. Vois ce clair filet

d'eau qui tombe en cascade et se perd ensuite parmi les remoncules et les lichens.

— Merci, j'ai trop chaud pour boire de l'eau glacée, dit Henri en venant prendre place sur le rocher aux côtés de sa soeur.

Mais le jeune homme ne pouvait pas rester longtemps sans bouger. Avisant tout à coup le joli tapis vert tendre qui s'étalait à deux mètres au-dessous de lui, il éprouva l'irrésistible tentation de faire un saut sur cette moquette tissée par la nature.

— Une... deux... trois...

Hélas ! Il avait à peine touché le sol qu'il poussa un cri... L'imprudent venait de se jeter sur une tourbière, où il s'enfonça aussitôt jusqu'à la ceinture.

Croyant que son frère courait un grand danger, Yvonne se précipita à son secours et commença par lui tendre son alpenstock qu'il avait laissé auprès d'elle pour sauter plus facilement. Mais, lorsqu'elle voulut s'avancer un peu plus pour saisir le bout du bâton, elle sentit le sol se dérober sous ses pas et comprit tout de suite qu'elle allait s'enlizer à son tour, sans profit pour personne.

Alors, affolée, elle se mit à crier de toutes ses forces :

— Au secours ! Au secours !...

Puis, elle se mit à crier dans toutes les directions en lançant à tous les échos son appel désespéré.

Enfin, au bout de trois ou quatre minutes, qui lui parurent un siècle, elle vit déboucher d'un petit bois de sapins, situé à une cinquantaine de mètres, un homme jeune et svelte qui s'approcha rapidement.

— Oh ! c'est M. Giverny ! balbutia tout bas la jeune fille, qui avait tout de suite reconnu le peintre dont ils avaient fait la connaissance à Dieppe.

Mais il ne s'agissait pas de perdre son temps en congratulations.

— Monsieur ! monsieur ! cria-t-elle, je vous en prie, par ici, venez vite... Ah ! vous avez votre alpenstock... tant mieux, moi, je n'avais qu'une ombrelle je ne pouvais rien...

— Tranquillisez-vous, mademoiselle ! répondit le jeune homme, votre frère va sortir de là on ne peut plus facilement, il en sera quitte pour un bain de boue... Vous allez voir.

Giverny se cramponna fortement à un arbrisseau, saisit son alpenstock par la pointe et tendit le bout courbé à Henri qui y accrocha le sien et trouva ainsi le point d'appui qui lui était nécessaire.

Il parvint alors assez facilement à se dégager de la gangue vaseuse qui l'enfermait et put, en se traînant, regagner lentement la terre ferme.

Il était seulement noir des pieds à la tête littéralement.

Yvonne, rassurée, éclata de rire :

— Eh bien, te voilà dans un bel état !

Puis, tendant la main à Giverny :

— Je vous remercie de tout coeur, monsieur, de ce que vous venez de faire.

— Je n'ai aucun mérite, c'est mon alpenstock qui a tout fait... Heureusement que j'avais pensé à le prendre... Je dois dire qu'en entendant vos cris de détresse, j'avais cru qu'il s'agissait de repousser l'attaque de quelque bête féroce, et cela m'avait surpris, d'ailleurs, car je ne crois pas qu'il y ait des fauves dans la région. Mais, pendant que je discours, votre frère grelotte...

— Allons, il n'y a pas de temps à perdre, il vous faut au plus vite gagner la maison forestière et changer de vêtements. Tenez, suivez ce sentier toujours tout droit, vous serez à la maison dans cinq minutes... Vous vous recommanderez de moi... D'ailleurs, je vous rejoins dans un instant, il faut seulement que j'aïlle cher-

cher mon chevalet que j'ai laissé là, à trois cents mètres...

Henri ne se fit pas répéter deux fois l'invitation et partit au pas de course dans la direction indiquée.

Yvonne le suivit lentement et fut bien tôt rattrapée par le peintre.

— Comment se fait-il, mademoiselle, que j'aie le plaisir de vous trouver dans ces parages ? dit-il aimablement.

— Nous sommes depuis quelques jours en villégiature à Giragoutte, répondit la jeune fille, nous avons tous les trois besoin de grand air, de repos, de solitude après la dure épreuve que nous avons traversée...

— Mon ami Roeder, à qui j'ai demandé de vos nouvelles, ne m'a pas parlé de ce projet. Il m'a dit que vous étiez en train de vous installer à Shlestadt.

— Nous nous sommes décidés tout d'un coup...

— Vous ne pouviez mieux choisir. J'avoue que je suis enthousiaste de ce pays et je me félicite d'avoir écouté Mme votre mère lorsqu'elle me conseillait de venir y chercher des sujets d'études.

— Vous avez dû voir que nous n'étions guère surpris de votre apparition.

— Mon Dieu ! je n'ai pas pris garde...

— C'est que M. Roeder, dans sa dernière lettre à maman, disait que vous vous disposiez à partir pour les Vosges. Mais il y a mieux encore : nous avons rencontré la baronne de Shavarine au sommet du Grand Hohnack à la fin de la semaine dernière ; elle nous a dit que vous étiez installé à la maison forestière du lac noir.

— Oui, murmura le peintre d'un air embarrassé, j'ai vu, en effet, M. et Mme de Shavarine, il y a quelques jours. Ils ont déjeuné à la maison forestière et m'ont demandé ensuite à voir mes esquisses... j'étais vraiment confus de leur amabilité.

— Eh bien, au risque de vous rendre confus, je vais vous prier de m'accorder la même faveur, dit Yvonne.

— Si nous nous occupions d'abord de votre frère, objecta Giverny.

— Bien sûr...

Ils étaient arrivés à l'auberge et s'enquirent aussitôt de ce qu'était devenu le jeune homme couvert de boue.

L'aubergiste, brave femme, répondit :

— Je l'ai fait monter dans la chambre du premier étage et je lui ai donné le costume que mon fils garde pour ses dimanches ; quand il sera habillé, il me rendra ses vêtements pour que je les lave et les fasse sécher.

Yvonne se confondit en remerciements et le peintre ajouta :

— L'opération sera peut-être un peu longue par exemple !

— Mais, non, mais non, monsieur Giverny, avec une flambée d'une heure dans la grande cheminée, le tour sera joué.

Pendant qu'Henri procédait à son changement de costume, le peintre dut montrer à Yvonne tout ce qu'il avait fait depuis son arrivée dans les Vosges : gorges sauvages, chaos de rochers, chaumières rustiques, forêts de sapins...

Une toile qui reproduisait le décor grandiose et sévère du lac noir retint spécialement l'attention de la jeune fille. Au pied des hautes falaises de granit, la nappe aux reflets sombres semblait dormir... le paysage était éclairé par la lune... Sur la grève, au premier plan, une troupe de démons et de sorcières, se livrait à une ronde échevelée autour d'un Satan au profil d'aigle, aux yeux de flamme fièrement drapé dans un long manteau noir.

— Je me suis borné, expliqua Giverny à évoquer la légende qui fait de ce lieu sauvage la salle de bal du Diable et de ses acolytes.

— L'effet est saisissant, murmura Yvonne, je suis sûre que ce tableau aura du succès.

— Je le souhaite, dit le peintre en hochant la tête, mais il est si difficile de se faire remarquer.

Henri, affublé des vêtements trop grands du fils de l'aubergiste, apparut à ce moment-là et obtint un grand succès de fou rire. L'hôtelier profita de la circonstance pour raconter des histoires terrifiantes sur les fondrières de la région, dans lesquelles tant de gens avaient disparu à tout jamais.

Après quoi, Giverny invita les deux jeunes gens à partager son modeste déjeuner, ce qu'ils acceptèrent volontiers, et la conversation entre les convives ne tarda pas à rouler sur le sujet qui tenait particulièrement au cœur des deux Alsaciens : Paris, la France, la culture française...

— Dans les institutions où nous avons été élevés, disait Henri, on nous a appris une histoire de France, écourtée, faussée. Je l'aime donc d'instinct, presque sans la connaître, cette France, dont la pensée rayonne sur le monde entier...

— La France vous attire, répondit Giverny parce que vous avez une âme d'Alsacien, parce que vos ancêtres ont ressenti en commun avec tous les Français les gloires de la Monarchie, les émotions grandioses de la Révolution, les enivresments de l'Empire. La France vous attire, encore parce que vous avez l'esprit élevé, épris de lumière, et que notre patrie malgré ses erreurs et ses égarements, a toujours été la protectrice des faibles, le flambeau de la civilisation.

— Vous venez de traduire avec une précision parfaite les impressions que j'ai toujours ressenties depuis que je sais réfléchir, et vous me faites d'autant plus regretter que la mort de notre père nous

empêche désormais de nous fixer à Paris.

— Le travail et la persévérance rendent indépendant. Qui vous dit que vous ne pourrez pas réaliser plus tard les projets que vous êtes obligés d'abandonner maintenant ?... Travaillez, soyez patient et tenace. Avec ça, on arrive à tout... Mais pardon, j'ai l'air de vous donner des conseils. Si Mme Valentin m'entendait, elle pourrait me reprocher d'empiéter sur ses attributions.

— Si maman vous entendait, répliqua Henri, elle serait ravie, car vous vous exprimez absolument comme le faisait notre cher papa.

— Parbleu ! C'est le langage de tous les honnêtes gens qui font leur situation eux-mêmes... Tenez, puisque vous croyez que Mme Valentin est susceptible d'accueillir, avec sympathie mes exhortations, j'ai envie d'aller la voir aujourd'hui même. Si vous voulez, je vous accompagnerai jusqu'à Giragoutte.

— Bien volontiers. Je suis sûr que maman vous verra avec grand plaisir.

Lorsque Henri eut pu reprendre ses vêtements lavés et séchés par les soins de l'aubergiste, nos trois amis se dirigèrent sans retard vers Giragoutte, afin que le peintre eût le temps de rentrer avant la nuit.

Quand ils arrivèrent à la maisonnette des Didier, Mme Valentin était assise dans le jardin et très prosaïquement occupée à raccommoder des bas. Elle accueillit très gracieusement Giverny et, sachant qu'il était un grand ami de Roeder, éprouva tout de suite le besoin de lui confier ses ennuis.

— Je n'ai pas eu le courage, mon cher monsieur, de quitter l'Alsace. J'ai pensé que je ne parviendrais jamais à vivre et à faire vivre mes enfants à Paris. Nous nous sommes installés à Schlestadt auprès

de ma soeur qui est mariée à M. François Huber, le fabricant de bougies.

— Cette installation, madame, est-elle bien définitive ?

— Je ne sais pas... j'hésite...

— Connaissez-vous les intentions de M. Huber à l'égard de votre fils ?

— Non, pas exactement. Je les connaîtrais peut-être si cette algarade intempestive n'avait bouleversé tous mes plans. Vous savez sans doute ce que je veux dire ?...

— Oui, Henri m'a raconté l'histoire et il me semble qu'après cette "sortie" ridicule du vieil Huber, je n'hésiterais pas à votre place à m'éloigner...

— Je n'ai pas voulu brusquer les choses. Ma soeur étant venue, après la scène du déjeuner, me prier d'oublier de pardonner, j'ai promis d'attendre quelques jours avant de prendre une décision. Et là-dessus, nous sommes partis pour la montagne, afin de couper court à toute discussion.

— Vous avez bien fait de quitter momentanément Schlestadt : cependant, ce n'est pas une solution radicale.

— Sans doute, mais je pense que François Huber va chercher à faire oublier son emportement en se montrant particulièrement généreux envers mon fils.

— Oh ! je crois, madame, que vous vous faites illusion. Maintenant que je connais le caractère de votre beau-frère, je suis bien persuadé qu'il ne modifiera pas son attitude à votre égard. En tout cas, même s'il se montrait très bienveillant, avec Henri et disposé à le prendre chez lui avec des appointements superbes, je ne vois pas du tout votre fils, avec les idées qu'il a, vivant au milieu de ces Allemands... Aussi, je suis parfaitement convaincu qu'une rupture définitive ne peut

pas manquer de se produire d'ici peu entre les Huber et vous.

— C'est possible...

— Ce jour-là, madame, permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien faire appel à mon dévouement. Je suis entièrement à votre disposition pour vous aider dans la mesure de vos forces. Roeder, vous le savez, se mettra également en quatre pour vous rendre service. Il me semble qu'à nous deux nous arriverons facilement à trouver pour vous et pour vos enfants une situation meilleure que le pis-aller auquel vous êtes résignée momentanément.

— Je vous remercie mille fois, monsieur. Votre sympathie m'est précieuse et je serai heureuse d'avoir recours à vos bons offices si les surprises de l'avenir m'y obligent.

— En attendant, madame, je vais vous demander la permission d'inviter à déjeuner, pour lundi prochain, Mlle Yvonne et son frère... Si vous vouliez vous joindre à eux, j'en serais enchanté, mais je crains que la distance ne vous paraisse excessive.

— Où ça ?

— A l'hôtel du Lac Blanc.

— Oh ! c'est trop loin pour mes jambes. Mais les enfants seront ravis de profiter de votre aimable invitation. Je vous les confie... Soyez tranquille, je me vous les rendrai pas en petits morceaux.

Le lundi suivant, Yvonne et Henri, partis de grand matin, rejoignirent Giverny vers neuf heures et demie. Le peintre était déjà installé sur la falaise dominant la rive méridionale du lac blanc. A sa gauche, des rochers escarpés descendaient dans l'eau argentée qui miroitait sous les rayons du soleil. Sur la droite, se dressait un formidable entassement de rocs et de murs à demi éboulés.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! demanda Henri.

— Ça, c'est le château de Hanz, répondit Giverny. Il y a encore une légende là-dessus. Le diable, l'inévitable diable avait donné à un paysan orgueilleux, en échange de son âme, cette somptueuse habitation. Mais le pacte abominable, ayant été rompu par une intervention divine, la demeure bâtie par le démon s'est écroulée subitement. Voilà tout ce qu'il en reste.

— Toutes ces légendes sont charmantes observa Yvonne, et renferment presque toujours, comme dit Mme de Shavarine, un enseignement moral ou philosophique. Malheureusement, vous ne pourrez pas fixer sur la toile celle qui se rapporte au château de Hanz.

— Non, je ne pourrai fixer que les ruines qui l'ont fait naître.

— Tiens, un aéroplane ! interrompit Henri... Ah ! voilà un spectacle qui doit être plutôt rare dans ces parages... Oh ! mais il va tomber...

— Pas du tout, murmura le peintre, il décrit des courbes savantes pour atterrir.

Effectivement l'aéroplane qui venait de l'ouest, c'est-à-dire de France, traversa le lac et vint se poser doucement sur un chaume à peu près plan qui couronnait le sommet de l'Immerlin.

Deux hommes en descendirent, dont l'un s'occupa immédiatement d'examiner le moteur.

Henri saisit sa jumelle qu'il emportait toujours en excursion et la braqua sur les deux hommes.

— A cette distance, fit-il, je ne peux pas reconnaître les physionomies mais à la tournure, il me semble bien que l'un de ces individus ne m'est pas inconnu.

Giverny regarda à son tour et se contenta de dire :

— Moi, je n'en reconnais aucun.

— Je parierais, lança Yvonne, que ce sont des espions allemands, qui viennent de pousser une pointe en territoire français.

— Je vais les photographier, ajouta Henri

— Bonne idée ! approuva le peintre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Malheureusement, à cette distance, le cliché ne pouvait être que microscopique.

— Ah ! il était temps, reprit la jeune fille qui tenait la lorgnette pendant que son frère tenait l'appareil photographique les voilà qui se disposent à repartir.

Moins d'une minute après, en effet, le grand oiseau reprenait son vol et s'élançait dans la direction de l'est.

Presque au même instant, une vingtaine d'étudiants allemands, coiffés du classique béret, débouchèrent, bannière déployée, du chemin des Hautes-Huttes.

Le plus ancien de la bande, montant sur un rocher brandit d'un geste triomphal le drapeau allemand et entonna la "Wacht Am Rhein", que tous ses camarades reprirent en chœur.

A ce moment-là, comme par hasard, une quinzaine de chasseurs à pied français apparurent sur la frontière.

— Ah ! par exemple, s'écria Giverny, je ne pouvais pas désirer mieux : voilà mon tableau tout fait !... Vite, Henri, photographiez le groupe des chasseurs français.

— Et aussi le groupe des étudiants allemands, peut-être ? ajouta Yvonne.

— Bien sûr !

— Ciel ! reprit tout à coup la jeune fille, qui tenait sa lorgnette braquée sur les étudiants, je reconnais Ernest Huber parmi ces braillards qui viennent de nous assourdir avec leur "Wacht Am Rhein".

— Ah ! quelle calamité ! grogna Henri. Donne que je m'assure si c'est vrai !

Ce fut inutile. A la même minute, en effet, un jeune homme se détachait du groupe et se dirigeait vers eux ; et ce jeune homme était bel et bien Ernest Huber.

Lorsqu'il fut à quelques pas, l'étudiant d'Heidelberg salua avec une courtoisie affectée, et dit :

— Je suis très heureux d'avoir pris part à cette excursion organisée par ma corporation, puisque cela me donne l'occasion de vous rencontrer. Comment se porte Mme Valentin ?

— Assez bien, répondit Yvonne, et ma tante ?

— Parfaitement, parfaitement... Elle regrette toujours seulement que vous soyez partis si brusquement, sans explication et avant que la réconciliation ait été définitivement scellée... Papa est très vif, mais il n'est pas méchant et je vous assure qu'il est fort ennuyé et peiné de ce malentendu.

Le frère et la soeur esquissèrent un geste vague et ne jugèrent pas à propos de répondre.

Ce que voyant, Ernest changea de conversation.

— Vous êtes assez loin de Giragoutte ici, dit-il.

— Oui, assez, fit Henri, nous sommes venus déjeuner avec M. Giverny, un ami de papa.

Le jeune Huber crut devoir décocher un petit mot aimable au peintre parisien. Après quoi, il ajouta aussitôt :

— Je suis désolé de vous quitter aussi vite, mais mes camarades n'ont pas l'air de vouloir s'éterniser ici : il faut dire que du lac Noir, où nos provisions ont été portées directement, et je crois qu'il nous reste bien encore quatre ou cinq kilomètres à faire pour y parvenir.

— Je vous dis donc : au revoir mais, en

même temps ; a bientôt, car vous ne tarderez pas, je pense à rentrer à Schlestadt.

Yvonne et Henri, sans répondre, esquissèrent le même geste vague.

Ernest leur tendait les deux mains ; ils ne purent faire autrement que de tendre les leurs ; mais, lorsque le jeune Huber se fut éloigné, ce fut avec un soupir de soulagement qu'ils murmurèrent :

— Ah ! quel débarras !...

VI

Pendant la semaine suivante, Yvonne et Henri durent encore revenir deux fois au lac Blanc, le peintre ayant besoin de les faire "poser" pour son tableau, dans lequel ils occupaient le premier plan.

La seconde fois, Giverny, qui allait repartir pour Paris trois jours plus tard, fit ses adieux aux deux jeunes gens, non sans avoir fait promettre à Henri de le tenir au courant de ses projets d'avenir. Et ils se séparèrent en exprimant l'espoir — bien vague — de se revoir bientôt.

Puis, la fin de septembre arriva : le froid commençait à se faire sentir assez vivement dans les montagnes. La famille Valentin rentra à Schlestadt, le jour même où Ernest Huber repartait pour Heidelberg.

Le lendemain matin, qui était le premier octobre, Henri, se conformant à la décision prise par sa mère d'accord avec sa tante Elisa, se présenta à huit heures précises chez le fabricant de bougies.

François prenant l'attitude du bourru bienfaisant, l'accueillit par ces mots :

— Eh bien, mon brave, tu as l'air bien disposé à te mettre au travail, nous allons t'en donner. Je vais te confier, pour commencer, à M. Jenny, qui s'occupera spécialement de toi : et, si quelque chose t'embarrasse, tu t'adresseras à moi.

— C'est bien mon oncle, répondit le jeune homme, je ferai de mon mieux.

Henri n'avait pas revu le fabricant de bougies depuis la scène du déjeuner. Sans craindre une explication, il ne la désirait pas. Il fut donc relativement assez satisfait de voir les choses se passer aussi facilement.

Jenny conduisit aussitôt le jeune homme à l'emballage des bougies et, durant trois heures, l'initia à l'art d'empaqueter les paquets de six et de douze.

A onze heures, il le fit monter au bureau du courrier, lui apprit le maniement de la presse à copier et lui fit libeller quelques factures destinées aux épiciers de la ville.

L'après-midi fut la répétition de la matinée. Trois heures à l'emballage. Une heure à copier des lettres : deux heures à dresser des factures.

Henri rentra chez lui complètement déillusionné, se disant que ce n'était pas la peine de l'avoir fait instruire au lycée de Colmar pour l'occuper à de pareilles besognes. Cependant, quand sa mère l'interrogea, il répondit simplement que tout allait bien.

Le 2 octobre fut la répétition du premier, le 3 celle du 2. et ainsi de suite. Le dimanche, le jeune homme était libre, il en profitait pour faire une petite excursion dans la campagne aux environs.

Yvonne avait repris ses cours à Colmar et Mme Valentin qui avait trouvé quelques leçons, se laissait aller au calme du présent sans trop se préoccuper de l'avenir.

Le dernier samedi du mois d'octobre, François Huber, qui n'était pas intervenu jusqu'alors dans l'éducation commerciale de son neveu, le fit appeler dans son bureau :

— Mon cher Henri, dit-il, d'après les

renseignements qui m'arrivent de différents côtés, je vois que tu n'es pas embarrassé de tes dix doigts et que tu ne renâcles pas à la besogne. C'est ce qu'il faut pour réussir. Je t'admets donc, à partir d'aujourd'hui, à faire un stage d'un an dans la maison et si, à la suite de cet essai, tu me donnes toute satisfaction, comme je le pense, tu recevras des appointements.

Henri s'attendait à tout, sauf à cette communication. Aussi, eut-il grand'peine à dissimuler un geste de stupeur et d'indignation.

— Alors, à lundi ! conclut le vieux raçois.

— A lundi ! répéta le jeune homme d'un ton machinal.

Et sans ajouter un mot, il s'inclina et sortit.

Rentré chez lui, Henri, au lieu de se livrer à de bruyantes manifestations, se mit à réfléchir froidement à la situation qui lui était faite.

Evidemment, le père Huber voulait l'accaparer, l'exploiter, parce qu'il se croyait assez fort pour n'avoir à craindre aucune résistance.

Or, pour éviter cet accaparement, cette main-mise, il n'y avait qu'une façon de s'y prendre : c'était de fuir.

Se révolter, discuter, chercher à obtenir des conditions meilleures, tout cela était inutile avec un être autoritaire et têtu comme le fabricant de bougies.

Après avoir envisagé diverses hypothèses et diverses solutions, Henri parvint à cette conclusion qu'il n'avait le choix qu'entre deux partis : ou se résigner ou s'en aller.

“Eh bien, je m'en irai, murmura-t-il “in petto”, je m'en irai en France et, de cette façon, je résoudrai du même coup une question capitale : celle de mon ser-

vice militaire... M. Giverny a raison... Avec mes idées, je ne peux pas vivre au milieu des Allemands... C'est la France qu'il me faut."

Lorsque Mme Valentin, ses leçons terminées, rentra au logis, son fils lui dit :

— J'ai envie d'aller demain à Colmar, j'ai laissé des livres et des vêtements chez mon ancien correspondant, M. Orth, j'emporterai une valise vide et je rapporterai tout ça... Je profiterai de l'occasion pour voir quelques amis.

— Et aussi ta soeur, j'espère ?

— Bien sûr.

— Va donc, mon enfant, puisque tu crois que c'est utile... As-tu besoin d'argent ?

— Non, j'ai encore près de cent francs qui me restent sur ce que tu m'avais remis pour nos vacances.

— Parfait, je vois que tu es économe, c'est très bien.

— Je prendrai le train de six heures du matin, ça me donnera plus de temps là-bas.

Dès que sa mère fut couchée, Henri alla chercher sa valise, la remplit de vêtements, de linge et de tous les objets de première nécessité qu'il put y loger, puis se coucha, le coeur un peu serré...

Il dormit fort mal. A cinq heures, il était debout ; et à cinq heures et demie, ayant fait ses adieux à sa mère qui était encore au lit, il se dirigea vers la gare, chargé de sa valise.

Arrivé à Colmar, il demanda à quelle heure partait l'express pour Mulhouse, Bâle et Paris.

Il avait une heure et demie devant lui.

Il entra au buffet, demanda du café au lait et de quoi écrire ; et, les larmes aux yeux, il rédigea la lettre suivante :

"Ma bien chère maman,

"Pardonne-moi la peine que je vais te

faire. Mais surtout ne te désole pas, ne te décourage pas !... Je quitte Schlestadt... Quand tu recevras cete lettre, j'aurai passé la frontière.

"Je n'ai pas voulu te dire hier soir ce qui s'est passé entre l'oncle François et moi. Voici : il m'a fait appeler dans son bureau et m'a déclaré, vu mes bonnes dispositions qu'il allait me prendre pendant un an à l'essai ; après quoi, il m'appointerait, s'il était toujours content de moi.

"Je n'ai rien répondu, je suis rentré à la maison et j'ai réfléchi... Je n'avais le choix qu'entre deux partis : accepter ces conditions ou chercher ailleurs. Mais, chercher pour chercher, j'aime mieux chercher en France.

"Tu vas me reprocher peut-être d'être parti sans prévoir. J'ai voulu t'éviter les angoisses et les hésitations des derniers moments...

"L'oncle François va être furieux, mais il ne peut rien contre moi, tu sauras le lui dire. Et puis, s'il insiste, tu pourras ajouter que, si je suis parti, c'est de sa faute...

"Ne t'imagines pas, ma chère maman, que c'est un coup de tête, que je m'en vas au hasard, à l'aventure... Non, mes projets d'avenir sont très sérieux, très précis. J'hésite seulement entre deux routes également séduisantes.

"Prends donc patience deux ou trois jours encore. Mardi ou mercredi matin au plus tard, tu recevras une longue lettre qui te donnera d'abord mon adresse et t'expliquera ensuite de quel côté j'aurai décidé de diriger mes efforts — ceci bien entendu, après avoir pris les conseils des amis dévoués que tu connais...

"N'ayant pas le temps d'aller voir Yvonne, je vais lui faire parvenir un mot et la prier de te porter cette lettre. Tu fe-

ras bien de garder ma soeur auprès de toi :
Tu serais trop seule...
"Au revoir, maman chérie ! Je t'embrasse de tout coeur,

"Ton fils,
"Henri."

Saisissant alors une seconde feuille de papier, le jeune homme écrivit :

"Ma bonne petite soeur.

"Sois courageuse... Je traverse une période difficile de mon existence ; il fallait prendre un parti, je l'ai pris... Ne me blâme pas...

"Lis la lettre que j'ai écrite à maman et que tu trouveras dans celle-ci, et, puisque la poste ne fonctionne pas le dimanche, va la lui porter toi-même cet après-midi ; il ne faut pas que cette pauvre maman soit dans l'angoisse en ne me voyant pas rentrer ce soir. Tu resteras auprès d'elle aussi longtemps que tu pourras. A mon sens, tu ferais bien d'y rester tout à fait, car, pour ce que tu veux faire, tu es assez savante.

"Je ne parle pas à maman de la grave question du service militaire. Mais je peux t'avouer tout de suite que l'appréhension de porter le casque à pointe est peut-être la raison principale de ma détermination d'aujourd'hui. Certes, maman, qui partage mes sentiments, ne saurait m'en blâmer. J'ai craint néanmoins qu'en posant la question sur ce terrain je ne lui attire des désagréments de la part des Huber. C'est pourquoi je me suis abstenu..."

"Au revoir, ma petite soeur. Je t'embrasse de tout coeur.

"Henri."

Le jeune homme paya sa consommation, gagna la cour de la gare et, avisant un

vieux commissionnaire à moustache grise, lui dit :

— Wollen Sie diesen Brief an diese Adresse bringen ?

— Parfaitement, monsieur, vous pouvez compter sur moi, lui répondit le bonhomme d'un ton narquois.

— Tiens, mon brave, poursuivit Henri, je n'ai donc pas l'air d'un Allemand ?

— Et moi, est-ce que j'en ai l'air, reprit le commissionnaire, moi qui ai servi aux chasseurs d'Afrique, moi qui ai fait toute la campagne de la Loire.

— Pardonnez-moi, mon ami, et permettez-moi de vous serrer la main... Tenez, quand vous aurez porté cette lettre, vous boirez à ma santé... j'en ai besoin... je passe la frontière ce matin

— Je m'en doutais... Bonne chance, monsieur, et parlez-leur des Alsaciens là-bas !... Pour la lettre, soyez sans crainte, la demoiselle l'aura dans un quart d'heure.

Tandis qu'Henri roulait vers Mulhouse et Paris, Yvonne prenait connaissance de la lettre de son frère, non sans éprouver une profonde stupéfaction mêlée d'angoisse.

Elle alla aussitôt prévenir la directrice de la pension et lui demanda la permission de partir pour Schlestadt dans la matinée, ce qui lui fut accordé sans difficulté.

Lorsque Mme Valentin vit entrer sa fille elle s'écria, affolée :

— Yvonne, qu'est-ce qu'il y a ? Un malheur !...

— Mais non, petite mère, aucun malheur. Simplement des nouvelles sérieuses. Henri ne voyant pas d'avenir pour lui dans la maison de l'oncle Huber, vient de passer la frontière. Tiens, lis la lettre qu'il t'a écrite ce matin et qu'il m'a chargé de te remettre.

Après avoir parcouru rapidement la lettre de son fils, Mme Valentin, les larmes aux yeux, murmura :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que va-t-il devenir ? N'a-t-il pas fait une folie ?

— Mais, maman, répondit Yvonne, je trouve qu'Henri a eu raison de s'en aller. Il est jeune, énergique, fort raisonnable ; il n'aura aucune peine à se placer ailleurs dans de meilleures conditions que chez l'oncle François.

— C'est possible, ma chérie... Mais comme je vais maintenant me trouver seule !

— Eh bien ! je vais désormais rester avec toi. Mon instruction générale est assez avancée et, puisque je veux me consacrer à la musique, j'en apprendrai beaucoup plus auprès de toi qu'à la pension.

Mme Valentin embrassa tendrement sa fille et les deux femmes restèrent ce jour-là en tête à tête, cherchant à se consoler, essayant de se démontrer que le jeune homme avait agi sagement en quittant l'Alsace sans esprit de retour.

VII

Ferdinand Roeder, après avoir gardé un instant le silence, se leva, traversa l'atelier, secoua dans la cheminée la cendre de son cigare et, se campant devant Giverny, lança avec un accent de conviction :

— Alors, l'attitude de ce juge d'instruction ne vous semble pas extraordinaire ?

— Permettez, mon cher ami, rectifia le peintre, ne me faites pas dire des choses que je n'ai pas dites et que je ne pense probablement pas...

— Pardon, interrompit Roeder vivement, vous ne m'avez pas compris, vous ne pourriez pas hésiter... Laissez-moi vous expliquer... ce sera vite fait... quel-

ques mots seulement pour rafraîchir vos souvenirs.

“Vous vous rappelez, n'est-ce pas ? que le jour même de la mort tragique de ce pauvre Edouard Valentin, je me suis efforcé de persuader au juge d'instruction de Dieppe que cet assassinat avait été préparé et prémédité par quelqu'un qui avait intérêt à rentrer en possession d'une lettre compromettante dont Valentin était, à ce moment-là, détenteur.

“Le magistrat ne tint, d'ailleurs, aucun compte de ce que je lui dis et persista à ne voir dans ce crime qu'un vulgaire assassinat pour vol — pour vol d'argent. Ce fut tout juste s'il ne traita pas mes allégations de sornettes à dormir debout. En tous cas, il me laissa entendre assez clairement que j'étais porté à voir partout des traîtres et des espions à cause du mystère qui planait sur la mort de mon frère.

“Bref, je ne pus rien obtenir et je dus quitter Dieppe — en même temps, vous vous en souvenez, que la famille Valentin — sans savoir à qui l'assassinat de mon malheureux ami serait imputé et de quel côté seraient dirigées les recherches tendant à faire découvrir le coupable.

“Or, en arrivant du Midi, mardi dernier, je trouve chez moi une lettre par laquelle le juge d'instruction de Dieppe me prie de vouloir bien passer à son cabinet le plus tôt possible. Dès le lendemain matin, je me rends à Dieppe et je trouve, là-bas, un homme extrêmement affable et conciliant qui m'accable d'excuses et de compliments :

“— Je vous demande mille fois pardon, murmure-t-il, de m'avoir pas prêté tout de suite une oreille plus attentive à vos suggestions. Oui, c'est vous, c'est vous sûrement qui aviez raison quand vous affirmiez que l'assassinat de M. Valentin était

l'oeuvre de quelque personnage louche ayant intérêt à rentrer en possession d'une lettre compromettante. D'après les éléments d'information que j'ai recueillis depuis peu, je crois être sur la piste de ou des coupables."

"Naturellement, j'approuve ce langage, j'exprime ma satisfaction que mes prévisions soient justes et je prie le magistrat de me dire sur qui pèsent ses soupçons ; mais, il me répond :

"— Non, non, demain ; je vous dirai ça demain. Pour aujourd'hui, permettez-moi seulement de vous demander à quel genre d'individus, vous pensez pouvoir attribuer la mort de votre frère, le général Roeder. Je pourrais peut-être faire, entre mes hypothèses et les vôtres, des rapprochements utiles.

"— Mais, monsieur, ai-je répondu, il m'est impossible de vous donner sur ce point la plus petite indication. Tout ce que je sais, c'est que mon frère a été assassiné et que la cuisinière a disparu. Mais j'ignore absolument pour le compte de qui cette femme opérait, à quelle association elle appartenait..."

"Le juge a paru très désappointé, et, ce jour-là notre conversation a tourné court.

"Le lendemain, volte-face complète. Le juge était devenu muet comme une tombe. Avait-il reçu depuis la veille des ordres supérieurs lui imposant cette attitude nouvelle ? Je ne sais. Toujours est-il qu'au lieu de m'indiquer, comme il me l'avait promis, les noms des individus sur qui pesaient ses soupçons, il me répondit, quand je l'interrogeai sur ce point, que des raisons spéciales de la plus haute importance l'obligeaient à tenir ses informations secrètes. J'avoue que ma déception fut profonde. J'insistai, mais rien n'y fit et je dus quitter Dieppe sans avoir éclairci ce nouveau mystère qui complique en

core le premier.

— Le fait est que tout cela est bizarre, observa Giverny. Je croyais pourtant qu'à notre époque d'ordre et de clarté, il ne pouvait plus se produire de ces drames sombres et mystérieux, comme on en voyait jadis dans les siècles de barbarie...

Un coup discret frappé à la porte l'interrompit.

— Monsieur, dit la bonne en apparaissant sur le seuil, il y a dans le vestibule M. Henri Valentin qui demande à parler à monsieur.

— Ah ! bah ! en voilà une surprise ! s'écrièrent en même temps les deux amis en s'élançant vers la porte.

Henri très ému, tomba littéralement dans leurs bras.

— Vous ne comprenez pas, peut-être ? fit-il. Eh bien, voilà, c'est très simple : je ne voulais pas être Allemand... Alors, j'ai profité de la première occasion qui s'est présentée, c'est-à-dire de la première saleté que m'a faite mon oncle Huber pour casser les vitres et passer la frontière.

"Maintenant, il ne me reste plus qu'à trouver du travail pour gagner ma vie. Vous m'y aiderez, n'est-ce pas ?

— De tout coeur, mon cher enfant.

— Il faut vous dire, continua Henri, en s'adressant à Roeder, que je me suis rendu d'abord chez vous, boulevard Haussmann, mais la concierge m'ayant dit que vous étiez sorti, pour toute la journée peut-être, je me suis dirigé aussitôt vers Neuilly, vers le domicile de notre ami Giverny, espérant bien, d'ailleurs, vous trouver chez lui... je ne me suis pas trompé.

— Hé ! oui, fit Roeder, à peine rentré à Paris, je suis venu entretenir l'ami Giverny de diverses questions qui me préoccupent... Mais nous reviendrons là-des-

sus tout à l'heure, s'il y a lieu. Donnons d'abord des nouvelles de ta mère et de ta soeur ? Comment ont-elles pris cette décision inattendue ?

— A vrai dire, je n'en sais rien, car j'ai pris la fuite sans prévenir. Cependant, de Colmar où je me suis arrêté entre deux trains, j'ai écrit un mot à ma soeur qui était rentrée à la pension depuis un mois et je l'ai priée de porter elle-même à ma mère une longue lettre d'explications et d'excuses.

— «Elles n'éprouveront donc aucune inquiétude en ne me voyant pas rentrer ce soir. Mais je leur ai promis qu'elles auraient mardi ou mercredi des nouvelles détaillées et définitives. Il faut que je tienne parole... il faut que je puisse, demain ou après-demain, écrire à maman ce que je décide pour mon avenir.

— Diable ! murmura Roeder, le délai est court pour faire le choix d'une carrière.

— Le choix n'est pas long... il est déjà fait... La seule difficulté est de réaliser ce choix.

— Eh bien, voyons, interrompit Giverny, quel est votre idéal ?

— Mon idéal, c'est d'être officier dans l'armée française ; je désire donc entrer à Saint-Cyr. Malheureusement, je le comprends bien, ce n'est pas facile quand on n'a pas d'argent... car il en faut beaucoup pour payer la préparation à l'École...

— Evidemment, approuva Roeder, il y a pas mal de dépenses à faire dans cette carrière-là avant de toucher quelques appointements. N'importe ! mon cher Henri, si tu es bien décidé à faire un soldat, je ne veux pas que la question d'argent soit un obstacle. On s'arrangera... je me charge du trousseau. Pour le reste, la société d'Alsace-Lorraine... y pourvoira ; elle est là pour ça, n'est-ce pas ?... d'ail-

leurs, le président est mon ami intime... Parfaitement, je garantis une bourse entière dans un lycée quelconque pour le temps nécessaire à la préparation

— Il est possible, objecta le peintre que Mme Valentin compte tout de suite sur l'appoint des émoluments de son fils pour équilibrer son budget.

— Peut-être, fit Roeder après quelques secondes de réflexion ; cependant, l'objection n'est pas insoluble. D'abord, Yvonne n'a pas besoin de retourner à la pension et peut parfaitement rester auprès de sa mère, ce qui supprime une grosse dépense. D'autre part, l'instruction musicale d'Yvonne est assez développée pour qu'elle puisse à son tour donner des leçons, tout au moins à des débutants ; et voilà une source de profits à ajouter aux gains réalisés par la mère. Celle-ci jouit, d'ailleurs, d'une petite rente viagère et possède, de plus, quelques réserves... Je ne vois donc pas leur situation si mauvaise — d'autant plus que la vie là-bas doit être extrêmement bon marché.

— Tout de même, dit le jeune homme, je ne veux pas prendre de décision avant que maman m'ait affirmé qu'elle peut facilement se passer de mon aide. Je lui écrirai dans ce sens.

— C'est entendu, conclut Giverny. En attendant, mon cher Henri, vous allez dîner avec nous, naturellement, puis accepter l'hospitalité chez moi ; j'ai là, à côté de l'atelier, une chambre libre...

— Ma foi, j'accepte sans façon, répondit le jeune homme et je vous remercie infiniment, pour moi d'abord et ensuite pour maman qui sera ainsi plus tranquille.

— Mon cher enfant, murmura Roeder, ta mère sait bien que tu ne risquais pas de coucher à l'hôtel dès l'instant que nous

avons l'un et l'autre de quoi te loger.

Henri s'inclina et, sa valise à la main, passa dans la chambre voisine, où le peintre le précéda pour lui montrer son installation.

Le lendemain matin, le jeune homme envoya un télégramme à sa mère pour la tranquilliser sur son sort et, le mardi soir, il put lui adresser une longue lettre dans laquelle il lui racontait les projets qu'il avait arrêtés d'accord avec les bons amis Roeder et Giverny, et les démarches qu'il avait déjà faites pour préparer la réalisation de ces projets : "Il faut que je te l'avoue tout de suite, petite mère chérie, je crois que je ne ferai jamais rien dans le commerce, car je suis attiré irrésistiblement vers le métier militaire : je l'ai déclaré à nos bons amis dès mon arrivée. M. Giverny m'a encouragé dans cette voie, parce que, dit-il, il ne faut pas contrarier les vocations : et M. Roeder m'a offert de me fournir les moyens d'entrer à Saint-Cyr, sans qu'il t'en coûte un sou.

"La Société d'Alsace-Lorraine, dont le président est son ami, me donnera une bourse entière pour deux ans au lycée Saint-Louis ; et si j'ai le bonheur d'être reçu à Saint-Cyr, la même société paiera encore ma pension, pendant que M. Roeder se chargera de mon trousseau.

"Tu le vois, je ne t'occasionnerai donc aucune dépense pendant quatre ans ; après, je serai appointé.

"Cependant, si tu juges nécessaire que je gagne tout de suite, si tu crois, que, n'ayant pas de fortune dans l'armée, je renoncerai à la carrière militaire, malgré mon vif désir d'être officier et malgré les facilités qui me sont offertes pour y parvenir.

"Parle-moi en toute franchise, dis-moi tes préférences ; je m'incline d'avance

devant le choix que tu me fixeras.

"Je t'embrasse de tout coeur, ainsi qu'Yvonne.

"Ton fils,

"Henri."

Cette lettre, qui parvint à destination le mercredi matin, apporta aux deux femmes une grosse émotion et une grande joie.

— Maman, dit Yvonne après avoir relu la missive, il n'y a pas d'hésitation possible, nous allons travailler toutes les deux, pour nous suffire d'abord, et même pour pouvoir donner un peu d'argent de poche à Henri. Il nous rendra ça plus tard.

"Comme je te l'ai dit bien souvent, je crois que je suis en âge et en mesure de donner des leçons à des débutants. Nous allons donc répondre à mon frère qu'il peut se mettre tout de suite à préparer Saint-Cyr, puisque c'est sa vocation, que nous nous débrouillerons toutes seules et que nous pourrons même lui offrir de temps en temps, un peu d'argent.

— Ma chère enfant, murmura la mère, je suis tout à fait de ton avis, il ne faut pas contrarier la vocation de ton frère, nous travaillerons pour qu'il ait la liberté de suivre ses goûts, je vais lui écrire dans ce sens. Mais laisse-moi te remercier te féliciter d'avoir eu, la première cette pensée de dévouement, de sacrifice... je suis bien heureuse...

Et Mme Valentin, après avoir embrassé tendrement sa fille, se mit en devoir de répondre au jeune homme pour l'encourager dans ses projets. Après quoi, elle songea que, puisque le départ d'Henri était définitif, il lui fallait en informer Huber.

Le lundi matin, elle avait déjà envoyé un mot pour prévenir que son fils avait dû s'absenter pour deux ou trois jours.

Maintenant il était nécessaire d'entendre dans des explications plus longues, et d'ailleurs, assez difficiles. Elle préféra le faire par écrit, et en s'adressant à sa soeur.

Lorsqu'Elisa eut lu la lettre par laquelle Mme Valentin lui faisait savoir qu'Henri avait définitivement quitté l'Alsace, elle s'empressa de communiquer la nouvelle à son mari.

Le père Huber entra dans une violente colère. Il tempêta, vociféra contre ces insolents qui le payaient de tous ses bienfaits par la plus noire ingratitude. Puis, il se calma soudain et s'enferma dans son cabinet de travail en priant sa femme de le laisser tranquille.

Ce n'était qu'une feinte. Dès qu'Elisa se fut éloignée, le vieillard prit son chapeau et se dirigea d'un pas fébrile vers la demeure de sa belle-soeur. Et, à peine introduit il s'écria sans préambule :

— C'est indigne, abominable... Comment ! c'est ainsi que vous me récompensez de mes bontés, moi qui vous ai tirés de la misère, qui ai fait votre situation ! Ce gamin me nargue et vous l'approuvez ! Vous me rendez ridicule aux yeux de mes concitoyens !... Il n'y a pas de terme pour flétrir votre attitude... Si vous avez tant soit peu de dignité et de délicatesse, vous télégraphierez à ce galopin de rentrer immédiatement.

Louise avait écouté cette diatribe sans broncher mais non sans indignation. Dès que François se tut, elle répondit très tranquillement :

— Je regrette de vous dire que vous perdez en ce moment tout sens de l'équité et toute mesure... Nous ne vous devons rien et je ne vous ai jamais rien demandé... Je vous prie donc de vous montrer plus réservé dans votre façon de juger nos actes.

Suffoqué par cette réplique et voyant qu'on lui résistait, François, après un instant d'hésitation, changea de ton.

— Ma chère amie, murmura-t-il d'un ton paternel, je vois que vous êtes en ce moment trop émue, trop nerveuse pour discuter ces questions si délicates. Nous reprendrons cette conversation demain. Je suis convaincu que, dans vingt-quatre heures, lorsque le temps et la réflexion auront calmé vos nerfs, vous verrez les choses sous un jour tout différent.

Et, sur cette belle phrase, il s'éclipsa.

Mme Valentin, malheureusement, ne recouvra pas son calme aussi facilement que l'avait prédit François Huber : la commotion avait été trop violente.

Dans l'après-midi, elle fut prise d'un malaise et dut s'aliter. Le médecin, appelé aussitôt, diagnostiqua une congestion sérieuse, prescrivit des révulsifs énergiques et un repos absolu. Yvonne s'installa au chevet de sa mère et la veilla seule toute la nuit.

Le lendemain matin, une légère détente se produisit. Le docteur vint examiner la malade et parut satisfait.

— Votre maman est guérie, dit-il à la jeune fille lorsqu'elle vint le reconduire, mais elle sera forcée de se ménager beaucoup désormais, de prendre de grandes précautions... Une rechute serait grave. Attention !...

Yvonne resta consternée. Elle voyait maintenant l'avenir tout noir. Elle crut devoir alors mettre sa tante au courant de la situation, ce qui, du même coup, fit connaître à François les conséquences de son algarade.

— On va m'accuser d'être la cause de cet accident, grogna-t-il en lançant à sa femme un regard troublé. Il faut absolument que cette malheureuse affaire ne s'ébruite pas. Va voir ta soeur et tâche d'ar-

ranger les choses.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, répliqua Elisa. Je ne sais pas dans quelles dispositions je vais trouver Louise et Yvonne. D'ailleurs, avant de chercher à étouffer le scandale, il me semble que nous devons d'abord leur venir en aide.

Huber fit la grimace et ne répondit pas.

Elisa partit aussitôt.

Ce fut Yvonne qui la reçut, le médecin ayant ordonné de ne laisser pénétrer aucune personne étrangère auprès de la malade.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé, s'écria Mme Huber sincèrement émue.

— Maman est un peu mieux, murmura la jeune fille, mais il faudra prendre désormais beaucoup de précautions. Il est douteux que maman puisse travailler comme auparavant.

— Quel malheur ! Qu'allez-vous devenir ?... Vous n'avez pas besoin d'argent immédiatement ?

— Non non, ma tante, tranquillisez-vous, nous avons de quoi attendre...

— Tant mieux !... je craignais... Allons, je ne retire, ma présence, je le vois, ne peut que gêner... mais je reste à ta disposition si tu as besoin de moi... tu n'as qu'à m'envoyer chercher...

— Merci, ma tante !

— Bon courage ! Et au revoir !...

Après le départ de Mme Huber, Yvonne demeura longtemps pensive, à méditer sur les perspectives sombres qui s'offraient à elle. Elle fut interrompue soudain par l'entrée de la femme de ménage qui vint lui dire tout bas à l'oreille :

— Mademoiselle, voulez-vous recevoir Mme Zech et sa fille ?

— Mais oui, très volontiers.

La bonne madame Zech, suivie de la petite Henriette, pénétra dans la salle à manger en même temps qu'Yvonne y en-

trait par une autre porte. Elle embrassa tendrement la jeune fille en disant :

— J'amenaï ma fillette à Mme Valentin pour qu'elle lui donne sa première leçon de piano, et j'ai appris en arrivant dans la maison que votre chère maman était malade.

— Oui, j'ai eu bien peur hier, mais aujourd'hui, ça va mieux... Seulement, la convalescence sera longue et, après, il faudra que maman se ménage, elle ne pourra plus donner des leçons de piano, sans doute.

— C'est désolant. Vous n'avez vraiment pas de chance... Qu'allez-vous faire ?...

— Je me déciderai peut-être à donner des leçons à la place de maman si on veut de moi.

— Pourquoi pas, puisque vous jouez si bien ?...

— Ça ne suffit pas. Il faut de la méthode, de l'expérience...

— Vous ne voudriez pas essayer avec moi ? demanda timidement la petite Henriette.

— C'est vrai ? Tu serais contente ?...

— Bien sûr.

— Eh bien, dans deux ou trois jours, quand maman sera tout à fait remisé, j'irai chez vous, madame Zech. Vous avez un piano ?

— Oui, oui.

— Parfait ; et nous donnerons sa première leçon à Mlle Henriette.

— En tout cas, pour aujourd'hui, nous allons nous retirer, conclut l'excellente femme, il est inutile que nous fassions du bruit ici, ça dérangerait Mme Valentin. Faites-lui mes amitiés à votre chère maman ; et à bientôt !

...Trois jours plus tard, Yvonne fit ses débuts comme maîtresse de piano et elle se tira de cette première épreuve avec tant de bonheur, que toutes les élèves de

Mme Valentin demandèrent aussitôt à continuer leurs leçons avec elle.

Au bout de deux semaines, sa réputation était faite, son succès complet.

La jeune fille put alors écrire à son frère que rien ne s'opposait à ce qu'il poursuivit en paix ses études, car elle saurait assurer désormais la vie de sa mère et la sienne, même au cas où leur chère maman serait dans l'impossibilité de reprendre son travail.

Fin de la Première Partie

DEUXIEME PARTIE

I

Paul Roeder, le fils du général Gaston Roeder et neveu du musicien, avait été transporté du lycée de Besançon au lycée Saint-Louis.

Préparant Saint-Cyr, comme Henri Valentin, il était dans la même classe que lui. Les deux jeunes gens s'étaient liés étroitement et chaque dimanche, ils sortaient ensemble, soit chez l'oncle Ferdinand, soit chez l'ami Giverny.

Un dimanche de mai, quelques jours après l'ouverture du Salon, les deux collégiens et le peintre étaient en train de prendre le thé dans l'atelier de ce dernier et la conversation roulait sur le succès remporté à l'exposition des Artistes Français par le tableau que Giverny avait composé au lac blanc et qu'il avait intitulé "Rencontre à la Frontière" lorsque la domestique vint annoncer :

— Monsieur le baron et madame la baronne de Shavarine.

Le peintre eut à peine le temps d'esquisser un geste de surprise, les visiteurs

étaient déjà dans la pièce.

La jeune femme, qui s'était avancée la première, eut une seconde d'hésitation en apercevant des étrangers. Mais elle reconnut tout de suite Henri Valentin, à qui elle tendit la main, et le peintre présenta aussitôt Paul Roeder à Shavarine.

— Nous avons tenu, mon mari et moi, commença la baronne, à vous apporter sans retard nos félicitations pour le grand et légitime succès que vous venez de remporter. Votre tableau est un des plus remarquables et des plus remarquables du Salon.

— Je ne crois pas, madame, mériter une appréciation aussi louangeuse, murmura modestement Giverny. Si ma toile a du succès, c'est simplement parce qu'elle, répond au goût du jour, parce qu'il souffle en ce moment sur la France un vent de patriotisme, de chauvinisme même, dont je suis très heureux d'ailleurs : car, du moment que mon pays s'est réveillé s'est ressaisi, il est capable d'accomplir encore de grandes choses.

Cette phrase était destinée à Shavarine, mais le Croate ne parut pas y prendre garde et répondit aimablement :

— Je ne suis pas de votre avis, cher monsieur. Votre tableau a du succès parce qu'il est d'une facture impeccable, parce que l'agencement est ingénieux, parce que la composition a beaucoup d'allure et révèle une incontestable maîtrise...

— Du reste, interrompit la baronne, tout ce que je connais de vous révèle cette même maîtrise. Tenez, je vois là-bas la sarabande au lac noir, dont je me souviens bien d'avoir admiré l'esquisse lorsque nous nous sommes rencontrés dans les Vosges. Voilà encore un superbe morceau de peinture !

Est-il à vendre ?...

— Heu ! j'hésite... je préférerais le laisser vieillir.

— Alors, nous verrons cela un peu plus tard, car nous pourrions désormais nous voir souvent... vous savez que nous nous fixons définitivement à Paris. C'était notre rêve depuis longtemps... toutes nos sympathies nous attirent vers la France. Ce rêve est aujourd'hui réalisé... Mon mari a créé, pas loin d'ici, un dépôt de sa maison de chevaux de luxe, et nous venons de nous installer rue Washington.. Je reçois le mercredi, j'espère que nous aurons le plaisir de vous voir souvent...

— Je dois vous avouer, madame, balbutia Giverny, que je ne suis pas un fervent des réunions mondaines qui font perdre un temps précieux, mais vous insistez trop gracieusement pour que je ne fasse pas une exception...

— Ça c'est gentil... Merci mille fois... Et vous, monsieur Valentin, serez-vous quelquefois des nôtres ?

— Oh ! moi, madame, je me récuse tout de suite ; je ne suis libre que le dimanche ; pendant toute la semaine, je ne sors pas du lycée ; je prépare Saint-Cyr.

— Mais votre famille habite Paris ! Mademoiselle votre soeur, qui est déjà une jeune fille, tout à fait charmante, d'ailleurs, doit commencer à aller dans le monde.

— Madame, répondit tristement Henri, nous sommes en deuil, car il ne s'est pas encore écoulé un an depuis la mort de mon père. Mais, de plus, ma mère et ma soeur habitent Schlestadt, comme vous le savez.

— Ah ! elles ne vous ont pas suivi ?

— Non, ma mère a été très souffrante à l'automne dernier et l'est encore ; il lui faut beaucoup de ménagement, du repos, du grand air ; elle serait à Paris dans de très mauvaises conditions. D'au-

tre part, ma soeur donne à Schlestadt des leçons de piano qu'elle ne trouverait certainement pas à Paris, et c'est un appoint indispensable au revenu modeste dont dispose ma mère.

La baronne n'écoutait plus. Cette évocation d'une vie médiocre, cette histoire de leçons de piano, nécessaires à équilibrer un budget misérable, ne l'intéressait pas, elle qui nageait dans le luxe... et ne se demandait jamais d'où provenaient les ressources qui alimentaient ce luxe !

Par condescendance elle lança du bout des lèvres une phrase de politesse :

— Ah ! je regrette vraiment beaucoup de ne pas pouvoir procurer à votre soeur l'occasion de faire quelques connaissances ; elle est à l'âge où l'on aime à sortir.

Le baron, qui n'avait sans doute aucune envie de se mêler à cette conversation, feignait, pendant ce temps-là, d'être complètement absorbé dans la contemplation des tableaux accrochés à la muraille. Giverny crut devoir s'occuper de lui.

— Depuis quelque temps, dit-il, les journaux sont remplis de vos prouesses, monsieur de Shavarine.

— Quelles prouesses, cher monsieur ?

— Vos prouesses comme aviateur... Je suis un profane dans cette partie, mais, au dire des connaisseurs, il paraît que vous accomplissez de véritables tours de force.

— Oh ! les journaux exagèrent, balbutia Shavarine avec embarras. Et puis, écoutez, je ne veux pas prendre ces compliments pour moi, attendu que c'est mon mécanicien qui les mérite... Moi personnellement, je suis au contraire un pitoyable aviateur. Mais il est certain que Matho est un pilote d'une hardiesse, d'une habileté incomparable.

— J'admire ces gens-là, mais sans avoir envie de les imiter, déclara Giverny.

— Je partage tout à fait votre impression, approuva le baron ; cependant je crois que c'est une affaire d'entraînement. Ainsi, Matho, au commencement, ne manifestait aucun enthousiasme pour ce genre de sport, il en faisait en rechignant. Peu à peu il y a pris goût. Aujourd'hui, il aime ça passionnément, il n'a plus aucune appréhension et accomplit, comme vous le dites, de véritables tours de force le plus tranquillement, le plus naturellement du monde.

— Mais je me demande, fit Giverny étonné, quel plaisir vous pouvez trouver à voir un de vos domestiques se livrer à un sport qui n'est intéressant qu'autant qu'on le pratique en personne.

— Le propriétaire d'une écurie de courses trouve bien du plaisir à voir courir ses chevaux.

— Evidemment. Alors, c'est pour vous une simple distraction ?

— Ma foi, oui.

— C'est beau, la fortune ! murmura Giverny en souriant.

— Oh ! vous savez, répondit le baron, ce n'est pas ruineux, ça coûte moins cher que la passion des chevaux.

— Et c'est à mon avis, beaucoup plus... passionnant, ajouta Mme de Shavarine. Vous devriez essayer, monsieur Giverny. Voulez-vous ?... un de ces jours, Matho vous enlèvera avec lui... je suis convaincue qu'après une première tentative, vous demanderez à recommencer.

— Merci, merci mille fois, je préfère m'abstenir.

— J'irais bien, moi, fit Paul Roeder ; papa, qui allait souvent au champ d'aviation militaire de Nancy et qui s'est fait enlever plusieurs fois, m'a raconté ses impressions en termes enthousiastes... je suis sûr que j'aimerais ça autant que lui.

— En tout cas, mon cher Paul, inter-

rompit Giverny, vous devez penser que je ne ferai rien pour vous faciliter l'occasion de ce genre de sport. Si vous voulez vous casser la tête, ou tout au moins, risquer, vous voudrez bien demander auparavant l'autorisation de votre oncle et tuteur, mon ami Ferdinand, ou celle de M. Mareil, votre grand'père.

Shavarine dressa l'oreille.

— Quel Mareil ? interrogea-t-il.

— Le grand'père de Paul est M. Adolphe Mareil, chef du bureau des traducteurs au ministère des affaires étrangères.

— C'est bien de lui, sans doute, que j'ai entendu parler par des amis, fit négligemment le baron. Vous le connaissez ?

— Moi ? Fort peu, et son petit-fils, dont il ne se soucie guère, ne le connaît pas beaucoup plus, car il aime mieux passer ses congés chez son oncle ou chez moi. Mais M. Ferdinand Roeder le voit assez souvent. Si vous désirez que je vous mette en relations...

— Je n'y vois pas d'intérêt pour le moment. Je vous remercie, néanmoins, de votre offre. Si j'ai besoin un jour, d'avoir accès au ministère des affaires étrangères, où je peux avoir, en effet, des questions à discuter, je vous demanderai votre appui.

— A votre disposition !... Je n'aurai que l'embarras du choix, car en ce moment j'ai un ami intime auprès du ministre, c'est le chef de son secrétariat particulier. Seulement, vous savez, en France, les ministères sont fragiles ; il faut profiter du présent et il est bien imprudent de compter sur l'avenir.

— Merci, je tiendrai compte de la recommandation, murmura Shavarine en souriant.

Après un court silence, pendant lequel il y eut un léger malaise, la baronne reprit en se levant :

— Allons, puisque nous devons nous re-

voir souvent — c'est promis, n'est-ce pas ? et n'oubliez pas le jour ; tous les mercredis...

— Même à cette saison ?

— Même à cette saison... Nous ne quitterons Paris qu'en juillet et puis, il n'y a pas de saison pour les amis... Done, puisque nous devons nous revoir souvent, nous ne voulons pas abuser de votre temps pour aujourd'hui. Peut-être avez-vous à travailler.

— Oh ! pour du travail, j'en ai par-dessus la tête. Mais, aujourd'hui j'ai aussi mes collégiens.

— Comme si nous vous dérangions ! lança Paul Roeder d'un ton de reproche. En tout cas, vous disiez le contraire tout à l'heure.

— Parfaitement, parfaitement, mes chers enfants, vous ne me dérangez aucunement. Au contraire, votre présence et vos observations, presque toujours très justes, me sont utiles.

— Donc nous les profanes, nous sommes de trop, conclut la jeune femme. Ah revoir, cher monsieur !

Elle tendit la main à Giverny, qui la porta à ses lèvres, et se dirigea vers la porte, suivie de son mari, qui semblait ravi d'en avoir fini avec cette visite.

Le peintre les reconduisit jusqu'à la porte du jardinet qui entourait sa maison et en rentrant dans l'atelier, s'écria :

— Quel couple étrange ! Et que font à Paris ce Croate et cette Alsacienne !

— La femme est beaucoup plus sympathique que l'homme, observa le jeune Roeder.

— Evidemment. D'abord, elle est très jolie et nous sommes toujours portés, nous autres hommes, à nous montrer indulgents pour les jolies femmes. Puis, son abord est plus loyal et son cœur doit être bon ; tandis que l'autre, on ne sait

jamais ce qu'il pense...

— Moi, ce bonhomme-là, je ne peux pas le voir, ajouta Henri Valentin, j'éprouve pour lui une véritable répulsion.

— J'en dirai tout autant, approuva Paul Roeder avec énergie.

— Il ne faut pas se fier toujours à sa première impression. murmura Giverny, et les apparences sont quelquefois trompeuses ; mais, ces réserves faites, je suis forcé d'avouer que... que je suis de votre avis. Enfin, le baron de Shavarine gagne peut-être à être connu.

II

La restauration du château de Hoh-Koenigsburg, sous l'inspiration et le contrôle de l'empereur Guillaume II, qui en est actuellement propriétaire, n'a guère respecté les dispositions de l'ancien édifice. Ainsi, le donjon qui domine la forteresse a été refait carré, au grand désespoir des archéologues, alors que les architectes du Moyen-Age l'avaient fait rond.

Néanmoins, tel qu'il est reconstitué, le vieux château féodal, dont la masse imposante se dresse sur l'éperon d'un contre-fort des Vosges offre un spectacle magnifique et du sommet de ses murailles on jouit d'une vue incomparable sur toute l'Alsace.

L'excursion au Hoh-Koenigsburg est une des promenades les plus intéressantes que l'on puisse faire de Schlestadt.

Yvonne Valentin, qui avait maintenant une dizaine d'élèves voulut un jour, d'accord avec les parents qui acceptèrent de participer aux frais, offrir à ces fillettes la joie d'une excursion dans la montagne, d'une partie de campagne au grand soleil.

Un matin de mai, Yvonne et ses élèves accompagnées de la bonne Mme Zech, pri-

rent place dans un grand break qui les transporta au village de Chatenois et, laissant la voiture dans une auberge de ce village, elles se dirigèrent à pied vers le château, où elles arrivèrent à dix heures et demie.

Il faut maintenant, hélas ! parler au concierge et la visite — avec boniment insipide — de quelques appartements rococos remplace la promenade qu'on faisait jadis librement à travers les ruines grandioses et mystérieuses.

Et même le concierge, désireux de s'éviter de la peine, attend que les visiteurs soient nombreux pour en expédier le plus possible en une seule tournée.

Comme Mme Zech, Yvonne et ses élèves attendaient dans la cour la bonne volonté du gardien, elles virent, à leur grand ennui, surgir les époux Kriechend accompagnés de leurs trois aînés et de quelques enfants de fonctionnaires allemands, entre autres ceux du Kreisdirector.

Après un échange de salutations assez froides, la visite commença.

Le groupe se trouvait dans la salle Otton-Henri et le boniment du cicerone allait son train, lorsque, à la stupéfaction générale, un nouveau groupe apparut, qui s'avança avec des allures conquérantes.

C'était Son Excellence le statthalter en personne, accompagné de trois dames et de deux dignitaires de la cour de Berlin. Ces derniers étant en villégiature en Alsace, le statthalter avait voulu leur faire les honneurs du château impérial.

M. Kriechend se précipita en courbant l'échine au devant du gouverneur du Reichsland.

— Je suis heureux, balbutia-t-il, de demander à Votre Excellence la permission de lui présenter ces enfants, qui sont à moi ou à des amis, et que nous élevons

dans le culte de la toujours plus grande Allemagne.

Et, sur un signe du directeur de la Banque de Poméranie, les gamins et gamines, rangés sur deux rangs, se mirent à chanter d'une voix aiguë la solennelle "Watch am Rhein".

Lorsque les enfants eurent fini leur couplet, le statthalter répondit :

— Monsieur Kriechend, je vous remercie infiniment de la petite manifestation patriotique que vous venez de provoquer au cœur même de l'Alsace. Je ne doute pas que les sentiments de loyalisme dont vous vous faites l'écho ne soient ceux de la très grande majorité des habitants de ce beau pays. Vous savez, d'ailleurs, que la sympathie et la reconnaissance du gouvernement vous sont assurées.

Et après avoir embrassé la plus jeune des fillettes, s'être incliné devant Mme Kriechend, avoir serré cordialement la main de l'obséquieux banquier, le statthalter continua sa visite.

Mais, quelques minutes plus tard, il revint sur ses pas, et prenant à part M. Kriechend, lui demanda :

— Connaissez-vous ces personnes — ces deux dames et ces quelques fillettes — qui se sont tenues si soigneusement à l'écart pendant la manifestation dont vous m'avez donné tout à l'heure le spectacle réconfortant ?

— L'une des dames est Mme Zech, la femme d'un représentant de commerce de notre ville, l'autre est Mlle Yvonne Valentin, professeur de piano, et les fillettes sont ses élèves.

— Il est tout à fait regrettable, poursuivit le gouverneur, que ces dames ne se soient pas jointes à vous pour rendre hommage à la patrie commune. Mes hôtes vont emporter l'impression que la jeunesse alsacienne n'est pas unanime dans ses

sentiments d'amour et d'admiration pour l'Allemagne.

— Cette impression serait injuste, bredouilla Kriechend, car le fait que vous venez de constater se produit très rarement. Au surplus, il n'y a rien de surprenant dans l'occurrence, car Mlle Valentin est la soeur d'un certain Henri Valentin, qui, l'automne dernier a passé la frontière pour aller préparer Saint-Cyr à Paris.

— Fâcheux exemple pour la jeunesse, répondit le statthalter. Alors, cette famille Valentin doit être un centre d'opposition au gouvernement. Je ne comprends pas que le Kreisdirector tolère de pareils agissements.

Sur ce, le gouverneur s'éloigna en faisant un signe d'adieu au directeur de la Banque de Poméranie.

— Je suis sûre, murmura Yvonne à l'oreille de Mme Zech, qu'il vient d'être question de nous.

— Bah ! tant pis ! Mais soyez sans inquiétude, vous ne faites pas de mal à personne, vous n'avez rien à craindre...

— Je ne suis pas de votre avis, chère madame, et je suis persuadée, au contraire, que je n'ai rien de bon à attendre de cette rencontre.

Et toute la journée, en dépit des objurgations de son amie, la jeune fille demeura préoccupée.

C'étaient les pressentiments d'Yvonne qui étaient justes.

Deux jours plus tard, en effet, Mlle Valentin se préparait, vers deux heures de l'après-midi, à se rendre chez une de ses élèves, lorsque le Kreisdirector se présenta et demanda à parler à Mlle Valentin.

Introduit aussitôt en présence des deux femmes, le magistrat, après s'être excusé de les déranger, déclara sans autre préambule :

— J'ai un pénible devoir à remplir auprès de vous, mesdames... A la suite de l'incident qui s'est produit avant-hier au Hoh-Koenigsburg, où la réserve manifestement hostile des élèves de Mlle Valentin a fait la plus fâcheuse impression sur M. le Statthalter d'Alsace-Lorraine, j'ai dû, à mon grand regret, prendre une décision grave...

— Mme Valentin donne des leçons de piano particulières. A cela, je n'ai rien à voir. Mais Mlle Valentin a organisé aussi des cours publics de solfège et de piano, grâce, il faut bien le dire, à l'intervention de certains membres de sa famille, qui, par égard pour sa situation, ont obtenu en sa faveur l'appui de l'administration. Or là, j'ai le droit d'intervenir et je ne peux pas tolérer que Mlle Valentin, dont l'attitude révèle une sourde hostilité contre nos institutions contre des cours publics qui sont fréquentés par les élèves de nos écoles.

— Mais monsieur, protesta la mère, c'est nous enlever notre gagne-pain.

— Nullement, madame, poursuivit le Kreisdirector. D'abord, il reste à mademoiselle votre fille ses leçons particulières, sur lesquelles je ne peux rien. Ensuite, il dépend d'elle que je lève l'interdiction que je viens de vous signifier : elle n'a qu'à changer d'attitude... elle n'a, par exemple, qu'à accepter les conseils et la protection d'un patriote éprouvé comme M. François Huber, votre parent.

Devant cette brutale mise en demeure, Mme Valentin s'était d'abord révoltée. L'allusion à la protection de François Huber éclairant la question d'un jour nouveau acheva de la rendre irréductible.

— Monsieur, répondit-elle très dignement, nous n'avons qu'à nous incliner devant vos ordres et nous jugeons inutile de recourir à l'expédient que vous nous

suggérez... Si nous faisons aujourd'hui cette concession vous en demanderiez une autre demain... Je le répète, nous préférons céder tout de suite. Vous avez pour vous la force, nous ne pouvons pas lutter. Ma fille ne continuera pas ses cours et nous irons chercher ailleurs des moyens d'existence.

Le magistrat administratif était un peu penaud. Mais il n'avait, lui aussi, qu'à s'incliner devant cette réponse. Il se leva donc, bredouilla une excuse et s'éclipsa sans demander son reste.

Le soir même, Mme Valentin adressait à M. Ferdinand Roeder une longue lettre émue, navrée, pour lui expliquer ce qui venait de se passer et le supplier de venir à son secours.

A vrai dire, M. Roeder, en recevant cette lettre, fut assez embarrassé.

Que faire ? Quel conseil donner ?.. De cette communication, une chose ressortait clairement, c'est que désormais le séjour de Schlestadt était impossible aux dames Valentin, parce qu'elles seraient sans cesse en butte aux vexations de l'administration et du parti des immigrés, qui leur rendraient la vie intenable.

Il fallait donc, à tout prix, les tirer de Schlestadt. Mais, dans quelle ville les engager à se fixer ?... A Paris ?... N'était-ce pas bien risqué ?... N'était-ce pas les lancer dans une aventure ?...

Après avoir longuement réfléchi et pris l'avis d'Henri, qu'il alla voir au lycée pour cela, Roeder se décida cependant à écrire dans ce sens à la pauvre femme :

"Je vois, ma chère amie, que vous ne pouvez plus rester là-bas. Venez donc à Paris le plus tôt possible. Je vais tâcher de trouver pour Yvonne quelques leçons. Si la vie est plus dure ici, du moins, vous serez libres moralement... A hientôt !"

Mais lorsque la lettre fut partie, Ro-

der fut pris de scrupules :

"J'assume peut-être une grosse responsabilité... Si ça tournait mal... Enfin, je vais faire de mon mieux..."

Et, séance tenante, il se mit en campagne pour obtenir le concours qu'il attendait de tous ses confrères.

III

Des fenêtres du luxueux appartement que les Shavarine occupaient au no 6 bis de la rue de Washington, on suivait facilement le mouvement fiévreux de l'avenue des Champs-Élysées.

Dans cette matinée de juin — la saison la plus délicieuse pour jouir de Paris — c'était plaisir de voir le défilé des riches autos, des équipages somptueux, des flâneurs élégants.

Cependant, Rodolphe de Shavarine était sombre, préoccupé, hargneux. Après être resté un instant au balcon de son cabinet de travail à contempler ce spectacle d'un oeil vague, il esquissa un mouvement de colère, et, fermant sa fenêtre, vint s'asseoir en grognant devant son bureau :

"Je n'ai pas le temps de flâner, moi !.. Il ne m'est pas permis d'aller me balader au bois dans une 40 chevaux ou dans un huit-ressorts... Il faut que je trime du matin au soir... Il faut que je trouve des combinaisons pour faire face à mes échéances... Il faut surtout que je ne laisse rien soupçonner de mes embarras... Ah ! quelle vie !" Je n'ai jamais rencontré tant de difficultés que depuis un an... rien ne marche, tout ce que j'entreprends n'aboutit qu'à me créer des ennuis sans me procurer le moindre bénéfice...

"Voyons, rien ne sert de récriminer et de broyer du noir. Mieux vaut aviser aux moyens de sortir de cette situation infernale... je n'y arriverai que par un coup

d'éclat..."

Il appuya sur le bouton d'un timbre électrique.

Au bout de quelques secondes, Matho apparut.

Après avoir considéré un instant d'un oeil bienveillant le Pandour dont la face bestiale s'éclairait d'un sourire, Shavarine dit :

— Tu as pu constater aussi bien que moi, mon pauvre Matho que, depuis un certain temps, nous sommes poursuivis par une guigne noire... Tu sais que je fondais de grandes espérances sur l'entrée, comme ouvriers au fort de Souville, alors en reconstruction, de deux déserteurs de la légion étrangère, pourvus de faux noms et de faux papiers, qui devaient m'apporter les plans du fort et le détail de son armement. Et tu te rappelles que ces deux imbéciles se sont fait pincer et ont été emprisonnés au moment où ils allaient prendre le large avec les renseignements que j'attendais.

Cette maladresse qui a provoqué un gros scandale et qui a failli créer un incident diplomatique entre l'Allemagne et la France m'a attiré, tu ne l'ignores pas, de grands ennuis, et, au lieu d'encaisser, à cette occasion, la forte somme comme je l'espérais, j'ai empêché tout simplement de sévères remontrances.

— Depuis, nous sommes tenus en suspicion par les grands chefs à Berlin, et malgré toute la peine que nous nous donnons, malgré le zèle que nous déployons, nous ne parvenons pas à rentrer en grâce.

— Nous avons beau risquer, chaque jour notre peau, pour prendre des vues de tous les ouvrages de défense du camp retranché de Paris, on nous répond que nos photographies n'ont aucun intérêt et n'apprennent rien de neuf. Et les reproches

pleuvent à la place de la galette promise, attendue.

— Cependant, il m'en faut, il m'en faut à tout prix de cette galette ! Tu comprends bien qu'on ne mène pas sans un gros revenu le train que j'ai adopté et qui m'est nécessaire, d'ailleurs, pour pénétrer dans les sphères les plus élevées de la société française.

— Je ne comprends même pas, maître, déclara cyniquement Matho, que vous ayez pu soutenir ce train aussi longtemps.

— J'avais quelques réserves, répondit évasivement Shavarine, mais elles s'épuisent... je ne tarderai pas à être aux prises avec des difficultés inextricables... C'est pourquoi, pour éviter cette éventualité, je veux frapper un grand coup qui nous fera riches, car je ne lâcherai les documents que contre un nombre fabuleux de billets de mille.

— Quels sont vos projets, maître ?

— Voilà... Tu es naturalisé Français, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, et ce n'est pas depuis longtemps, d'ailleurs : il y a tout juste un mois que le décret a paru à l'"Officiel".

— Tu as eu de la chance de réussir aussi vite. Il est vrai que je t'ai aidé sans t'en parler...

— Par exemple, on me devait bien cela ! j'ai fait trois ans de Légion étrangère, j'ai été deux fois à l'ordre du jour.

— Allons, soit ! mettons que je ne sois pour rien dans le succès de ta démarche ! Peu importe ! l'essentiel est que tu sois Français, car, pour ce que je veux entreprendre, la première condition est d'être Français.

— Qu'est-ce donc maître ?

— Voici, en deux mots. Tu sais qu'en ce moment les rapports entre la France et l'Allemagne sont assez tendus... Prochai-

nement, si mes renseignements sont exacts, ils le deviendront encore beaucoup plus... Il y aura alors, dans les conseils du gouvernement français, des discussions très délicates et très importantes. Si nous pouvions surprendre le secret de ces délibérations, je suis sûr que Berlin les paierait fort cher.

— Sans doute, mais ce n'est pas facile.

— Ce n'est pas impossible. Il s'agit simplement de s'introduire et de rester, sans éveiller les soupçons dans un ministère, de préférence, le ministère des affaires étrangères, où se réuniront très certainement les chefs des ministères plus spécialement intéressés à la défense nationale. Si je vous faisais entrer, ta femme et toi, au ministère des affaires étrangères comme concierges, par exemple !...

— Moi, je veux bien, tout en n'étant pas sûr de posséder les qualités qu'il faut pour remplir un tel rôle. Mais je doute que vous puissiez obtenir pour nous une telle faveur. Il faudrait d'abord qu'il y ait dans ce ministère une place de concierge vacante ; il faudrait ensuite que les candidats manquent complètement, ce qui n'est guère vraisemblable, car entre un Français de France et un naturalisé de fraîche date comme moi, il est inadmissible qu'on me donne la préférence.

— Comme tu es naïf, mon pauvre Matho, et comme tu as peu d'expérience ! Mais tu ne lis donc pas les journaux, tu ne te rends donc pas compte de ce qui se passe, autour de toi ! tu ne vois donc pas que dans le beau pays de France, chaque fois que dix Français sont en compétition pour une place avec un métèque, c'est le métèque qui l'obtient !

— Oui, cela arrive assez souvent, je le reconnais. Rien ne prouve, néanmoins que ça arrivera pour nous. Par conséquent, il serait peut-être imprudent de compter

sur une solution favorable.

— Mon ami, je n'ai qu'une chose à te dire, c'est que, si je présente ta candidature, je suis sûr qu'elle sera bien accueillie.

— Alors, je me laisse faire.

Et Lina ?...

— Lina fera ce que je lui demanderai. Du reste, ça lui plaît, l'espionnage, à elle ; ça la passionne même ; elle est là-dedans comme chez elle...

— Oui, oui, seulement, elle est assez portée à prendre les vessies pour des lanternes. Il ne faudrait pas qu'elle nous rapportât comme des révélations sensationnelles les propos échangés entre deux attachés de cabinet sur la revue des Folies-Bergère, de même qu'elle nous fit parvenir, un jour, un traité complet du jeu d'échecs, qu'elle avait pris pour un résumé des opérations stratégiques à exécuter sur la frontière le lendemain de la mobilisation.

— Oh ! cette bévue l'a rendue circonspecte ; je ne pense pas qu'elle retombe jamais dans une "erreur" pareille.

— Je le souhaite, car ce n'est pas avec des blagues de ce calibre que nous pourrions sortir d'embaras. Tu y veilleras, n'est-ce pas ?... Allons, apporte-moi des papiers et je commencerai dès ce soir les démarches... Ça ne traînera pas, je t'en réponds : nous avons deux amis dans la place.

— Oh ! alors, le succès n'est pas douteux.

— Ce qui m'inquiète, c'est que l'affaire demandera tout de même quelques semaines ; du reste, ce n'est pas tout de suite que tu pourras avoir des renseignements utiles à surprendre, c'est seulement dans quelque temps, lorsque la situation sera plus tendue. Et attendre deux mois ou trois mois, peut-être davantage, avant

de toucher la forte somme me semble impossible. Je suis acculé à des échéances terribles et immédiates et je ne sais vraiment à quel expédient recourir.

— Ça c'est embêtant, patron, mâchonna Matho d'un ton moitié abattu, moitié goguenard, qu'est-ce que nous allons devenir ?... Il est vrai que vous êtes homme de ressource, je suis sûr que vous avez encore plus d'un tour dans votre sac.

— Hé ! non, je n'en ai plus... Il y aurait bien un bon moyen de palper tout de suite quelques billets de mille. Mais, outre que l'opération comporte des risques, je n'ose pas aller jusque-là...

— Qu'est-ce donc ?

Shavarine fit signe à Matho d'avancer et, se penchant alors à son oreille, lui dit quelques mots tout bas.

Le pandour eut un haut-le-corps.

— Vous voyez, balbutia-t-il, vous n'osez même pas dire ça tout haut... Ah ! et puis, j'aime mieux vous le déclarer tout de suite, ça me répugne d'être mêlé à des histoires comme ça... Une première fois, vous m'avez décidé par surprise à marcher maintenant, je le regrette, j'ai des remords, parfaitement, des remords... Après tout, cet homme ne faisait pas de mal à personne, je me demande pourquoi vous teniez tant à le faire disparaître...

— Allons, allons, ne t'attendris pas, mon vieux Matho, et laisse-nous tranquille avec des souvenirs qui remontent au déluge.

— Je ne m'attendris pas, je dis simplement que je ne veux pas me mettre un nouveau crime sur la conscience.

— Mais qui te parle de crime ?... comme s'il n'y avait pas d'autre moyen, pour soutirer de l'argent à deux vieillards, que de les assassiner ?... donc un peu de confiance en moi... je ne t'ai jamais promis inutilement.

“Voyons, va me chercher tes papiers, pour que je puisse, dès aujourd'hui, commencer les démarches dans le but de te faire obtenir cette place de concierge. Et, dans quatre ou cinq jours, nous verrons... pour le reste.

IV

Ainsi qu'il l'avait promis à Mme Valentin dès qu'il avait su que l'hostilité des autorités allemandes obligeait les deux pauvres femmes à quitter Schlestadt, Ferdinand Roeder s'était mis immédiatement en campagne pour leur procurer les moyens de se fixer à Paris.

La tâche était ardue. Il n'était pas facile de trouver des leçons de piano pour une jeune étrangère inconnue dans cette grande ville où des artistes de talent éprouvé, où des premiers prix de Conservatoire ont déjà tant de peine à se créer une situation.

Roeder songea un instant à faire appel à quelques artistes de sa connaissance, pour organiser un concert, où il aurait produit Yvonne afin de la mettre en vue d'un seul coup. Mais l'entreprise, après réflexion, lui parut insurmontable.

Les artistes parisiens marchent assez volontiers lorsqu'il s'agit de venir en aide à quelque camarade âgé, infirme, momentanément dans l'embarras par suite d'une exceptionnelle malchance.

Or, ce n'était pas tout à fait le cas. Faire appel à leur générosité pour permettre à Yvonne Valentin de se faire connaître du public parisien afin de mieux gagner sa vie ensuite, c'était peut-être excessif. Le musicien y renonça.

Mais ayant appris que le ministre des affaires étrangères allait donner une soirée-concert, il alla trouver Edmond Giverny et lui demanda un mot de recom-

mandation pour le chef du secrétariat du ministre, qu'il savait être un de ses amis.

— Vous savez, mon cher, expliqua-t-il, que les dames Valentin chassées littéralement de Schlestadt par les tracasseries de l'administration allemande, vont s'installer à Paris.

— Je suis au courant. Henri que j'ai vu hier m'a raconté l'aventure et a ajouté que c'était sur votre conseil que ces dames venaient à Paris.

— Oui... Quel autre conseil aurais-je pu leur donner ?

— Evidemment, elles ne pouvaient pas rester en Alsace, et puisque Henri a opté pour la France, elles n'avaient qu'à le suivre.

— C'est le raisonnement que je me suis fait... Donc, ces dames arrivent à Paris demain soir et je n'ai pas besoin de vous dire qu'Yvonne désire, sans perdre de temps, trouver des leçons. Or, ce n'est pas facile quand on est inconnu. J'ai pensé qu'en la produisant dans un concert, par exemple, au concert que donnera le ministre des affaires étrangères dans quinze jours, nous pourrions lui être utiles.

— Certainement, approuva le peintre. Eh bien, soyez tranquille, j'en fais mon affaire... Je verrai mon ami Delorme ce soir et je ne le lâcherai pas avant qu'il m'ait promis d'inscrire Mlle Valentin parmi les artistes qui seront conviés à charmer les invités du ministre... J'aurai d'autant plus de plaisir à rendre ce service à Mlle Yvonne que... que...

— Que vous avez pour elle une assez vive inclination, acheva Roeder, parfaitement tout le monde sait cela...

— Pourquoi vous en défendre, cher ami ? Yvonne est tout à fait charmante. C'est à la fois — ce qui est rare — une artiste distinguée et une femme d'intérieur accomplie. Vous pourriez placer plus

mal votre affection.

— Je ne veux pas vous répondre... puisque nous sommes d'accord, murmura le peintre en souriant.

— Alors, reprit Roeder après un court silence je m'en rapporte à vous pour le concert du ministre. Il est certain que la requête aura beaucoup plus de chance d'être accueillie favorablement, étant présentée par vous-même.

— Vous pouvez être tranquille, je réponds du succès, affirma Giverny, mon ami Delorme fera ce que je lui demanderai.

— J'ai grand plaisir à vous entendre parler ainsi, murmura le musicien. A la rigueur, si votre concours m'avait fait défaut, j'aurais pu m'adresser à M. Mareil, le grand-père de mon neveu, mais il est bien indifférent et puis, on ne le consultera certainement pas sur l'organisation du concert tandis que le chef du secrétariat particulier est tout désigné pour jouer dans l'affaire du rôle prépondérant.

— C'est tout naturel.

— Adieu, cher ami, conclut Roeder, merci mille fois !... Je vous quitte, car j'ai encore à m'occuper ce soir de chercher une pension de famille pour Mme Valentin et sa fille, en attendant que leur mobilier soit arrivé.

.....

Yvonne fut très émue, lorsqu'elle apprit de la bouche du musicien, le lendemain de son arrivée, qu'elle serait un des numéros du concert que devait donner, douze jours plus tard, le ministre des affaires étrangères.

L'idée de paraître en public, de monter sur une estrade et d'exécuter des morceaux, difficiles sans doute, devant un auditoire d'élite l'affola, l'épouvanta.

Comprenant, cependant, que cette exhi-

bition était pour elle une aubaine inespérée et, pour son avenir, pour son gain-pain, d'un intérêt capital, elle se raisonna et se résigna.

Et, lorsque le moment fut venu de montrer ce dont elle était capable, elle fit des prodiges.

Elle exécuta d'abord seule sa sonate pathétique de Beethoven, puis un nocturne de Chopin, et enfin, à quatre mains, avec Ferdinand Roeder, un concerto de Bach.

Son succès fut complet, triomphal.

La baronne de Shavarine, qui était assise entre Giverny et son ami Delorme, le chef du secrétariat, manifesta un grand enthousiasme :

— Cette jeune personne a réellement beaucoup de talent, déclara-t-elle à très haute voix.

— C'est notre brave Giverny qui me l'a recommandée, expliqua M. Delorme ; j'avoue que je ne l'ai inscrite dans notre programme que pour être agréable à notre ami, car j'étais sceptique... Aujourd'hui, je me félicite à tous égards d'avoir suivi son conseil. D'abord, parce qu'en accueillant sa requête, je lui ai fait plaisir ; ensuite, parce que Mlle Valentin est une merveilleuse artiste qui nous a vraiment charmés ; enfin parce que j'ai peut-être rendu service à cette charmante jeune fille en lui donnant l'occasion de s'exhiber.

— Il est certain qu'après un tel succès, elle aura toutes facilités pour trouver des leçons.

— Elle désire donc s'installer à Paris ? interrogea la baronne.

— Oui, murmura le peintre, la vie n'était plus tenable pour elle à Schlestadt, elle était en butte aux tracasseries de l'administration.

La baronne de Shavarine fit une petite moue et se tut.

Pendant ce temps-là, Yvonne tout ahurie de son succès se dérobait aux ovations et gagnait rapidement un petit salon où l'attendait sa mère. La maman l'accueillit en pleurant, en pleurant de joie. Puis, lorsqu'elles eurent échangé leurs impressions, leurs congratulations, Yvonne murmura.

— Maintenant, allons-nous-en, j'ai hâte de me retrouver dans le calme, de pouvoir me ressaisir.

Ferdinand Roeder, qui venait d'entrer dans le petit salon, s'interposa :

— Pas du tout, dit-il. Maintenant, au contraire, il faut te montrer, c'est le seul moyen de compléter ton succès, de le rendre pratiquement efficace.

Malgré sa répugnance, Yvonne dut céder et rentrer dans la salle avec le musicien. Et ce ne fut qu'au bout de trois quarts d'heure, après avoir reçu beaucoup de compliments, serré beaucoup de mains, exécuté beaucoup de courbettes qu'elle put rejoindre sa mère. Elle était lassée mais heureuse : elle sentait qu'elle avait gagné la partie.

Giverny, dès qu'il l'avait aperçue dans la salle, avait été un des premiers à venir la saluer, la complimenter et lui demander des nouvelles de Mme Valentin.

Mais la jeune fille ayant vu, l'instant d'avant, le peintre assis à côté de la baronne de Shavarine, éprouva une sorte de contrainte en recevant ses félicitations et n'eut pas la présence d'esprit de le remercier comme elle le devait de ce qu'il avait fait pour elle.

Par contre, elle exprima très gracieusement sa reconnaissance à M. Delorme qui du coup, fut conquis.

— Avez-vous fait choix d'un appartement mademoiselle ? demanda Giverny au moment où elle s'éloignait.

— Oui, nous avons arrêté notre choix

hier soir, nous emménageons demain ; c'est au no 36 de la rue des Dames, aux Batignolles.

— Fort bien, mais je n'irai pas vous voir avant quelques jours, il faut vous laisser le temps de vous installer. Voulez-vous, en attendant, présenter mes hommages à Mme votre mère, et m'excuser auprès d'elle.

— Merci... Au revoir ! A bientôt, sans doute ?...

... Cette nuit-là, en rentrant chez lui, Edmond Giverny s'abandonna à de longues, à de graves méditations.

Pour la première fois, il songea à l'avenir... Il pensa qu'après avoir travaillé dur pendant dix ans, après avoir obtenu des résultats assez satisfaisants, qui lui donnaient l'assurance de pouvoir désormais gagner largement sa vie, il pensa que le moment était peut-être venu pour lui de fonder une famille de se constituer un foyer... Et, au cours de ces réflexions, l'image d'Yvonne passait et repassait devant ses yeux, s'imposant à son attention, s'associant étroitement à ses projets d'avenir...

Intelligente, fine, distinguée, artiste, cette charmante Yvonne n'avait-elle pas, d'ailleurs, tout ce qu'il faut pour faire le bonheur du peintre Giverny, pour être l'ornement de son salon, la joie de son foyer ?...

Mais pourquoi s'était-elle, ce soir, montrée si réservée ?... à l'inverse de ce qu'elle était pendant les vacances précédentes ?... Elle semblait presque, avec son regard sombre, lui adresser des reproches... Pourquoi ?... Mystère !... Ah ! que d'énigmes renferme le cœur d'une jeune fille !...

V

Le matin du 2 juillet une nouvelle ter-

rifiante se répandit dans la paisible ville de Schlestadt, mettant toute la population en émoi.

En arrivant, à huit heures, pour prendre son service, la femme de ménage des époux Geitzig avait trouvé ses patrons morts et la maison dans un désordre indescriptible.

Le parquet aussitôt prévenu, s'était transporté immédiatement sur les lieux pour commencer son enquête.

Les époux Geitzig, retirés à Schlestadt depuis que leur fille avait épousé contre leur gré le brillant baron de Shavarine, habitaient en dehors de la ville sur le chemin de Brisach, une maisonnette isolée au milieu d'un jardin.

Ils vivaient là avec une extrême parcimonie, se privant de tout pour économiser ; pour entasser... car ils entassaient et avec une rapidité vertigineuse : leur fortune grossissait à vue d'oeil. On eût dit qu'après la déconvenue que leur avait causée le mariage de leur fille, ils ne vivaient plus que pour l'argent.

Les magistrats, en arrivant à ce pavillon minuscule, qui était plutôt une maisonnette de paysans qu'une habitation de bourgeois cossus, avaient constaté que Mme Geitzig, dont le corps gisait au milieu du jardin, avait été étranglée et que M. Geitzig avait été assommé avec un maillet trouvé à côté de lui dans la salle à manger.

Les deux cadavres étaient froids, raidis. La mort remontant à une douzaine d'heures peut-être, c'est-à-dire à la soirée précédente. Du reste, Geitzig, avait encore été vu quelques minutes avant huit heures par ses amis de la Brasserie du Mouton d'Or, qu'il n'avait quittés qu'à ce moment-là. C'était probablement en rentrant chez lui qu'il avait été assommé, car le repas du soir que Mme Geitzig avait

préparé n'avait pas été consommé.

Le ou les assassins, leur forfait accompli, avaient fouillé la maison, défoncé tous les meubles dans l'espoir d'y découvrir quelque argent. Le vol était donc le mobile du crime.

C'était la seule chose claire dans ce drame mystérieux. Quant à savoir qui avait fait le coup, c'était une autre affaire.

Policiers et magistrats eurent beau enquêter, examiner, fouiller, interroger... ils ne purent relever le plus léger indice qui leur permit de suivre telle ou telle piste, de soupçonner tel ou tel individu.

L'autopsie des deux cadavres, pratiquée quelques heures plus tard, confirma simplement ce que les apparences avaient permis d'affirmer au premier abord, à savoir que Mme Geitzig avait été étranglée et M. Geitzig assommé avec un maillet.

Était-ce le même individu qui avait accompli les deux meurtres ? Et qui était cet individu ?... Mystère !...

En examinant les papiers qu'il avait saisis, le juge d'instruction trouva l'adresse de Mme de Shavarine, fille unique des défunts. Mme de Shavarine, malgré la brouille qui avait été la conséquence de son départ, continuait à correspondre avec sa mère, à l'insu du père sans doute.

Le magistrat télégraphia aussitôt à l'ambassade d'Allemagne à Paris pour qu'on prévint, avec tous les ménagements désirables, Mme de Shavarine de l'affreux malheur qui la frappait et qu'on la priât de venir sans retard à Schlestadt ; il espérait, en effet, qu'elle lui fournirait des renseignements qui pourraient lui faciliter la découverte de l'assassin.

La baronne de Shavarine rentrait chez elle, rue Washington, vers six heures et demie, lorsqu'une personne de l'ambassade se présenta pour lui annoncer la fatale nouvelle. La jeune femme fut atterrée,

car au fond, elle aimait profondément son père et sa mère, et la rupture qui s'était produite entre eux et elle, au moment où elle s'était entêtée à épouser son Croate ne l'empêchait pas de reconnaître maintenant — maintenant que ses yeux s'étaient dessillés — que ses parents avaient raison lorsqu'ils s'opposaient à ce mariage.

La baronne partit pour Schlestadt, le soir même, avec sa femme de chambre, Melanie.

Shavarine ne put pas l'accompagner. Depuis le matin de ce jour — fâcheuse coïncidence — il était cloué au lit par une crise de rhumatisme aigu.

Mme de Shavarine fut donc seule pour traverser toutes les épreuves qui lui furent imposées par son séjour à Schlestadt. Il y eut, d'abord, dès son entrée dans la maison, la scène déchirante de la reconnaissance, suivie immédiatement de celle des adieux, car la mise en bière des deux victimes, qu'on avait retardée pour qu'elle pût y assister, fut accomplie aussitôt après son arrivée.

Puis, dès que les deux pauvres vieux eurent été conduits à leur dernière demeure, elle dut se prêter à toutes les corvées exigées par les magistrats : levée des scellés en sa présence, examen des papiers saisis... etc... Après quoi, elle eut des conférences avec le notaire, l'avoué, les gens de la police et de l'administration. Elle dut, enfin, subir, à trois reprises différentes, des interrogatoires interminables et douloureux.

Le juge d'instruction, furieux de n'avoir pas relevé jusqu'à présent le moindre indice qui pût le mettre sur la trace du ou des coupables, s'était mis dans la tête que la baronne devait lui fournir des renseignements précis qui jetteraient une éclatante lumière dans cette ténébreuse affaire.

Mais la jeune femme qui, naturellement, ignorait tout du drame, était dans l'impossibilité de lui fournir la moindre indication. Ses réponses laissèrent le juge profondément désappointé, tandis que l'insistance de ce dernier la laissait excédée. Les conférences qu'elle eut avec le notaire furent plus consolantes pour elle. Les époux Geitzig étaient riches. Leur fortune s'élevait à plus de six cent mille francs. Leur fille unique était leur seule héritière.

Sans aller jusqu'à se réjouir de la mort des deux vieux, Marthe de Shavarine jugea que cette fortune tombait à point, en ce sens surtout qu'elle la rendait indépendante de son mari, justement à un moment où elle avait particulièrement besoin de son indépendance.

Après lui avoir remis ses titres, le notaire se permit un conseil.

— Soyez prudente, madame, veillez sur cette fortune. Vous pouvez, si vous le voulez, la conserver intacte. Vous êtes mariée sous le régime de la séparation de biens, votre mari n'a donc aucun droit à faire valoir sur cet argent.

Marthe remercia et approuva :

— Soyez tranquille, je ne gaspillerai pas cet argent, j'en connais trop bien la valeur. Au bout de quinze jours, ayant tout réglé, tout mis en ordre et trouvé un vieux jardinier pour garder sa maison en attendant qu'elle put la vendre, elle quitta Schlestadt pour rentrer à Paris.

Shavarine, bien que sa crise de rhumatisme fût parfaitement guérie depuis quelques jours, n'avait pas jugé à propos de se déranger pour aller rejoindre sa femme. Il faut dire qu'il était très occupé.

Matho, qui avait accompli deux semaines auparavant un court voyage, était revenu le surlendemain du jour où la baronne était partie.

Et ce voyage était, pour le baron, d'un intérêt si palpitant qu'il ne se lassait pas d'interroger Matho sur les résultats probables qu'il était permis d'en espérer.

Un autre sujet de préoccupation était venu, d'ailleurs se joindre à celui-là. Grâce à l'insistance de M. Delorme, stimulé par Giverny, la nomination de Matho et de Lina, comme concierges au ministère des affaires étrangères, était un fait accompli. Ils devaient prendre possession de leur poste le 10 juillet. Donc, pas de temps à perdre pour faire les derniers préparatifs, prendre les mesures nécessaires.

Shavarine fut heureux de revoir sa femme. Il avait tant de choses à lui dire, à lui demander, n'ayant reçu d'elle, depuis quinze jours, qu'un mot de quatre lignes, insignifiant.

Il fut aimable, tout ce qu'il y a de plus aimable, s'excusa de n'être pas allé la rejoindre, lui prodigua les consolations, les protestations de tendresse, s'apitoya sur l'horrible drame, puis... il aborda les questions d'argent.

— L'abominable crime qui vous frappe si cruellement, ma chère amie, n'a qu'un avantage, c'est qu'il vous rend brusquement très riche ; je veux dire : nous rend... car le mariage a fait de nous...

— Pardon, interrompit la baronne, qui parut pressée de faire une déclaration de principe, le mariage a fait de nous deux associés... financièrement parlant, bien entendu... deux associés qui doivent garder, l'un vis-à-vis l'autre, une certaine indépendance.

— Vous ne me rendez pas de compte au sujet de l'argent que vous gagnez, et vous ne mettez à la disposition du ménage que ce que vous jugez bon, rien de plus. Souffrez que j'agisse de même et que je conserve l'administration de ma fortune. Du reste, nous sommes mariés sous le régime

de la séparation de biens, vous le savez; par conséquent, ma décision est tout à fait naturelle.

— Néanmoins, comme j'ai bon coeur et comme je devine que vous êtes assez gêné en ce moment, je veux vous faire un petit cadeau. Tenez, voici un chèque de vingt mille francs pour vos menus plaisirs. Mais, ne comptez pas qu'il sera renouvelé : Je serai inflexible.

Shavarine resta un moment désorienté, médusé.

— Ah ça ! grogna-t-il enfin que signifient ce langage, cette attitude ?...

— Mais, répondit la jeune femme avec beaucoup de calme et de désinvolture, ce langage, cette attitude n'ont rien d'extraordinaire... Je vous préviens seulement que je désire m'occuper seule du soin de gérer ma fortune. J'en ai le droit n'est-ce pas ? Alors, qu'avez-vous à dire ?

— Evidemment, c'est votre droit strict, mâchonna le baron. Mais une telle façon d'agir à mon égard est une injure.

— Je viens de vous faire observer que vous ne m'avez jamais invitée à discuter avec vous l'emploi de vos revenus et encore moins à en contrôler les sources... Ma façon d'agir s'inspire donc tout simplement de la vôtre...

— Vous êtes injuste, Marthe, interrompit Shavarine. Vous affectez d'ignorer que je n'ai réussi qu'au prix des plus grandes difficultés à vous assurer une existence agréable, luxueuse...

— Nous nous sommes déjà expliqués là-dessus, interrompit à son tour la baronne je vous ai dit que j'aurais préféré une existence moins luxueuse... moins mondaine... et plus digne...

— Encore cette rengaine ! grogna le Croate. Ce reproche était peut-être exact il y a un an ; il n'a plus aucune raison d'être, actuellement. Nous avons sené

tous les rastas qui nous entouraient alors, et nous étendons maintenant nos relations dans la meilleure société... N'avez-vous pas été reçue, il y a quelques semaines au ministère des affaires étrangères ?...

— Oh ! une invitation de racroee, grâce à M. Giverny et à son ami Delorme.

— Il est évidemment regrettable que le ministre ne soit pas venu, en personne, nous prier de vouloir bien honorer sa soirée de notre présence. En tout cas, le résultat que nous visions en allant chez lui a été obtenu.

— Ah ! Matho ?...

— Parfaitement, Matho et Lina sont nommés concierges. Ils sont en place depuis trois jours.

— J'en reste ébahie. Je n'aurais jamais osé espérer que ça irait aussi vite.

— En faisant croire qu'on est riche, on obtient des faveurs qu'on n'obtiendrait pas autrement. Vous voyez donc qu'il est quelquefois utile de déployer un certain luxe, même au-dessus de ses moyens.

— Il est possible, en effet, que ce soit utile... comme procédé ; mais ça me déplaît...

— Laissez-moi achever... Vous me reprochiez tout à l'heure de ne pas vous avoir jamais mise au courant des moyens que j'employais pour tenir notre rang. Je ne nie pas qu'il me répugne d'entrer dans ces détails agaçants et superflus. Mais vous reconnaissez, je pense, que, tout en ignorant l'origine de nos revenus, vous en avez bénéficié largement.

— Je ne le conteste pas, mais je ne vous en garde aucune reconnaissance.

— C'est là où vous êtes injuste. Vous devriez comprendre que je me suis donné beaucoup de mal pour que vous ne manquez de rien ; et aujourd'hui que vous êtes riche, vous devriez comprendre que votre devoir est de m'indemniser de tant

de peine.

Dédaigneuse et têtue, la jeune femme lança :

— Je vous donne vingt mille francs pour cela, je trouve que c'est suffisant.

— Très bien, je n'insisterai plus, conclut sèchement Shavarine.

VI

Mme Valentin avait quitté Schlestadt sans revoir sa soeur. Elle pensait bien qu'en agissant ainsi, elle ferait de la peine à Elisa, mais elle n'avait pas cru pouvoir se comporter autrement.

Elle s'était parfaitement rendu compte, en effet, que les mesures de rigueur, prises contre sa fille par le Kreisdirector, avaient été inspirées par Kriechend et que Kriechend lui-même avait été poussé dans cette voie par François Huber en personne — François Huber qui, toujours furieux et jaloux de l'indépendance de sa belle-soeur, espérait l'avoir mieux à sa merci en la privant de son gagne-pain.

Craignant, cependant, de se tromper, Mme Valentin consulta sur ce point Mme Zech, la seule amie qui lui eût témoigné de l'intérêt et de l'affection dans sa détresse.,

Mme Zech fut absolument de son avis.

— Si M. François Huber, dit-elle, n'a pas excité ouvertement l'administration contre vous, il n'a rien fait pour la calmer et, pourtant il n'aurait eu qu'à prononcer un mot en votre faveur pour que ces ennuis vous fussent évités.

Convaincue, dès lors, que son beau-frère était grandement responsable du coup qui la frappait, Mme Valentin estima que sa dignité lui interdisait de faire ses adieux dans cette maison-là, quoiqu'elle sût parfaitement que sa soeur ne pouvait

pas être rendue solidaire des actes du fabricant de bougies.

Ce qu'elle avait prévu se produisit. Elisa fut très peinée et très froissée que Mme Valentin fût partie sans la revoir. Pourtant, ce départ n'eût pas pu s'effectuer à son insu, si elle n'avait pas cessé depuis longtemps de fréquenter chez sa soeur.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que Mme Valentin et sa fille étaient installées à Paris ; et depuis ce temps-là, elles n'avaient eu que de rares nouvelles de Schlestadt : quelques mots seulement de Mme Zech—ce qui leur avait simplement fait connaître les impressions de Mme François Huber sur leur compte.

Mme Valentin, toujours bonne, fut affligée d'avoir fait de la peine à sa soeur qui ne l'avait pourtant jamais ménagée et cela accrut son état de nervosité et d'inquiétude. Elle était, en effet, bien loin d'être rassurée sur l'avenir et se demandait si elle n'avait pas commis une imprudence en quittant l'Alsace et en transportant sa résidence dans ce grand Paris qui dévore les énergies et les santés.

La réalité, il faut le reconnaître, légitimait ses appréhensions.

On avait fait à Yvonne beaucoup de belles promesses à la suite du concert du ministère des affaires étrangères. Mais les vacances étaient arrivées et les résultats pratiques avaient été remis à l'automne. Or, les promesses différées sont toujours d'une exécution problématique.

Heureusement pour elle, Mme Valentin avait deux bons amis, qui ne cessaient de relever son courage et de l'exhorter à la patience.

C'était, d'abord Ferdinand Roeder qui, après une vingtaine de jours passés à Royat, était revenu à Paris et leur rendait visite à chaque instant.

C'était, ensuite, Giverny, qui, contrai-

rement à ses habitudes, n'avait pas encore ébauché le moindre projet de villégiature et venait, tous les deux ou trois jours, bavarder avec ses bonnes amies.

Sans eux, la vie des deux femmes pendant ces longues semaines de vacances eût été complètement vide et peuplée, par conséquent, de méditations douloureuses.

Roeder les consolait par des raisonnements :

— Le moment était mal choisi pour débiter... Mais, quand l'automne sera venu la situation changera complètement.. J'ai plus de vingt promesses très sérieuses... Yvonne ne pourra pas suffire à toutes les demandes... le succès est infaillible, j'en réponds... il n'y a qu'à prendre patience...

Edmond Giverny envisageait la question par le côté plaisant :

— Bah ! quand on n'a pas cent mille francs de rente, on est toujours plus ou moins à la recherche d'une situation sociale... Je n'avais pas de rentes du tout, moi quand j'ai débuté, pas la moindre rente, pas le moindre capital à dévorer... Vraiment, je ne sais pas comment je suis parvenu à manger pendant ces années de début... Et bien, vous voyez, je m'en suis tiré et je songe au passé sans amertume. On s'en tire toujours, d'ailleurs, en travaillant... Vous devriez mademoiselle Yvonne, tout en faisant chaque jour beaucoup d'exercices pour ne pas perdre votre admirable doigté, vous devriez faire un peu de composition.

En réalité, le peintre profitait de sa présence fréquente dans le petit appartement de la rue des Dames, pour étudier Yvonne au point de vue moral et intellectuel, et à mesure qu'il pénétrait dans son intimité, la sympathie qu'il éprouvait pour elle devenait plus vive.

Un jour — on était alors à la mi-août

— Giverny, en arrivant rue des Dames, trouva Mme Valentin et sa fille en train de lire une lettre qu'elles venaient de recevoir de Schlestadt. C'était de Mme Zech. Elle n'écrivait pas souvent, la bonne Mme Zech, mais quand elle s'y mettait, c'était pour du bon. Il y avait douze pages d'écriture serrées. C'est qu'elle avait beaucoup de choses à raconter, et des choses très intéressantes !

Craignant d'être indiscret, le peintre se contenta de lancer à la cantonade quelques phrases vagues en réponse aux réflexions que faisaient tout haut les deux femmes.

Mais Yvonne, après avoir consulté sa mère des yeux, continua :

— Au fait, vous connaissez, de nom tout au moins, les personnes dont il s'agit ; ce sont mon oncle François Huber et son fils Ernest ; vous avez même eu occasion de voir un jour ce dernier au lac blanc.

— Parfaitement, acquiesça Giverny. Eh bien, que leur est-il arrivé à ces Huber ? Rien de bon, j'espère ? Car, si j'ai bonne mémoire, ils se sont conduits de fort vilaine façon à votre égard.

— Le père, oui, parce qu'il est méchant ; mais le fils ne nous a jamais fait de mal au contraire, il nous a toujours défendus ; il est simplement fort ennuyeux...

— Ah !...

— Ma fille, interrompit Mme Valentin, tu aurais mieux fait de garder pour toi les détails que contient cette lettre... Enfin, tu en as trop dit maintenant pour que nous puissions nous taire : nous aurions l'air de faire des cachotteries et de nous méfier de la discrétion de M. Giverny. Mais ce n'est pas à toi de résumer, pour notre ami, le contenu de cette lettre. Donne-la moi...

Elle prit le papier que lui tendait Yvonne, y jeta un coup d'oeil, quoiqu'elle

n'eût guère besoin de se documenter, et, d'un ton très calme poursuivit :

— Mme Zech, qui fréquente beaucoup dans la famille Huber, a assisté, il y a huit jours à une scène tragi-comique entre mon beau-frère et son fils, et c'est de cela qu'elle nous rend compte...

— Ernest Huber, vous vous en souvenez sans doute, est étudiant à Heidelberg.

Cette année, sous prétexte d'examens à préparer, il s'est attardé à Heidelberg beaucoup plus tard que d'habitude. Quoique les vacances soient déjà avancées, il n'est revenu à Schlestadt qu'il y a huit jours ; et dès son entrée dans la maison une discussion a éclaté, qui a mis aux prises violemment le père et le fils.

— Après avoir à peine pris le temps de saluer les personnes réunies dans la pièce où il pénétrait, Ernest, s'adressant à son père lui dit :

— Je viens d'apprendre que Mme Valentin et sa fille ont quitté Schlestadt depuis plus de deux mois, à la suite de mesures vexatoires qui ont été prises contre elles par l'administration et dont tu es en grande partie responsable.

— Je ne me suis mêlé aucunement de cette affaire, protesta François Huber.

— Si tu n'es pas l'instigateur des mesures prises, tu y as applaudi et tu n'as rien fait pour les empêcher, alors que cela t'eût été très facile grâce à l'influence dont tu jouis auprès du gouvernement d'Alsace-Lorraine.

— Mais tu te trompes, mon cher ami, tu te trompes, je n'ai aucune influence...

— Si tu ne sentais pas que tu as joué dans cette affaire un rôle odieux, tu n'aurais pas pris tant de soins pour me cacher le départ de Mme Valentin.

— Je n'ai rien caché du tout.

— Pardon ! Chaque fois que j'ai demandé des nouvelles de ces dames, tu t'es

bien gardé de me répondre.

— Je croyais que tu me posais cette question pour dire quelque chose, sans y attacher d'importance...

— Exaspéré par le peu de franchise de son père, Ernest est devenu subitement furieux :

— Eh bien, s'est-il écrié, puisque tu as fait ou laissé partir Yvonne Valentin, la seule personne dont la présence pouvait me retenir à Schlestadt, tu ne me reverras plus jamais ici... Je pars pour toujours.

— Il paraît que depuis la mort tragique de son ami Geitzig, François Huber est très déprimé. Cette violente sortie l'affecta profondément. Pendant un instant, il resta médusé, anéanti. Puis, la présence d'esprit lui revint. Mais, au lieu de tancer vertement son fils, au lieu de parler en maître il supplia :

— Mon cher enfant, aie pitié de ton vieux père !... songe que tu es tout pour moi... ne m'accable pas... ne m'abandonne pas !...

— Ernest parut s'amadouer.

— Eh bien, dit-il, je consens à rester ici, mais je pose à cela deux conditions : la première, c'est que tu paieras mes dettes qui s'élèvent à dix mille marks environ ; la seconde, c'est que tu feras tout ce qui dépendra de toi pour faire revenir les dames Valentin à Schlestadt, ou, si c'est impossible, pour qu'Yvonne accepte de devenir ma femme.

— Diable ! il est exigeant, ce fougueux Ernest ! grogna Giverny. Et son auguste père va-t-il s'efforcer de lui donner satisfaction ?

— Mais oui, murmura Mme Valentin. François s'est empressé de faire droit aux désirs exprimés par son fils, du moins pour ce qui dépend de lui.

— Il a payé ses dettes ?

— Parfaitement. Le soir même, il a remis à Ernest les dix mille marks demandés. Quant à la seconde condition, il manœuvra pour la réaliser, mais...

— Mais, interrompit Giverny, j'espère bien que ses manœuvres n'aboutiront à aucun résultat...

— Soyez tranquille, fit Yvonne d'un ton décidé, je ne me laisserai pas marier comme ça...

Pour finir mon histoire, reprit Mme Valentin avec une précipitation peut-être excessive, il faut dire qu'Ernest n'a pas tenu la promesse faite à son père.

— Ah bah ?...

— Oui, une fois qu'il a été en possession des dix mille marks, il n'a pas jugé à propos de rester à Schlestadt jusqu'à ce que satisfaction lui soit accordée sur le second point. En attendant cette éventualité, évidemment très problématique, il a préféré s'installer à Strasbourg, sans doute pour y continuer la vie de dissipation et de débauche qu'il menait à Heidelberg.

«Le pauvre François Huber, qui fondait de si grandes espérances sur son rejeton, est navré, naturellement, de le voir s'enlizer dans une voie qui mène infailliblement à la ruine, à la déconsidération, quelquefois au crime.

«Certes, je n'ai pas à me louer des procédés de mon beau-frère à mon égard, mais je n'ai pas le courage de me réjouir des tourments qui l'accablent en ce moment. Ce sont des épreuves trop cruelles pour le cœur d'un père !

— Certainement, approuva le peintre d'un air indifférent.

— Voilà, conclut Mme Valentin après un court silence. Vous savez maintenant tout ce qui nous préoccupait tout à l'heure...

— Il me reste seulement à savoir si M. Ernest Huber peut espérer que le second

de ses desiderata se réalisera.

— La réponse n'est pas difficile à faire, murmura Yvonne en rougissant, je vous l'ai indiquée déjà assez clairement... Vous n'ignorez plus que j'éprouve pour Ernest Huber une profonde aversion et que, par conséquent, je ne me soucie aucunement de lui être agréable.

Giverny, troublé, ne trouva rien à dire. Ce fut la voix de Mme Valentin qui le tira de sa rêverie :

— Vous n'avez pas de projet de villégiature, cette année ? demandait-elle.

— Non, madame, je n'ai aucun projet, balbutia le peintre en pensant à tout autre chose.

VII

Parvenu devant le numéro 98 de la rue de Trévis, Ferdinand Roeder, pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, jeta un coup d'oeil sur la plaque de marbre fixée au mur et qui portait, en lettres d'or sur fond noir, ces mots :

AGENCE PERINET

Police privée — Recherches de

toute nature.

Après quoi, tranquilisé, il s'engagea résolument dans l'escalier de bois aux marches grinçantes.

Arrivé au deuxième étage devant une porte, sur laquelle une plaque de cuivre donnait les mêmes indications que la plaque de marbre du rez-de-chaussée, il s'arrêta un instant, puis il entra sans sonner dans un vestibule sommairement meublé.

— M. Périnet est-il chez lui ! demanda-t-il au gamin qui servait de domestique.

Oui, monsieur, répondit ce dernier. M. Périnet est dans son bureau. Vous pouvez entrer, je crois qu'il vous attend.

Effectivement, dès qu'il aperçut le musicien sur le seuil de son cabinet, le directeur de l'agence eut un geste de joie.

— Quelle riche inspiration vous avez eue de venir ce matin ! s'écria-t-il, j'ai justement besoin de vous entretenir.. je me disposais à me rendre chez vous...

— Ah ! par exemple, c'est extraordinaire... vous avez donc du nouveau ?.. J'avoue que je n'en espérais pas encore.. je venais comme d'habitude pour tuer le temps et avec la crainte de m'en aller, comme toujours, les mains vides... Alors, quoi de neuf, voyons ?...

— Doucement, doucement, mon cher monsieur, ne nous emballons pas ! Nous sommes, je le pense bien, sur la piste du coupable, mais nous ne le tenons pas encore ; donc, ne vendons pas la peau de l'ours... Cependant, je possède un indice important...

— Ah ! ah ! Contez-moi cela.

— Ce qu'il y a de curieux, commença M. Périnet, c'est que cet indice m'a été fourni par le juge d'instruction de Dieppe, qui se montrait jadis si rébarbatif...

— Rébarbatif par intermittence acheva Roeder. Vous savez que, lors de l'entrevue que nous eûmes l'automne dernier, ce juge a été tout d'abord extrêmement aimable, s'excusant de n'avoir pas suivi dès le premier jour les indications que je lui donnais sur la genèse du drame et promettant de s'en inspirer désormais... et je n'ai pas besoin de vous rappeler que, le lendemain, ce même juge ayant complètement changé d'attitude, par ordre supérieur sans doute, déclarait impossible et dangereux de me livrer le nom du coupable présumé, qu'il paraissait, la veille, tout prêt à divulguer.

— Je m'explique un peu cette brusque volte-face, murmura le directeur de l'agence.

— Ah bah ?...

Sans répondre à l'interrogation implicite que contenait cette exclamation, M. Périnet continua :

— Depuis le jour où, convaincu que la justice officielle serait impuissante à retrouver l'assassin de votre frère, vous m'avez confié le soin de le découvrir, nous nous sommes attachés, d'une part, à relever la piste de Lina la mystérieuse cuisinière et, d'autre part, à ne jamais vous perdre de vue vous-même dans l'espoir que les assassins de votre frère auraient tôt ou tard la tentation de venir rôder autour de vous.

— C'est donc pour cela que je me sentais filé sans cesse ?...

— Oui, un de nos inspecteurs vous surveillait en surveillant votre entourage, mais il n'était peut-être pas le seul à s'occuper de vous... il y avait peut-être d'autres yeux fixés sur vous...

— Vous m'amusez !... Que de mystères !...

— Notre inspecteur était donc à Dieppe lorsque M. Edouard Valentin, notre ami, fut assassiné ; et au reçu de votre lettre dans laquelle vous nous demandiez de rechercher aussi les assassins de M. Valentin, nous n'avons eu qu'à joindre les deux affaires, convaincus, d'ailleurs, qu'elles avaient un rapport étroit, c'est-à-dire que les deux crimes avaient été commis par la même bande.

— Je vois que nous avons eu les mêmes pressentiments, fait les mêmes hypothèses.

— C'était tout naturel.

— Mais vos inspecteurs sont beaucoup plus habiles que moi pour voir clair dans les ténèbres et, sans doute, ils ont saisi

l'indice révélateur qui va vous permettre de mettre la main sur le coupable.

— Patience, mon cher M. Roeder, patience !...

— Ah ! ça, interrompit le musicien, est-ce que, vous aussi, vous allez me faire poser ?... et, tout comme le juge d'instruction de Dieppe, me mettre l'eau à la bouche pour vous défilier ensuite ?...

— Non, non, soyez tranquille, nous ne nous défilons pas, car nous sommes sur le point d'atteindre le but... mais je ne puis en dire plus...

Roeder fit un geste de désappointement.

— Vous n'attendrez pas longtemps maintenant, reprit le directeur de l'agence, je vous le promets.

— Et c'est pour me dire cela que vous prétendiez avoir besoin de me voir, grogna le musicien.

— Pardon, j'ai besoin de vous poser aujourd'hui quelques questions qui sont importantes, car, de votre réponse, le succès définitif peut dépendre...

— Qu'est-ce donc ? Parlez vite...

— Vous connaissez le baron et la baronne de Shavarine ?

— Oui, comme tout le monde les connaît.

— Ils étaient à Dieppe en même temps que vous ?

— Parfaitement.

— Vous les avez fréquentés ?

— Non.

— Mais votre ami, le peintre Edmond Giverny les fréquentait ?

— Oui, un peu ; cependant, leurs relations étaient très superficielles et je me souviens même que, deux ou trois jours avant la mort d'Edouard, Giverny eut une violente altercation avec un de leurs amis un nommé Moreno, qui déblatérât contre la France.

— M. Giverny connaissait-il depuis longtemps les Shavarine ?

— Non, je crois qu'il leur avait été présenté quelques mois auparavant par des amis communs.

— Alors, c'est depuis ce jour-là qu'ils ont fait plus ample connaissance ?... car vous savez aussi bien que moi qu'on les voit partout ensemble.

— Je le sais, répondit Roeder d'un air ennuyé, je trouve cela parfaitement ridicule, et j'ai souvent reproché à mon ami de s'enlizer dans la société de ces rastaquouères qui ne m'inspirent aucune confiance.

— Votre défiance est peut-être justifiée.

— Mais Giverny ne tient aucun compte de mes conseils... La baronne est fort jolie le baron est un aimable compagnon, et l'enlèvement continue...

— En s'affichant partout avec ces gens-là, M. Giverny risque tout simplement de se compromettre gravement, déclara M. Périnet.

— Le mot est peut-être un peu gros, fit Roeder. Les Shavarine ont des allures qui ne me reviennent pas, c'est certain, et on ne sait pas trop d'où ils tirent leurs moyens d'existence. Mais, de là à en faire des bandits de grand chemin, il y a une nuance.

— Hé ! Hé ! tout est possible ; je ne jurerais pas...

— Que voulez-vous insinuer ?

— Rien, rien... Cependant, vous pourriez peut-être renouveler, et d'une façon pressante, les conseils que vous avez déjà donnés à votre ami. Il est vrai qu'il est un peu tard... Ainsi, vous avouerez que M. Giverny a commis une grave imprudence en intervenant pour faire entrer comme concierges au ministère des affaires étrangères les anciens domestiques de Shavarine... On ne s'explique pas, d'ail-

leurs, pourquoi Shavarine s'est séparé de ses fidèles collaborateurs...

— Ah ! vous vous défiez d'eux ? interrompit Roeder.

— M. Adolphe Mareil, le grand-père de votre neveu, s'en défie aussi, répondit Périnet. La preuve, c'est que, pas plus tard qu'hier, il m'a fait prier de mettre à sa disposition un de nos inspecteurs, qui va lui servir de garçon de bureau pour pouvoir surveiller les agissements de ces étranges concierges.

— Quant à moi, j'ai des raisons particulières de tenir à l'oeil Matho, l'homme de confiance du baron. Tout récemment encore c'est à-dire quelques jours avant son entrée au ministère, il est allé faire un tour en Allemagne. Nous l'avons filé, mais nous avons perdu sa trace à la frontière d'Alsace. Au bout de quatre jours d'absence il a reparu sans bruit chez son patron.

— Que de mystères ! mâchonna Roeder d'un air légèrement ahuri.

— Enfin, désormais, continua le directeur de l'agence, nous serons soigneusement renseignés sur les faits et gestes de M. le baron. En effet, dès que Matho a eu quitté la rue Washington, M. de Shavarine s'est mis en quête d'un autre chauffeur et celui qu'il a pris se trouve être, comme par hasard, un homme à moi.

— Bravo, monsieur Périnet ! Vous êtes un policier épatant... Néanmoins, je le répète, je trouve un peu excessives les mesures que vous prenez contre Shavarine. Encore une fois, ces gens-là sont peut-être des bohèmes, mais ils ne me paraissent pas être bandits.

— Leur situation financière actuelle ne permet plus de les traiter de bohèmes, murmura M. Périnet. Mme la baronne, par suite de la mort de ses parents, est en possession de leur fortune, environ six

cent mille francs. Il est vrai que cela n'a pas enrichi son mari, à qui elle a seulement donné quelques billets de mille.

— Je vois que vous êtes admirablement renseigné sur les affaires de famille de ces aimables rastaquouères.

— C'est que mon... je veux dire : leur chauffeur est d'une habileté extraordinaire pour saisir une conversation...

— Mes compliments pour la façon dont vous savez choisir vos collaborateurs.

— Je fais de mon mieux.

Après un moment de silence et de réflexion, Roeder reprit :

— Alors, vous allez me laisser le bec dans l'eau... pendant longtemps encore ?...

— Non, non, pas longtemps... Nous "brûlons", comme on dit à cache-tampon... Ne me demandez rien de plus pour l'instant, je ne pourrais pas vous satisfaire. Il se prépare des événements graves... un coup de théâtre va se produire sans doute... je ne veux pas risquer d'entraver l'action de nos agents ou celle de la justice.

— Mais je serai muet comme une tombe... Excusez-moi : je suis lié par le secret professionnel. N'insistez donc pas et contentez-vous, pour le moment d'accepter mes sincères remerciements pour les renseignements que vous venez de me fournir sur...

— Quel langage énigmatique ! grogna Roeder désappointé.

— C'est la profession qui veut ça, mon cher monsieur.

— Mais pardon, interrompit le musicien, vous me disiez tout à l'heure que, si vos démarches étaient près d'être couronnées de succès, c'était grâce au juge d'instruction de Dieppe.

Cette observation parut gêner beaucoup M. Périnet. Il resta d'abord silencieux et.

au bout d'une minute seulement, se décida à répondre :

— Pardonnez-moi ! J'ai eu tout à l'heure la langue trop longue... Toutes réflexions faites, je préfère ne pas préciser ce que je voulais laisser entendre par là... Attendez, prenez patience, tout s'éclaircira d'un seul coup.

Ferdinand Roeder se leva, poussa un soupir et murmura :

— Enfin, c'est de l'espoir, au moins ! et, jusqu'à présent, nous n'en avons guère... il y a progrès... Au revoir, monsieur Périnet ! A bientôt !...

VIII

La petite bonne alsacienne que Mme Valentin avait amenée de Schlestadt avec elle entra en coup de vent, sans frapper, dans la chambre de sa maîtresse et, d'une voix haletante, bredouilla :

— Madame, c'est M. Huber qui demande à vous parler.

Louise fit un geste de stupeur et interrogea.

— Quel monsieur Huber ?

Elle avait pensé d'abord à Ernest, dont Mme Zech, dans sa dernière lettre, disait qu'il se livrait à toutes sortes d'excentricités et qui était bien capable, par conséquent, de venir relancer Yvonne jusqu'à Paris.

La petite bonne répondit :

— C'est M. Huber le père... M. François.

— Eh bien, faites-le entrer, ordonna Mme Valentin en s'efforçant de dominer son trouble.

Le vieillard s'avança. Il paraissait profondément ému. Il tendit les deux mains et balbutia péniblement :

— Ma chère Louise, ma présence ici doit vous sembler inexplicable... Vous

ne pouvez pas comprendre qu'après ce qui s'est passé entre nous, j'ose me présenter chez vous... Quand vous saurez ce qui m'amène, vous m'excuserez peut-être et... vous aurez pitié... car, c'est en suppliant que je viens vers vous... Mais d'abord, je vous prie de me pardonner les torts si graves que j'ai eus à votre égard.

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit Louise d'un ton affable, sauf peut-être la scène que vous êtes venu me faire chez moi après le départ de mon fils. Pour le reste, je ne puis vous en vouloir...

— Nous avons des idées contraires, des sympathies différentes... Que faire à cela ?... Toutes les opinions sont libres.

— Sans doute. Seulement moi, j'ai cherché à vous imposer les miennes et j'ai cru y parvenir en spéculant sur votre situation pécuniaire.

— Puisque vous n'avez pas réussi, le dommage n'est pas grand...

— Pardon ! J'aurais pu, j'aurais dû vous éviter la dernière épreuve qui vous a frappées. Il m'aurait été très facile d'empêcher l'administration de vous tracer. Vous n'auriez pas été obligée de quitter Schlestadt.

— Je reconnais que ce départ m'a un peu effrayée d'abord. Aujourd'hui, je ne le regrette pas. Evidemment nous n'aurons plus de peine à avoir ici. Mais le séjour de la France répond à tous nos desirs. Nous serons donc moralement plus heureuses, si nous le sommes moins matériellement.

— Je vois que vous tenez à atténuer mes torts autant que possible. Mais votre indulgence ne me permet pas de me faire illusion sur ma conduite. Elle est odieuse, ma conduite, je le sais, et je vous en demande humblement pardon.

— Laissons cela, murmura Louise gênée, le passé est le passé, n'en parlons

plus... Donnez-moi des nouvelles d'Elisa...

— Elisa se porte comme d'habitude, c'est-à-dire, ni très bien ni très mal. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle a été très peinée que vous soyez partie sans lui faire vos adieux.

— Je le sais, Mme Zech me l'a écrit... J'en ai été moi-même très affligée. Mais pouvais-je agir autrement?... D'ailleurs, Elisa ne semblait-elle pas depuis longtemps se désintéresser de moi?...

— Sa situation était difficile... placée entre sa sœur et son mari...

— Evidemment... c'est pourquoi je l'excuse... Néanmoins, ma dignité m'interdisait de lui faire des avances.

— Je le reconnais... et c'est de ma faute si la situation était telle que vous ne puissiez faire autrement que de souffrir toutes les deux... Vous voyez donc que j'ai grand besoin de votre pardon.

— Puisque vous y tenez, je vous l'accorde de tout coeur.

— Merci. Je serai maintenant plus à l'aise pour aborder le sujet qui me préoccupe... car vous pensez bien que, pour m'être décidé à faire ce voyage, il faut que j'y aie été poussé par un motif puissant, il faut que j'aie à vous présenter ma requête extrêmement importante pour moi...

— Vous m'étonnez... Que puis-je faire pour vous?...

Après s'être recueilli quelques secondes, François Huber poursuivit :

— Puisque Mme Zech vous écrit quelquefois elle a dû vous parler de ce qui s'est passé chez moi au commencement au moment où Ernest est revenu d'Hedelberg.

Louise ne put s'empêcher de rougir légèrement.

— Oui, balbutia-t-elle, je crois me sou-

venir qu'elle nous a dit quelques mots du retour d'Ernest, de son attitude un peu cavalière des exigences qu'il a manifestées, puis de son départ presque immédiat pour Strasbourg... Est-ce qu'il n'est pas encore revenu ?

— Hélas ! je ne l'ai pas revu... mais il écrit, il écrit souvent, il déclare qu'il est toujours prêt à rentrer si... si... Au fait, vous devez connaître les conditions qu'il a posées.

Mme Valentin fit des yeux un signe affirmatif.

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler, continua le vieillard que, dès le premier jour où il vit Yvonne, mon fils éprouva pour elle une très vive inclination. Depuis, cet amour — pour appeler les choses par leur nom — n'a fait que grandir. Sans cesse, dans ses lettres, il parlait de votre fille, demandait de ses nouvelles... Bref, depuis un an, il ne pense qu'à elle.

— Vous comprenez, dès lors, quelle déception, quelle colère il a ressenties, lorsque, en rentrant à Schlestadt, il n'a plus retrouvé celle dont l'image emplissait son coeur. Il a commencé par me reprocher vivement d'être la cause de ce départ ou, du moins, de n'avoir rien fait pour l'empêcher. Après quoi il a déclaré qu'il ne remettrait plus jamais les pieds à Schlestadt. Et, comme il me voyait très ému, très affligé de cette menace, il voulut bien faire une concession.

— Je reviendrai, a-t-il dit, si, d'une part tu me donnes dix mille marks pour payer mes dettes, et si, d'autre part, tu obtiens d'Yvonne Valentin qu'elle consente à m'épouser.

— Et vous avez donné les dix mille marks ? interrompit Mme Valentin en souriant.

— Oui, tout de suite.

— Mais votre fils a tout de même quit-

té Schlestadt et ne paraît pas disposé à y reparaître.

— Naturellement... Il attend que j'aie rempli sa seconde condition... Et cela ne dépend pas de moi, hélas ! Vous comprenez maintenant pourquoi je suis ici... Dispensez-moi d'insister... C'est dur de faire une telle démarche... à mon âge ! Si ce n'était pas pour moi une question de vie ou de mort... S'il ne s'agissait pas de sauver ce malheureux...

— Oh ! vous exagérez.

— Non, non, tant qu'Ernest ne sera pas marié, il accumulera bêtises sur bêtises... Or, il aime Yvonne et ne se mariera que s'il se marie avec elle. Vous comprenez combien une telle situation est atroce pour moi... Ayez pitié de ma détresse... Ne repoussez pas ma prière!... Yvonne est-elle ici en ce moment ?...

— Non, Yvonne est en train de donner sa première leçon... vous entendez bien sa première leçon depuis trois mois que nous sommes installées à Paris... je commençais à désespérer.

— Et cela par ma faute, bégaya le vieillard. Vous voyez bien que je suis un misérable de vous avoir imposé une si cruelle épreuve.

— Epreuve qui ne fait que commencer et durera sans doute longtemps, ajouta Louise avec lassitude.

— Non, interrompit François Huber, cette épreuve ne durera pas... si vous le voulez, car je viens justement vous offrir le moyen de la faire cesser. Je suis riche, mon fils sera richement doté et me succèdera bientôt dans mes affaires ; sa femme n'aura pas besoin de travailler.

Mme Valentin, profondément blessée de tant de cynisme, se dressait déjà pour relever vertement l'insolente insinuation de son beau-frère, lorsqu'un cri dans le vestibule lui coupa la parole. C'était Hen-

ri qui rentrait en coup de vent.

— Maman ! maman ! La liste est arrêtée, je suis admis, j'ai le numéro 123.

En même temps qu'il lançait cette phrase triomphale, le jeune homme avait ouvert la porte de la chambre de sa mère où se trouvaient les deux interlocuteurs.

En reconnaissant le père Huber, Henri demeura stupéfait, bouche bée.

— C'est bien moi, mon ami, tu ne rêves pas, murmura le fabricant de bougies d'un ton paternel. Ah ! tu es déjà admis à Saint-Cyr ? Mes compliments !... Cela prouve que tu es intelligent et que... j'ai fait une bêtise en me montrant si dur pour toi. Si j'avais su t'attacher à ma maison, tu m'aurais rendu sans doute de grands services... Mais approche donc et embrasse ta maman, qui grille d'envie de te serrer dans ses bras. C'est bien naturel qu'elle soit heureuse et attendrie du succès de son Henri.

Le jeune homme obéit machinalement, sans trop savoir ce qu'il faisait. Mais, lorsque sa mère l'eut longuement pressé sur son cœur, il se ressaisit.

— Tu n'imagines pas, reprit-il, quelle ruse il m'a fallu déployer pour parvenir à consulter la liste des amis qui ne paraîtra que demain matin à l'"Officiel". Il a fallu que nous allions, Giverny et moi, prendre chez lui son ami Delorme, lequel nous a emmenés au ministère de la guerre où il a un cousin parmi les officiers d'ordonnance du ministre. Et ce n'est pas sans peine que nous avons décidé ce dernier à nous communiquer la fameuse liste.

— Ah ! mon cher enfant, mon cher enfant ! que je suis heureuse ! répétait la maman sans se lasser.

— Et moi donc !... Et Giverny, si tu l'avais vu !... Il sautait de joie... Je l'ai invité à déjeuner, tu sais, il va arriver dans un instant... j'ai bien fait,

n'est-ce pas ?... Ah ! M. Roeder, chez qui j'ai passé, va venir aussi.

— En voilà des convives ! mais je n'ai rien pour les recevoir... tu as bien fait tout de même, il faut que tous nos amis soient réunis pour fêter ce grand événement.

— Paul Roeder ne pourra pas venir, par exemple ; il est à Lyon depuis quelques jours chez des amis ; depuis qu'il sait qu'il n'aura pas à passer l'examen oral, il se donne du bon temps. Mais M. Ferdinand a promis d'être gai pour deux. Quant à Edmond Giverny, il a déclaré qu'il serait d'autant plus heureux de s'associer à notre joie que... que...

— Eh bien, quoi ? interrogea Mme Valentin.

— Au fait, ce n'est pas à moi de parler de ça, reprit Henri après une légère hésitation.

François Huber se leva.

— Je me retire, murmura-t-il, je n'ai pas le droit, moi, de m'associer à votre joie, puisque non seulement je n'ai rien fait pour la préparer, mais que j'ai au contraire, travaillé de toutes mes forces à vous empêcher de réaliser l'idéal que vous désiriez.

Louise voulut protester et marmota une phrase alambiquée qui signifiait tout à la fois que François pouvait rester déjeuner mais qu'on le verrait disparaître avec plaisir.

Le vieillard ne saisit que cette dernière acception et persista dans son intention de partir.

Cependant, avant de déguerpir, il eut soin d'ajouter.

— Je me permettrai, ma chère Louise, de revenir cet après-midi, vers quatre ou cinq heures. J'aurai, j'espère le plaisir de vous entretenir encore un peu et de voir en même temps votre chère Yvonne.

— Je ne prévois aucune raison qui puisse obliger ma fille à sortir à cette heure, répondit Mme Valentin.

Et après avoir accompagné le visiteur jusqu'à la porte elle ajouta :

— Alors, c'est entendu à ce soir !

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'Yvonne parut. Elle n'était pas seule, elle était suivie d'Edmond Giverny. Ils s'étaient rencontrés devant la maison, venant chacun d'un côté différent, et avaient gravi ensemble les quatre étages.

La jeune fille était rayonnante. C'était le peintre qui lui avait appris la grande nouvelle et elle en avait éprouvé une joie si vive qu'elle avait saisi et serré avec un élan de cordialité émue les mains du jeune homme — comme si le succès d'Henri lui était imputable — ce dont l'amoureux avait profité pour baiser pieusement le bout des doigts de l'aimée.

Après les congratulations entre le peintre et Mme Valentin, celle-ci s'excusa de son repas improvisé :

— Vous allez faire un déjeuner détestable, dit-elle ; j'ai envoyé Catherine aux provisions, mais mon cordon bleu manque un peu d'expérience.

— Ne vous inquiétez pas, madame, ce sera certainement très bien...

— Oh ! je ne me plains pas de vous voir... d'abord, parce que l'événement qui a été le prétexte de cette réunion me comble de joie, ensuite parce que l'annonce de votre arrivée m'a délivrée d'un importun...

— Qu'est-ce donc, ma chérie ?

— Tu ne devineras jamais... François Huber... François Huber en personne, un François Huber ayant perdu toute morgue désorienté, accablé, se faisant bien humble pour obtenir son pardon et... solliciter une faveur...

— Quelle faveur pourrait-il avoir à sol-

liciter de nous ?

— Tu ne vois pas ?

— Ah ! j'y suis... c'est... c'est ce que disait Mme Zech.

— Parfaitement, François est venu d'Alsace à Paris pour entrer d'abord en grâce auprès de nous par de plates excuses et demander ensuite pour son fils Ernest la main de Mlle Yvonne Valentin.

Giverny bondit.

— J'espère que vous ne l'avez pas accordée, s'écria-t-il.

— Je ne pouvais pas, mon cher monsieur, accorder ce qui ne m'appartient pas. Je veux laisser à ma fille la libre disposition de son cœur, comme mon père me l'a laissée à moi-même.

Le peintre qui était tout bouleversé, reprit, en s'efforçant de maîtriser son émotion :

— J'ignore si Mlle Yvonne a songé déjà à disposer de son cœur et quel est son idéal. Je me souviens seulement que la seule fois où je l'ai vue s'entretenir avec M. Ernest Huber, au Lac Blanc, elle paraissait médiocrement enthousiasmée d'avoir à subir la conversation de ce jeune étudiant allemand.

— Quelle mémoire vous avez ! balbutia Yvonne.

— C'est que ce détail m'intéressait déjà beaucoup beaucoup, mademoiselle !

— Vraiment.

— Donc, poursuivit Giverny, j'ignore si le cœur de Mlle Yvonne a parlé, mais comme j'entends dire qu'on lui offre un mari et que je ne me consolerais jamais de la voir mariée à un autre, je... je... j'ai l'honneur, madame, de vous demander sa main pour moi... Vous excuserez cette demande faite à l'improviste et d'une façon si peu protocolaire... ce sont les circonstances qui m'obligent à me prononcer sans retard...

— Oh ! je ne tiens nullement au protocole, murmura Mme Valentin en dominant avec peine sa très vive émotion. Votre demande, si brusque qu'elle soit me semble donc tout à fait correcte. La réponse définitive dépend d'Yvonne que je laisse libre de son choix — sauf à s'éclairer de mes conseils, si je la voyais s'engager dans une voie dangereuse ; — mais je puis vous affirmer tout de suite que vous avez toute ma sympathie, et je crois vous connaître assez pour être sûre que vous avez toutes les qualités qu'il faut pour rendre ma fille heureuse.

Yvonne, en proie à un trouble délicieux se jeta au cou de sa mère, et après l'avoir embrassée longuement, balbutia, en riant :

— Alors, tu ne crois pas que je m'engage dans une voie dangereuse en acceptant de devenir la femme de M. Giverny ?

— Non, mon enfant, je ne crois pas.

— Eh bien, en ce cas, je dis : oui.

Et elle tendit sa main à Giverny qui la couvrit de baisers.

— Ça, c'est ce qu'on appelle un mariage rondement enlevé ! lança Henri en apparaissant soudain sur le seuil.

— Comment tu étais là ? tu écoutes aux portes ?

— Pas du tout, j'arrive à la minute de chez le pâtissier, où j'ai été acheter quelques friandises pour le bon ami Roeder et, en entrant dans le vestibule, j'ai entendu la phrase du dénouement, mais elle est suffisamment explicite pour que j'aie compris de quoi il retourne.

— C'est le bon ami Roeder qui va être content, lui aussi. Je l'ai trouvé justement en bas de l'escalier, mais je l'ai laissé monter tranquillement, avec son asthme, ça ne va pas vite.

La voix sonore de Ferdinand Roeder, un peu voilée par l'essoufflement, retentit tout à coup derrière lui :

— Moque-toi de moi, mon ami, c'est de ton âge ; quand tu seras au mien, tu seras plus indulgent. Oui, je vais lentement, mais j'arrive tout de même, et, cette fois, j'arrive juste à point pour assister à l'apothéose... car j'ai compris, mes enfants, — grâce à la phrase du jeune Henri qui a résonné dans l'escalier comme un coup de clairon — j'ai compris qu'il s'agissait de vos fiançailles. Eh bien, puisque vous êtes d'accord, je n'ai rien à ajouter, sinon que je suis très heureux, oui, très heureux... Il y a longtemps que je souhaitais ce dénouement.

Après avoir embrassé Yvonne, serré avec effusion la main de Mme Valentin et de Giverny, le musicien s'était assis. On lui expliqua alors, comment ce dénouement, qui aurait pu se faire attendre bien longtemps, avait été brusqué par la démarche insolite de François Huber.

— Ah ! par exemple, il a du toupet, celui-là ! s'écria Roeder ; j'espère que vous allez l'envoyer promener avec tous les égards qui lui sont dus.

— Je serai bien forcée de lui dire ; non, murmura Louise, mais je le ferai aussi doucement que possible. François est malheureux, il a droit à des ménagements.

— Je trouve qu'il a presque droit à ma reconnaissance, ajouta à demi-voix Giverny.

— Dame ! c'est vrai, au fait. Alors, remerciez-le avant de l'inviter à déguerpir.

— Madame est servie, annonça Catherine en ouvrant la porte de la salle à manger.

La petite Alsacienne était cramoisie ; elle avait fait des prodiges d'activité pour être prête à l'heure et ses plats étaient, ma foi, assez réussis. Tous les convives les trouvaient, d'ailleurs, succulents : le bonheur rend indulgent.

Après le déjeuner, qui fut empreint de

la plus franche gaieté, Roeder dut se retirer pour ne pas manquer un rendez-vous que M. Périnet lui avait donné le matin même par pneumatique, ce qui indiquait que l'entretien était important et urgent.

Edmond aurait voulu s'éterniser dans le petit appartement. Mais, comme M. François Huber avait annoncé sa visite pour quatre heures, il crut prudent de s'en aller une demi-heure avant.

Le fabricant de bougies se présenta effectivement à l'heure qu'il avait fixée. L'entrevue fut courte, mais douloureuse. Devant le refus catégorique que Mme Valentin avec toute la douceur possible, dut lui notifier, le pauvre vieux s'effondra lamentablement.

— C'est mon arrêt de mort que vous venez de signer, ma chère Louise ! gémit-il en pleurnichant.

Mme Valentin était tout attristée :

— Je suis désolée de vous faire de la peine, croyez-le bien, mais je ne peux pourtant pas imposer à ma fille un choix qui n'est pas conforme à ses goûts.

— Il n'y a pas d'espoir qu'elle se ravise ?

— Aucun espoir, mon pauvre François. Yvonne est fiancée depuis ce matin au peintre Edmond Giverny.

Le vieillard se leva.

— C'est bien, grogna-t-il, je n'ai plus qu'à rentrer chez moi et à subir ma destinée. Après tout, je n'ai pas le droit de me plaindre, c'est de ma faute... Adieu !

— Vraiment, je suis désolée, navrée de vous voir repartir ainsi... Vous direz à Elisa que je pense bien à elle, qu'elle m'écrive... Allons, courage ! Ernest oubliera ; le temps efface tout... En prenant de l'âge, il deviendra sérieux et vous donnera les satisfactions que vous attendez de lui.

Le vieil Alsacien hocha la tête, serra en-

core la main de sa belle-soeur et s'éloigna en répétant :

— Adieu !... Adieu !...

...Pendant ce temps-là, Giverny rentrait chez lui et y trouvait une lettre non timbrée qu'un garde municipal venait d'apporter.

Le peintre, très intrigué, ouvrit vivement l'enveloppe et lut :

“Monsieur le juge d'instruction Guichard prie M. Edmond Giverny de vouloir bien passer à son cabinet demain matin, à dix heures, ou, s'il peut ce soir même, à quatre heures et demie.”

Après être resté un instant silencieux légèrement ahuri, le jeune homme mâchonna :

— Ah ! ça que signifie cette plaisanterie ? Que peut bien me vouloir ce juge d'instruction ?...

Puis, ayant consulté sa montre :

— Il est seulement quatre heures dix, j'ai le temps de le voir ce soir... J'y vais je serai fixé tout de suite.

IX

M. le juge d'instruction Guichard attendait Giverny avec impatience. Il fut heureux de le voir arriver.

— Monsieur, commença-t-il, je vous remercie d'avoir répondu à mon invitation avec autant d'empressement. Soyez tranquille, je ne vous retiendrai pas longtemps. Je désire simplement vous demander quelques renseignements. Depuis combien de temps, connaissez-vous M. et Mme Shavarine qui habitent rue Washington ?

Après avoir esquissé un geste d'étonnement, Giverny répondit assez tranquillement :

— Je les connais depuis quinze ou dix-

huit mois environ... C'est dans le courant de l'avant-dernier hiver que des amis communs nous ont présentés.

— Vous les avez fréquentés beaucoup depuis ?

— Oh ! beaucoup n'est pas le mot... Je les ai vus, comme on se voit à Paris entre gens du monde.

— C'étaient donc des relations quelconques ?

— Oui... guère mieux.

— Il est étonnant, poursuivit M. Guichard, que vous avez fait, pour ces gens que vous connaissez superficiellement, une chose que l'on fait tout juste pour de vieux amis.

— Quoi donc, monsieur le juge ?

— Par votre très vive insistence, vous avez obtenu de votre ami M. Delorme qu'il fasse entrer comme concierges au ministère des affaires étrangères un couple d'individus d'origine assez louche, qui étaient au service des Shavarine depuis quelque temps et que ceux-ci avaient chaudement recommandés.

— C'est vrai, mais, en ce faisant, je n'ai pas cru commettre un crime. Dès l'instant en effet, que ce couple m'était recommandé par les Shavarine, dont je n'avais aucune raison de suspecter l'honorabilité, j'ai trouvé tout naturel de recommander à mon tour ledit couple à la bienveillance de mon ami Delorme. A ma place, monsieur le juge d'instruction auriez-vous agi différemment ? Non, j'en suis convaincu. Tout le monde, d'ailleurs, eût agi de même : comment ne pas faire droit à la requête d'une jolie femme ?

— Il est certain que la baronne de Shavarine est fort jolie, concéda M. Guichard, je l'ai vue deux ou trois fois à des soirées officielles, elle est extrêmement séduisante. Mais c'est justement pour cela qu'il fallait se défier de ses requêtes.

— On disait vraiment, répliqua Giverny, que l'entrée au ministère des protégés de Shavarine a eu de graves conséquences.

— Elle aurait pu en avoir.

— Je vous prie de croire, riposta le peintre, que je ne m'en doutais pas et que mon rôle dans l'affaire a été bien innocent.

— Je ne suspecte pas votre bonne foi, monsieur Giverny, s'empressa de répondre le juge. Si je la suspectais, je ne vous aurais pas prié de venir me voir, je vous aurais fait arrêter.

— Sapristi, comme vous y allez !

— Hé ! Hé ! il faut bien se montrer sévère pour empêcher les ennemis de la société ou de la patrie de perpétrer leurs abominables desseins. Mais consolez-vous, votre imprudence, ainsi que je viens de vous le laisser entendre, n'aura pas de grave conséquence — nous l'espérons du moins — grâce à la promptitude avec laquelle nous avons agi... En d'autres termes, les bandits n'ont pas eu le temps de livrer les renseignements qu'ils s'étaient procurés.

— Je vous avoue monsieur le juge, murmura le peintre, que je ne comprends pas grand chose à cette histoire.

— Eh bien, voilà : c'est très simple : Le baron de Shavarine est un espion au service de l'Allemagne. Ses anciens domestiques, Matho et Lina, sont deux agents d'espionnage à la solde. Shavarine les avait fait entrer au ministère dans l'espoir qu'ils surprendraient les conversations très graves qui ont lieu en ce moment, au Quai d'Orsay, entre les ministres plus spécialement préposés à la défense nationale : affaires étrangères, guerre et marine.

— Effectivement les deux compères aussitôt dans la place ont essayé de se pro-

curer des renseignements. Ils allaient faire tenir à leur chef, le noble baron de Shavarine, le résumé de leurs investigations, lorsqu'un agent de police privée, qui les surveillait, les a démasqués.

— Je dois dire à ce propos, que l'agence de police privée dirigée par M. Périnet nous a rendu dans la circonstance un grand service et a secondé puissamment l'action de la justice, car M. Périnet n'avait pas seulement placé un de ses hommes au ministère, il en avait placé un autre comme chauffeur auprès du baron...

— De grâce, monsieur le juge, arrêtez-vous, je m'y perds, c'est un vrai roman policier que vous me racontez-là.

— Mais oui, c'est un vrai roman policier et tout à fait passionnant à mon avis... Laissez-moi achever. Matho avait trouvé une admirable cachette pour assister, sans être vu, aux conférences des trois ministres. Je ne vous décrirai pas la cachette que je n'ai pas encore visitée, mais l'agent de M. Périnet avait découvert cette cachette en même temps que Matho et attendait, pour agir, que l'espion en fit usage.

— Hier matin, à dix heures, avait lieu une conférence particulièrement importante. A l'heure voulue, Matho fut à son poste. A onze heures, la conférence était terminée, Matho regagnait sa loge, et à midi moins le quart, il sortait du ministère sous le prétexte de faire une course dans le quartier. Mais l'agent qui le surveillait était déjà dehors et le guettait, camouflé en camelot. Quand il le vit apparaître, il lui emboîta le pas et le suivit à travers la Concorde et les Champs-Élysées. Puis, profitant d'un embarras de voitures qui se produisit vers le rond-point et qui fit rapidement grossir la foule, il bouscula l'individu et lui subtilisa une lettre qui se trouva dans la poche inté-

rieure de son veston.

— Le vol à l'esbrouffe, quoi ! observa Giverny en riant.

— Absolument... En arrivant rue Washington, Matho s'aperçut qu'il n'avait plus sa lettre. S'imaginant sans doute qu'il l'avait laissée dans la loge, il retourna sur ses pas et rentra au ministère. Naturellement, il n'y trouva pas trace de la lettre.

« Se rappelant alors la bousculade du Rond-Point, et comprenant enfin qu'il avait dû être suivi, espionné, volé, il s'affola et commit l'imprudence d'envoyer un pneumatique au baron de Shavarine pour lui faire entendre qu'il était "brûlé" et qu'il ne pouvait plus, sans danger, rester dans sa place.

Le baron était absent quand ce pneumatique arriva chez lui. Ce fut le chauffeur qui le reçut. Vite, il courut s'enfermer dans sa chambre, décacheta l'enveloppe avec de l'eau chaude, prit connaissance du contenu, recolla, laissa sécher et posa le papier sur le bureau du baron qui, dès son retour, lut, sans se douter de rien, la communication de son fidèle Matho.

« A son tour, le noble baron s'affola et résolut de déguerpir au plus vite. Il boucla immédiatement sa valise, se fit conduire en auto à la gare de l'Est et prit place dans un train rapide qu'on croit être celui de Strasbourg, en disant à son chauffeur qu'il ne serait absent que deux ou trois jours.

« Naturellement, le chauffeur n'a rien eu de plus pressé que de porter tous ces faits à la connaissance de son directeur, qui en informa lui-même la Sûreté. Le signalement de Shavarine a été télégraphié aussitôt à toutes les frontières de l'est et du nord-est. Mais, j'ignore, à l'heure actuelle si l'on a mis la main sur lui. Le rusé baron, qui doit connaître tous les

trucs, s'est sans doute emmitouffé de façon à pouvoir passer la frontière sans être reconnu.

« Quant à Matho et à Lina, ils sont depuis hier, sous les verrous. »

— Je vois, monsieur le juge, que je m'étais fourvoyé dans un joli guépier, dit-il d'un air embarrassé. Mais, dans tout cela, vous ne me parlez pas de Mme de Shavarine. Qu'est-elle donc devenue ?

— Mme de Shavarine est depuis quelques jours en Alsace, à Schlestadt, pour régler avec les hommes d'affaires certains détails de la succession de ses parents assassinés il y a quelques mois, comme vous le savez...

— Je n'en reviens pas, murmura Giverny d'un air déconcerté.

— Vous voyez, conclut le juge d'instruction, que vous avez été très imprudent en favorisant l'entrée de ce Matho et de cette Lina au ministère des Affaires étrangères ; car, en ce faisant vous pouviez tout simplement vous faire soupçonner d'être d'accord avec Shavarine et vous comprenez maintenant que j'aurais été en droit de vous faire arrêter... si votre rôle dans l'affaire m'avait paru tant soit peu suspect.

« Mais ainsi que je viens de vous le dire, j'étais avant de vous voir, moralement convaincu que votre conduite était irréprochable ; je le suis plus que jamais après notre conversation. Il était bon, néanmoins, qu'une entrevue me confirmât dans mon opinion. C'est pour cette raison que je vous ai convoqué.

« Il me reste, monsieur, à vous remercier et à m'excuser de vous avoir dérangé. Et s'il m'est permis de vous donner un conseil, ayez soin, à l'avenir, de ne pas prodiguer vos recommandations... »

Le peintre, assez déconfit, salua et sortit.

Pendant que Giverny était aux prises avec le juge d'instruction, Shavarine arrivait au terme du voyage qu'il s'était proposé.

Lorsque la communication affolée de Matho lui avait indiqué que ses affaires tournaient mal et qu'il n'avait plus qu'à prendre la fuite s'il voulait éviter de sérieux ennuis, le baron était déjà en proie à de cruelles préoccupations, qui avaient comme cause principale le manque d'argent. Cette pénurie d'or, qui le tracassait depuis longtemps, était devenue particulièrement aiguë depuis quelques jours, car les vingt mille francs de sa femme avaient à peine suffi à payer quelques dettes inéluctables ; après quoi, les embarras avaient recommencé.

La menace de complications graves survenant sur ces entrefaites, avait donc d'autant plus profondément bouleversé Shavarine qu'il était par avance plongé dans le marasme et que l'arme essentielle pour lutter avantageusement contre les difficultés lui faisait défaut.

Aussi, après avoir pensé à fuir, ce qui est la première pensée de tout criminel, il songea à se procurer des fonds par tous les moyens.

Or, les moyens à sa disposition n'étaient pas très nombreux. A vrai dire, il n'y en avait même qu'un qui fût pratique : il consistait à obtenir cet argent de sa femme, soit par des supplications, soit par la violence.

La baronne était depuis quelques jours à Schlestadt pour régler certains détails de la succession de ses parents. Shavarine prit donc le train de Strasbourg. Pour dépister les limiers qu'il supposait lancés à ses trousses, il descendit à Nancy, et se rendit dans un hôtel en face de la gare.

C'était en pleine nuit. Le garçon de veille lui donna une chambre sans même

fixer sur lui ses yeux alourdis par le sommeil. Le lendemain matin, quand il ressortit de sa chambre, vers six heures et quart, le veilleur de nuit avait disparu et cédé sa place à un camarade. D'ailleurs, personne n'eut pu reconnaître le brillant baron de Shavarine dans ce maquignon bedonnant, aux favoris grisonnants, aux moustaches en broussailles, coiffé d'une casquette, qui portait à la main un bâton noueux et portait une sacoche en sautoir.

Le voyageur se dirigea lentement vers la gare, prit un billet de troisième classe pour Strasbourg et monta dans le train omnibus qui quitte Nancy à 6 heures 22.

A dix heures et demie, il était à Strasbourg sans avoir éprouvé la moindre alerte. Il déjeuna dans un restaurant voisin de la gare, fit ensuite un tour en ville et s'embarqua à trois heures pour Schlestadt où il arriva une heure après.

La maison des Geitzig était située un peu en dehors de la ville, sur la route de Brisach. Il y fut à pied en vingt minutes.

Marthe, qui avait passé une partie de l'après-midi chez son notaire à discuter des questions d'intérêt, venait de rentrer, un peu lasse, et se reposait dans sa chambre, assise auprès de sa fenêtre.

En voyant cet individu d'assez mauvaise mine qui, ayant ouvert la porte de l'enclos, traversait tranquillement le jardin, la jeune femme éprouva une légère appréhension : depuis l'assassinat de ses parents, elle vivait dans des trances continuelles et se tenait, d'ailleurs, constamment sur ses gardes, ayant toujours un revolver à portée de sa main dans le tiroir de sa table.

Voulant empêcher l'inconnu de pénétrer dans la maison, elle se porta à sa rencontre dans le vestibule.

— Ah ! c'est vous, Marthe ! dit le voyageur.

Au son de la voix, au regard, la baronne avait tout de suite reconnu son mari, et cela ne diminua pas ses appréhensions.

Sans attendre que la jeune femme l'en priât, Shavarine pénétra dans la chambre et s'assit, en jetant sur le lit sa casquette et ses favoris.

— Pourquoi ce déguisement ? interrogea-t-elle.

— Les agents de la sûreté sont à mes trousses, gronda-t-il, il fallait les dépister, j'y ai réussi : maintenant, je ne crains plus rien, je reprends mon identité.

— Vous n'aviez plus rien à craindre depuis la frontière, observa-t-elle. Vous auriez pu vous dispenser de me faire peur en vous présentant sous ce costume.

— J'ai voulu m'amuser...

— Ça ne m'amuse pas du tout, moi...

— Comme vous êtes sévère, ma chère amie ! On dirait que vous êtes fâché de me voir.

— Je ne peux pas être satisfaite de vous voir aux prises avec la justice. Pour quel méfait ?...

— Vous me le demandez ?... Pour l'affaire Matho, parbleu ! Cet imbécile a dû se faire pincer. Je le suppose, du moins, car il m'a écrit qu'il était "brûlé", ce qui indique qu'on le tient à l'oeil... En tout cas j'ai cru inutile de demander des explications et j'ai filé immédiatement, pour qu'un juge d'instruction grincheux n'ait pas la mauvaise inspiration de me mêler à cette affaire. Matho se débrouillera tout seul s'il le peut. Moi, j'aime mieux la liberté.

— Voilà donc, soupira Marthe, à quoi ont abouti vos louches manoeuvres. Un procès va commencer sans doute qui livrera votre nom à la malveillance du public. La justice française ne peut plus vous plaindre puisqu'il s'agit d'espionnage. Mais nous serons tout de même déshonorés

et nous ne pourrons plus rentrer en France, le seul pays où il me plaise de vivre.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? gronda le baron. Tout a mal tourné. Si j'avais réussi c'était la fortune et les honneurs... en Allemagne, tout au moins...

— Tandis que c'est la honte et la misère, acheva la jeune femme.

— Oh ! la misère, vous ne la craignez plus, vous ! Quant à moi, peu vous importe que je sois malheureux, puisque vous me détestez.

Elle hocha la tête sans répondre.

Shavarine poursuivit :

— Ainsi, en ce moment, je suis dans une situation désespérée au point de vue pécuniaire. Malgré cela, je ne veux rien vous demander... je sais que ce serait inutile...

— Complètement inutile, répondit-elle durement.

Ils restèrent un instant silencieux, à se dévisager, le regard chargé de défiance et de haine.

Après s'être recueillie une minute, la jeune femme reprit :

— Je viens de répéter après vous, que vous n'auriez plus rien à craindre de la justice française. Est-ce bien sûr ? Ne suis-je pas dans l'erreur.

— Que voulez-vous dire par là ? interrogea le baron en lançant à sa femme un regard agressif.

— Je veux dire que vous pourriez avoir d'autres méfaits, d'autres crimes, peut-être à vous reprocher... Tout est possible avec la mentalité que je vous connais.

Shavarine était très pâle, très ému. Il voulut, cependant, prendre la chose en riant.

— Ah ! ça, vous vous payez ma tête en ce moment ! lança-t-il.

— Pas du tout, je parle sérieusement.

— Alors, veuillez me dire qui a pu vous

donner de votre mari une telle opinion...

— Personne ne m'a suggéré quoi que ce soit sur votre compte, interrompit la baronne. Ce que j'en dis m'est inspiré uniquement par les réflexions que j'ai faites sur les événements qui se sont produits autour de nous depuis quelque temps. Il y a, dans votre vie, tant de choses louches... depuis l'assassinat de ce M. Valentin, qui m'a si fort attristée pour ses pauvres enfants, jusqu'au meurtre qui a été commis, ici, il y a trois mois...

Shavarine devenait nerveux. D'un geste coupant, il interrompit sa femme.

— Ma chère Marthe, dit-il, je ne suis pas venu ici pour me faire insulter ou pour entendre des calembredaines qui n'ont ni queue ni tête...

— Je sais bien, vous êtes venu pour me soutirer de l'argent. Mais, pourquoi ne profiterais-je pas de l'occasion pour décharger mon cœur ?...

— Vous êtes folle...

— Pardon, je vous ferai remarquer, à mon tour, que je préfère ne pas être insultée et que, si votre voyage n'avait pas d'autre but, vous pouviez rester où vous étiez...

— Vous me provoquez, je ne fais que me défendre... Quant à rester où j'étais, vous savez fort bien que c'était impossible et vous n'ignorez pas, enfin, que je suis ici pour une raison majeure.

— Je vous ai déclaré une fois pour toutes que je ne vous donnerais pas un pfennig. Il est inutile d'insister.

— Vous aimez mieux me voir crever de misère ou me glisser aux métiers les plus vils...

— Tous les métiers, avec lesquels on gagne honnêtement sa vie, en travaillant, sont plus honorables que celui que vous avez pratiqué jusqu'à présent. Du reste, peu m'importe, je vous l'avoue, que vous

deveniez ceci ou cela, je n'ai pas l'intention de reprendre la vie commune avec vous...

— Je m'en moque, rugit Shavarine blême de rage, vous pouvez demander le divorce et vous remarier avec un autre, tout cela m'est indifférent. Mais j'ai besoin d'argent, j'en veux, j'en aurai... et, puisque les prières vous laissent insensible, j'emploierai la violence... Oh ! vous pouvez prendre des airs effarés et appeler au secours, ce n'est pas votre femme de chambre, ce n'est pas votre vieux jardinier qui vous défendront. D'ailleurs, le premier qui montre son nez, je l'exécute... Comme vous le dites si bien, un crime de plus ou de moins n'est pas pour me gêner.

De blême qu'il était, Shavarine, qui s'animaient en parlant, était devenu éramois, la colère le congestionnait, l'étouffait.

La baronne eut peur ; elle prit un ton très doux pour assurer :

— Mais je n'ai rien ici, mon ami, je vous le jure, je ne peux donc rien vous donner.

— Vous avez des fonds à la banque, vous pouvez me donner un chèque.

— Non... non... je n'ai rien...

— Assez interrompit Shavarine durement ; je ne discuterai pas davantage. Veux-tu, oui ou non, me donner de l'argent pour échapper à toutes les polices qui vont se liguer contre moi !

Au lieu de répondre, elle lança :

— Ah ! ah ! c'est donc vrai, ce que je disais ?... L'espionnage est le moindre de tes méfaits... et tu as sur la conscience beaucoup d'autres crimes, pour lesquels les frontières n'empêchent pas la répression.

Croyant prendre une attitude qui lui serait profitable, Shavarine fit semblant de s'attendrir.

— Eh bien, oui, c'est vrai, continua-t-

il avec élan, je suis un misérable... J'avais horreur du travail et j'avais de grands besoins d'argent... Pour me procurer cet argent, indispensable à la satisfaction de mes goûts de luxe, j'ai employé des moyens répréhensibles. L'espionnage mène à tout, à la condition d'en sortir rapidement. Je m'y suis éternisé ; et, mal servi par mes sous-agents, j'ai fait des écoles...

— Ainsi, la mort du général Roeder, par exemple, a été inutile, prononça Marthe gravement.

— Oui, la mort du général Roeder a été inutile... Mais, qu'en sais-tu ?... Qui t'a parlé de ça ?... Le général est-il bien mort ?... C'est une histoire de brigands qui n'a pas le sens commun...

La jeune femme, impassible, poursuivit :

— Cette mort en amena, d'ailleurs, une autre peu de temps après... Ferdinand Roeder, le frère du général, qui possédait certaine lettre compromettante pour vous, était gênant ; vous avez décidé de le faire disparaître. Mais ce fut un autre, ce fut l'infortuné Edouard Valentin, qu'un concours de circonstances désigna à vos coups : il se trouvait ce soir-là en possession de la lettre compromettante et d'une dizaine de mille francs qu'il avait gagnés au jeu... Voilà pourquoi Matho l'a tué.

Shavarine haussa les épaules d'un air méprisant :

— As-tu bientôt fini de lancer des élucubrations folles ? grogna-t-il.

Elle se dressa, vibrante d'indignation.

— Ose donc nier que tu as fait assassiner M. Valentin ? cria-t-elle.

Cynique le baron riposta :

— Eh bien, quand j'aurais fait assassiner ce musicien, quel beau malheur !... Les dix mille francs étaient bons à prendre... tu en as profité autant que moi..

et sans vergogne. A ce moment-là tu n'avais pas encore hérité.

— Ah ! tu avoues !'. Misérable ! je te hais, je te déteste... Alors... alors, c'est encore Matho, sans doute, qui a tué mon père et ma mère ?...

— Pourquoi pas ?... Un crime de plus ou de moins n'est pas pour me gêner...

— Ne nargue pas, gredin, tu haïssais mes parents depuis qu'ils ont fait tant d'opposition à notre mariage... J'aurais bien dû les écouter... tu convoitais leur argent, tu pensais qu'une fois riche, je te laisserais la libre disposition de ma fortune... et tu as... avancé l'heure de la succession... Ah ! j'aurais dû m'en douter plus tôt... Oui, oui, tout ce qu'on m'a dit est bien exact.

— Qui ça : on ?...

Elle avoua naïvement :

— L'agent de la Sûreté qui est venu avant-hier.

Shavarine resta un instant silencieux, dans une attitude méditative.

“Je comprends maintenant, pensait-il, pourquoi ma femme est si perspicace, après avoir été si longtemps aveugle... Un mouchand est venu lui ouvrir les yeux, tout en lui tirant les vers du nez... Oh ! c'est grave, ça !.. le danger devient pressant... il faut en finir...”

— Ma chère amie, reprit-il tout haut, je viens de vous le dire, je suis un misérable... Oui, tout ce que vous supposez est vrai... Oui, c'est moi qui ai fait assassiner M. Roeder, puis M. Edouard Valentin, puis... vos parents.

— Abject bandit !...

— Et j'ai fait tout cela, continua-t-il paisiblement par amour pour vous, pour que vous ne manquiez jamais de luxe auquel vous avez droit, dont vous avez si facilement pris l'habitude...

— Tais-toi ! Va-t'en ! Tu me fais hor-

reur...

— Ça je m'en moque, interrompit-il, je ne suis pas venu à Schlestadt pour te faire une scène de jalousie, je suis venu te demander de l'argent et si tu ne m'en donnes pas, j'en aurai malgré toi...

— Arrière, brute, sors d'ici et ne repars jamais devant moi ! ordonna-t-elle.

— Allons, ça va se gêter, grogna le baron entre ses dents.

Et s'avancant dans une attitude menaçante, il commanda :

— Donne-moi de l'argent immédiatement. si tu tiens à ta peau...

Joignant le geste à la parole, il voulut lui prendre le poignet. Mais Marthe, légère, se dégagea et bondit vers la table, dans le tiroir de laquelle elle saisit vivement son revolver.

— Ah ! c'est comme ça ! rugit le baron furieux, nous allons voir...

Il s'élança, voulant saisir sa femme à la gorge. Mais celle-ci recula d'un bond et mit la table entre eux deux.

Voyant qu'elle lui échappait, Shavarine fouilla rapidement dans sa poche.

— A nous deux ! clama-t-il, et vise bien...

Mais il avait à peine prononcé ce mot qu'une détonation retentit...

Shavarine frappé en plein coeur s'affaissa.

Croyant sa vie en danger, car elle savait le baron très capable de faire usage de l'arme qu'il cherchait, et comprenant qu'elle n'avait de chance de salut qu'en profitant de l'avance qu'elle avait prise, la jeune femme avait tiré, précipitant le dénouement de cette horrible scène.

La balle, sans qu'elle le voulût, peut-être, mais heureusement pour elle, sans doute, avait fait une blessure mortelle... Ses parents étaient vengés !

EPILOGUE

Deux mois plus tard, un journal de Colmar, "le Nouvelliste d'Alsace-Lorraine" qui mène si vaillamment le bon combat pour les idées et la culture française dans nos provinces perdues, publiait en première page la nouvelle suivante.

"Nous avons le plaisir d'apprendre le mariage de Mlle Yvonne Valentin, fille de M. Edouard Valentin, assassiné il y a dix-huit mois, à Dieppe, et soeur de M. Henri Valentin, qui a quitté l'Alsace l'année dernière et vient d'entrer à l'école de Saint-Cyr, Mlle Valentin épouse M. Edmond Giverny, peintre de grand talent, qui a été médaillé au dernier Salon.

"La bénédiction nuptiale leur sera donnée jeudi à l'église Sainte-Marie des Batignolles, à Paris. Nous offrons aux jeunes époux nos compliments et nos vœux."

Et à la deuxième page, on pouvait lire l'entrefilet suivant :

"Par une curieuse coïncidence, l'horrible drame qui a coûté la vie au père de Mlle Valentin, dont nous annonçons le mariage d'autre part, a eu son épilogue hier devant les assises de la Seine. Le jury n'avait-il est vrai, devant lui que des comparses, le nommé Matho et sa femme Lina. L'instigateur, le véritable auteur responsable des crimes qu'ils ont commis n'était pas là : c'est le baron de Shavarine qui, on s'en souvient, a été tué à Schlestadt par sa femme, il y a environ deux mois. Celle-ci, d'ailleurs, n'a pas été poursuivie, le juge d'instruction ayant considéré avec raison qu'elle se trouvait en cas de légitime défense.

"Matho et Lina avaient d'abord été arrêtés sous prévention d'espionnage ; mais l'accusation avait été difficile à établir, ils avaient été mis hors de cause. C'est au cours de l'instruction ouverte contre eux

— par suite des révélations apportées par Mme de Shavarine — qu'on a appris qu'ils avaient sur la conscience la mort du général Roeder, celle d'Edouard Valen-

tin et celle des époux Geitzig, père et mère de la baronne de Shavarine.

“Les deux misérables ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité.”

— F I N —

COMMENT LES ALLEMANDS ONT TRAITÉ LES ITALIENS

L'Italie a eu, au moins, trois excellentes raisons d'entrer en guerre contre les teutons: 1o elle a voulu soutenir la vraie civilisation contre la fausse; 2o elle a compris que c'était pour elle la meilleure occasion d'obtenir justice dans ses revendications et 3o elle n'a fait que se défendre car ce sont les Boches qui l'ont tout d'abord provoquée.

En voici une preuve entre mille : en territoire français envahi, aux forces et aciéries d'Homécourt, les Allemands n'ont pas confisqué moins de 700 mille tonnes de métal ou de minerai. A Joeuf, à Saint-Pierremont, à Auboué-Moineville, même pillage éhonté. Dans cette dernière localité, les Allemands eurent besoin de main-d'oeuvre. Ils recoururent aux Italiens, si nombreux en ce pays.

Malgré les efforts faits par le gouvernement français pour rapatrier ces excellents travailleurs, 1,729 Italiens chômaient encore aux environs d'Auboué.

Ordre leur fut donné de rejoindre, par étapes et à pied, les mines où l'envahisseur avait décidé de les employer. Il en fut de même à Gorcy. A Auboué, on leur distribua 10 onces de pain par jour et par

tête—quelle ration pour un mineur! Il leur fut encore permis d'abattre, à leurs frais, une vache et deux moutons par semaine; c'est toute la viande à laquelle a droit une population totale de 2,700 âmes!

Des rapports officiels, que nous avons sous les yeux énumèrent, en dehors de cette organisation du servage collectif, les forfaits commis par les Allemands sur des ressortissants italiens.

Dès le 5 août, Arthur Resquinella, de Mezza-Marittima, est frappé jusqu'au sang parce qu'il refusait de conduire à Metz des bestiaux volés à Homecourt et à Joeuf.

Le magasin de M. Alexandre Anzani, de Rome, est entièrement pillé.

A Varny-Village, en août et septembre, une trentaine d'Italiens sont obligés de travailler pendant trente-sept jours, sans salaire ou, comme on dit, “pour le roi de Prusse”. On leur donnait pour toute nourriture une soupe faite de débris de pois, de grains et de farine, Antoine Ceulet, de Feltre, qui réclame, est battu, enfermé pendant cinq jours, au pain et à l'eau, dans un wagon de marchandises

Fait plus grave: le 25 août, quatorze Italiens, sur l'ordre du capitaine Kemna, de Breslau, furent assassinés à Conflans-Jarny. Neuf d'entre eux durent creuser leur propre fosse avant de la combler de leur corps.

Maria Aufiero (onze ans) et sa soeur (sept ans), mises en joue par des soudards, eurent l'une un bras, l'autre une jambe fracassés. Le 10 décembre 1914, la Consulta ordonna, de Rome, une enquête qu'aucune sanction n'a suivie.

A Beauvilliers, à Audun-le-Roman, pareilles scènes d'infamie et d'horreur. Un homme de soixante-dix ans, Paoli Bartolo, a vu un Bavarois poignarder dans son berceau, un enfant de six mois. Un autre, plus âgé, fut porté contre un mur et fusillé. Nous ne parlons pas des atrocités commises sur des Françaises ou des Français.

Au début de la guerre, le département de Meurthe-et-Moselle renfermait 60,000 Italiens. Tous gagnaient largement leur vie. On comptait, parmi eux, 400 négociants aisés ou même riches. Ces derniers constituaient une proie soigneusement repérée. Jugez-en!

M. Bonfiglioli (maison d'importation), à Homécourt-gare, dut payer 19,000 piastres.

M. Zappoli (produits alimentaires), 13,000 piastres.

M. Bertola (vins), 15,000 piastres.

M. Olivo (comestibles), 7,000 piastres.

Le consul d'Italie essaya d'intervenir. Le capitaine Rolfs lui déclara simplement:

—C'est la guerre!

Cela s'appelle tout simplement du banditisme qu'il faut châtier sévèrement; mais patience tout se paie un jour et d'accord avec les autres alliés, les Italiens sauront l'apprendre à Guillaume.

CURIEUSES BLESSURES

A l'hôpital de Cambrai, en France, se trouvent de nombreux blessés, dont quelques-uns ont échappé à la mort de façon presque miraculeuse.

Ainsi, un homme fut atteint, en pleine poitrine, par un éclat d'obus. Normalement, il aurait dû avoir la poitrine entièrement défoncée, tandis qu'il en a été quitte pour une contusion. Un autre reçut un petit éclat d'obus qui vint lui traverser les deux joues, lui brisant toutes les dents; il s'en tira avec une figure enflée, sans que sa langue eût souffert en quoi que ce soit.

Un autre homme fut atteint d'une balle qui lui traversa tout le corps, passant juste au-dessus du coeur sans léser aucun organe essentiel. Il put, malgré sa blessure, marcher deux milles avec son équipement jusqu'à l'ambulance. Là, une infirmière lui fit un pansement antiseptique et, le lendemain, il retournait au front.

Un autre a reçu dans le corps onze balles et, non seulement il vit, mais il a pu écrire à sa femme des détails sur ses blessures.

L'on peut bien dire avec l'adage qu'il y a des hommes qui ne sont pas nés pour être tués.

La mode est aux piqûres... Cocaïne? Morphine?... Que non pas. Les élégantes, en France, se font tout simplement faire des injections hypodermiques d'essence de rose, de violette ou d'autres fleurs. Vieux jeu maintenant que de se servir d'un vaporisateur! Cette mode vient d'Angleterre, où elle a fait fureur, paraît-il.

TYPE D'INDIGÈNE ARUIMI

CHEZ LES CANNIBALES DE L'AFRIQUE CENTRALE

Histoire de la Tribu "Singe"

Ce fut une lamentable erreur de la part du capitaine X*** de laisser seulement trois de ses soldats nègres pour occuper le village qu'habitait la peuplade sauvage des Basokos, la tribu "singe" de l'Afrique centrale.

Désirant créer un poste avancé dans ce village, il agit avec la conviction que les naturels ne molesteraient pas une force aussi peu redoutable, alors qu'en installant une troupe plus nombreuse, il risquait, en toute probabilité, d'exciter l'hostilité du peuple basoko, qui est d'un caractère farouche.

La tribu "singe" n'avait jamais été subjuguée. Les Basokos n'avaient jamais entendu la détonation des armes à feu, et ils se pavanaient encore avec des attitudes arrogantes dans leur malpropre village, la tête ornée de touffes de plumes, et armés de sagaies aiguës et scintillantes.

Le capitaine passa en revue sa petite compagnie de soldats houssas, venus de l'Afrique occidentale.

—Caporal Alakaï!

—Oui, moussou.

—Sapristi, caporal, où est ton pantalon?

—Les indigènes, moussou, la nuit pen-

dant que moi dormais, ils ont fait un vol à moi, moussou.

—Sale blague!... Ali Boussi!... Tété Clever! Avancez!

Les trois nègres, différents de stature et de carrure, attifés d'uniformes en loques aux couleurs criardes, sortirent des rangs et saluèrent.

—Attention! Caporal Alakaï, je vais te laisser ici avec Boussi et Clever. Dans quelques mois je reviendrai. Astiquez vos fusils tous les jours. Voici des cartouches. Mais ne vous battez pas. Voici encore des perles de verre pour vous acheter de la nourriture. Le chef m'a promis d'être votre ami. Sacrebleu! Ali Boussi, fixe! Voilà que tu attrapes des mouches pendant que je donne des ordres. Caporal Alakaï, voici le drapeau!...

Le capitaine belge, qui prononçait cette harangue en mauvais anglais, remit alors au caporal un pavillon déteint, bleu, avec une étoile d'or, emblème de l'Etat indépendant du Congo récemment créé. C'est ainsi que trois soldats nègres, originaires du Niger, furent laissés seuls au milieu des cannibales pour représenter l'autorité de l'Etat.

Quand tout fut prêt pour le départ, les

amarres furent larguées et le petit vapeur s'éloigna pour gagner le courant. Les voix rauques des trois Houssas qui, dans l'eau jusqu'à mi-corps, s'époumonnaient à crier des adieux gutturaux à leurs camarades, étaient complètement couvertes par les hurlements des sauvages qui dansaient gaillardement sur la berge. La petite bouffée de vapeur, suivie instantanément par un coup de sifflet aigu, provoqua une panique parmi les guerriers braillards.

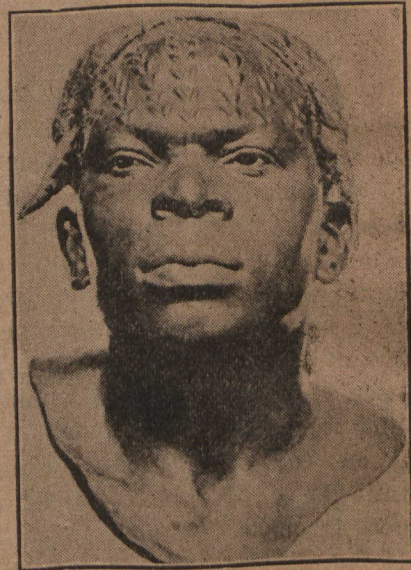
Le même soir, les trois Houssas, avec une imprévoyance bien africaine, profitèrent de l'occasion pour s'offrir un festin de poisson fumé, de canne à sucre et d'autres douceurs dispendieuses dont l'achat fit une brèche extravagante dans leur stock exigü de perles de verre. Mais, après cette première ébullition de joie, le caporal Alakaï et ses deux compagnons, s'installèrent dans leur hutte et y vécurent paisiblement. Après qu'ils eurent inspecté minutieusement le bagage des soldats, les naturels ne firent plus guère attention à eux. Au début leur ignorance du dialecte local empêcha les Houssas d'entrer en conversations amicales avec leurs hôtes, mais ils avaient l'esprit assez subtil et prompt pour faire comprendre ce qu'ils voulaient.

S'ils étaient en apparence indifférents aux hommes, la partie féminine de la communauté en arriva vite à les considérer comme un objet continuél de curiosité. Les femmes basokos, esclaves horribles, rôdaient sans cesse autour de la case des Houssas, les montrant du doigt et entremêlant leur conversation et leurs réflexions par de fréquents éclats de rire gouailleurs.

Le milieu dans lequel se trouvaient les trois soldats noirs était caractéristique de

la contrée. Il ne se passait guère de jours et de nuits sans une orgie sauvage, suivie généralement de quelque rixe sanglante. La forêt, adossée au village, retentissait continuellement des cris discordants et des plaintes des femmes que leurs tyranniques maîtres battaient.

Chaque jour, quand le soleil tropical les baignait de chaleur torride et d'aveuglante clarté, d'écoeuvrantes vapeurs montaient des huttes trempées par les abon-



Type d'indigène.

dantes rosées nocturnes. Tout n'était qu'immondices et fange, et l'atmosphère était lourdement chargée de puanteurs horribles.

Un mois environ après leur arrivée à Basoko, le caporal Alakaï fut atteint d'un accès de fièvre. Un matin, pendant qu'il reposait dans sa hutte, poursuivant une conversation incohérente avec ses subordonnés, quelques naturels passèrent soudain leur tête par la petite ouverture qui servait de porte, disant :

—Yaka, sén-néen-né Ya-oukou. (Venez avec nous, venez sur la grande rivière.)

—Ola-ou? (Pourquoi?) — demanda Ali Boussi.

—Nous allons pêcher un beau poisson. Ya-oukou. Venez avec nous, amis, venez pêcher du poisson, invitèrent-ils, toujours dans leur dialecte.

Ali Boussi s'adressa à Alakaï d'un ton persuasif :

—Laisse-nous aller. Nous te rapportons quelque bon poisson frais.

—Oui, ajouta Tété Clever, plaçant une gourde d'eau à la portée d'Alakaï.

—Il y a deux jours que tu n'as rien mangé. Laisse-nous aller te chercher un peu de bonne nourriture.

D'habitude alerte et actif, Alakaï était alors abattu, annihilé. Ses yeux fiévreux injectés de sang étincelaient, et il répondit languissamment :

—Tor! Oui, amis, allez si vous voulez.

Quelques minutes après leur départ, Alakaï, en changeant de position, aperçut un paquet de petits fragments du Koran, enveloppés de cuir, comme en portent fréquemment les Houssas en guise de charmes pour les préserver du malheur.

—Allah! Ils ont oublié leur "hamalat"! Puissent-ils ne pas rencontrer la malechance, murmura-t-il.

Pendant toute cette journée, Alakaï demeura dans un état d'inertie absolue. Ses membres étaient endoloris, mais son cerveau restait lucide et, pendant les longues heures de midi, les heures les plus chaudes, les pensées du malade se reportèrent vers son pays, là-bas! Dans son imagination fiévreuse, il se représentait les plaisirs et les délices qu'il goûterait quand sa période de service au Congo serait terminée. Il sommeilla pendant l'après-midi et c'est le vacarme d'un immense tambour

qui l'éveilla en sursaut, annonçant la nouvelle lune et invitant à la danse du soir.

Stupéfait de se trouver encore seul, Alakaï rampa jusqu'à la porte de sa hutte et de là, tout chancelant de faiblesse, il se dirigea vers le fleuve, le coeur angoissé d'un étrange pressentiment.

Le soleil venait de disparaître derrière les arbres, une brise fraîche se levait, et le vaste fleuve avait pris une couleur terne plombée. Portant la main au-dessus de ses yeux, Alakaï parcourut du regard la placide étendue d'eau, mais rien d'abord ne lui annonça le retour de ses compagnons. Scrutant toujours le crépuscule qui s'obscurcissait, il finit par distinguer une grande pirogue de guerre qui remontait le courant. Les naturels chancelaient en maniant gauchement leurs avirons à long manche, et élaboussaient l'eau dans tous les sens.

Alakaï s'impatienta de leur lenteur. Peu après, quand parvinrent à son oreille les échos affaiblis d'un chant, il murmura nerveusement :

—Ils sont ivres! Ivres de vin de palme. Il y aura encore du carnage ce soir. Oh! Ali Boussi, reviens! Tété Clever, reviens...

Quand la pirogue s'approcha de la rive, Alakaï reconnut quelques-uns des naturels qui avaient invité ses compagnons à se joindre à eux ; mais, à sa grande consternation, il ne voyait ni l'un ni l'autre de ses compagnons.

Avec des cris sauvages et des vociférations d'ivrognes, les pagayeurs lancèrent leur pirogue contre la berge. Alakaï fut sur le point d'appeler, de s'enquérir de ses camarades, quand une découverte imprévue lui glaça le sang : au fond de la pirogue, il distinguait, en un tas confus, des membres humains.

Immédiatement, il comprit que ses com-

pagnons avaient été tués par les sauvages ivres, et cette crainte se confirma aussitôt quand il remarqua que plusieurs naturels avaient endossé les effets de ses camarades.

La pirogue n'était plus qu'à quelques pieds de la berge; une cohue de noirs surexcités s'assemblaient sur la rive, poussant d'horribles clameurs. Eux aussi avaient aperçu la provision de chair dans l'embarcation.

Alakaï frissonna de terreur. Il savait qu'après avoir massacré ses deux compagnons, les meurtriers l'égorgeraient à son tour. Se dissimulant dans l'ombre épaisse des huttes, il gagna prudemment la forêt, et là, il s'enfuit à toutes jambes, indifférent aux épines qui le déchiraient, trébuchant et culbutant dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il eût franchi une grande distance.

Trop affaibli pour continuer, il rassembla ses forces pour un dernier effort. A l'aide des lianes, il grimpa dans un arbre, dans les hautes branches duquel il s'installa pour se reposer. Epuisé, fourbu, il s'adossa contre le tronc, sa tête retomba en avant; ses membres étaient secoués de tremblements fébriles et ses dents claquaient.

Seul, dans la forêt sans limites, rongé par la fièvre, sans nourriture, il songeait que la station d'Etat la plus proche était à une distance de plus de cinq cents milles.

Sa position désespérée l'accabla, et, pendant les quelques jours qui suivirent, Alakaï demeura parfois immobile pendant de longues heures, les yeux sans regard fixés sur le sol.

Inutile d'espérer aucune aide, aucun secours. Il savait que les naturels le cherchaient et il s'attendait à tout moment à

entendre leurs clameurs exultantes. Cette pensée le faisait frissonner. La forêt obscure et la mort lente par inanition étaient son sort désormais. Le jour, il errait par les fourrés ténébreux et la nuit il escadait les branches d'un arbre pour éviter d'être la proie des léopards.

A mesure que les jours passaient, Alakaï se sentait faiblir rapidement. Sa nourriture consistait en racines crues et il



Une idole nègre.

mangeait aussi les grosses larves blanches qu'il trouvait dans les troncs en décomposition.

Du sol, s'exhalaient les âcres odeurs des végétaux qui pourrissaient, et il enfonçait jusqu'à mi-jambe dans des lits de feuilles détrempées sur lesquelles couraient des cohortes entières de féroces fourmis. Au dessus de sa tête, rien que le dais opaque des feuillages.

Une trentaine de jours s'écoulèrent ainsi, et Alakaï, le milicien autrefois brillant et actif n'était plus qu'une loque lamentable. Pendant des journées entières,

il s'asseyait sur le sol spongieux, se balançant d'un mouvement continu et proférant des phrases sans suite comme quelqu'un qui aurait perdu la raison. La terrible épreuve et les privations qu'il endurait minaient ses facultés mentales, et chaque jour ses pensées se concentraient de plus en plus sur les riches plantations qui entouraient le village d'où il s'était enfui. Tout son être était envahi par un désir unique de nourriture, et les affres de la faim ramenaient chaque jour sa pauvre carcasse décharnée plus près des champs des sauvages.

La crainte d'être capturé ne l'entraînait plus. Risquant tout, il résolut de s'offrir la joie de mâcher une fois encore de la canne à sucre et du maïs.

Un matin, Alakaï s'éveilla dans une flaque d'eau, à côté d'un tronc d'arbre à demi pourri. Il avait plu à profusion pendant la nuit et l'eau formait un bassin autour de lui.

Il se leva avec difficulté car ses membres étaient ankylosés et engourdis par l'humidité et la fraîcheur. Sur son corps émacié, il ne restait plus que des lambeaux déchiquetés d'étoffes. Il s'étira, un étourdissement le prit, il chancela et s'affala inanimé sur le sol. Quand il revint à lui, les abeilles bourdonnaient. Il était midi.

Dans le lointain il entendit le bruit du tambour ; c'était le tambour-signal des Basokos. Avec une démarche titubante, il se fraya un chemin à travers les fourrés, tantôt escaladant péniblement des arbres couchés, tantôt suivant à quatre pattes le bord sablonneux de quelque ruisseau peu profond.

Le bourdonnement assourdi continuait, et Alakaï cheminait obstinément, comme attiré par quelque fascination mystique. Le

bruit du tambour éveillait au fond de son cœur un sentiment dolent de délivrance. Dans son esprit en désarroi, c'était lui que le tambour appelait, il lui annonçait que ses souffrances allaient prendre fin.

Ragaillardi par des visions de festin copieux dans les plantations, il s'acharnait à avancer et il atteignit enfin l'orée de la forêt. Là, devant lui, s'étendaient les champs si longtemps rêvés. Mais, d'abord, l'éclat du soleil l'aveugla : depuis un mois il n'avait pas revu le jour!...

Les yeux éblouis et les membres tremblants, il entra dans les maïs mûrissants et se mit à manger voracement, avec des larmes d'attendrissement roulant sur ses joues maculées.

Bientôt, une torpeur l'envahit, il s'allongea sur le sol et ne tarda pas à dormir profondément. Il rêva qu'il entendait des voix, des voix rudes et cruelles.

S'éveillant en sursaut, il se trouva entouré de femmes qui poussaient des clameurs.

D'abord, il resta hébété, mais il reprit bien vite conscience de sa situation périlleuse. Il fut brutalement remis debout, et poussé vers le village, par une douzaine de femmes nues, à la poigne solide, qui s'esclaffaient et riaient avec une exultation farouche.

Son cœur se serra de désespoir à la vue de ces visages sanguinaires. Tombé aux mains de ces barbares, il savait qu'un sort horrible lui était réservé, et il savait bien qu'il allait à la mort.

Parvenu au village, Alakaï fut jeté violemment à terre et on lui lia les mains derrière le dos. Pendant ce temps, la population se rassemblait autour du groupe, pérorant et hurlant sans arrêt.

Au milieu du tumulte on entendit un chant sinistre. Les cris et les clameurs se

turent, et une troupe de femmes qui chantaient s'avança, précédant le Woto-Ya Boti, le grand magicien.

Celui-ci, dont le corps était burlesquement barbouillé de pâtes diverses, bondit en avant et exécuta une danse fantastique. La foule scandait ses sauts par des claquements de mains et un monotone bourdonnement.

S'arrêtant et prenant une attitude grotesque, le sorcier parla d'une voix sépulcrale :

—Vous tous, écoutez! C'est le jour de la nouvelle lune. Toute la nuit nous allons danser et chanter pour l'Esprit de la lune qui est favorable. Mais le malheur tomberait sur nous si nous répandions le sang pendant que la lune nouvelle est dans le ciel, ou même avant que le prochain soleil se lève, ô hommes de Basoko!

Le discours du magicien fut salué par un murmure désapprouvateur.

Toutefois Alakaï, les pieds et les mains liés, fut attaché au tronc rugueux d'un palmier, et deux ou trois jeunes sauvages, aux lances aiguës, montèrent la garde auprès de lui.

Quand la nuit vint, tous les tambours de bois du village lancèrent l'invitation à la danse en l'honneur de l'esprit favorable de la lune nouvelle.

Dans un état d'accablement misérable, Alakaï contemplait les préparatifs de la fête. On alluma des tas de bois crépitants d'où une fumée bleue monta droit dans l'air calme de la nuit. Peu après, avec des clameurs joyeuses, la danse commença. Hommes et femmes se plaçaient sur deux rangs, face à face; chaque rang avançait et reculait, et les danseurs se livraient à toutes sortes de gambades et de contorsions à la cadence d'un chant monotone.

Des centaines de pieds nus heurtaient le sol pendant que s'entre-choquaient les lourds cercles de fer qui ornaient les poignets et les chevilles. Les voix des hommes succédaient aux voix de fausset des femmes, lorsque, tour à tour, ils bondissaient en avant, tortillaient leur buste et regagnaient leur rang.

Par intermittences, les flammes blafardes se reflétaient sur les torsos où la sueur coulait à grosses gouttes et sur le métal poli des ornements. Les bananiers aux larges feuilles et les palmiers gracieux se détachaient en violent relief sur le ciel pur de la nuit. L'écho des voix se répétait nettement dans la forêt lointaine et par delà le fleuve.

Toute la scène, avec ses ombres tranchées, était à la fois lugubre et pittoresque; l'infortuné Alakaï, au milieu de ses souffrances, demeurait sourd et indifférent aux chants éperdus et aux simagrées délirantes des sauvages.

Les heures passaient lentement; vers la mi-nuit, des rafales de vent sifflèrent dans les hautes branches. Un ouragan de pluie glaciale s'abattit sur le village, mais les danseurs continuèrent à trépigner et à pirouetter avec la même ardeur. Pourtant, les jeunes gardiens d'Alakaï allèrent subrepticement s'abriter sous l'auvent d'une hutte où ils s'accroupirent côte à côte. Bientôt, de leur groupe, s'éleva une série de ronflements sonores... Ils s'étaient endormis.

Alakaï tira sur ses liens et réussit finalement à se dégager les mains; après quoi, il ne fut pas long à dénouer les cordes qui attachaient ses jambes. Enfin! Il était délivré... Son cœur battait à grands coups douloureux. C'était l'occasion de recouvrer la liberté, de s'échapper, sans perdre un instant. Il fit quelques pas en

avant. Ses forces le trahirent. Ses articulations étaient engourdis : il s'affaissa sur le sol, impuissant, avec un gémissement d'agonie.

Ses gardes réveillés bondirent sur lui, et l'un d'eux l'aiguillonna cruellement d'un coup de lance.

— Arrête, Nngengenouà ! Il ne faut pas verser de sang avant le lever du soleil, ça nous porterait malheur !



Ce que les nègres adorent.

Mais le fer aigu avait pénétré dans les côtes d'Alakaï, et de la blessure un filet de sang coulait jusqu'à terre.

De nouveau, Alakaï fut ligoté contre le tronc du palmier, et ses liens, cette fois étaient si serrés que les cordes lui entraient dans les chairs.

La pluie cessa. Les feux peu à peu s'éteignirent, les voix des danseurs étaient enroutées. L'obscurité s'accrut : c'était l'heure qui précède l'aube.

L'esprit d'Alakaï divaguait. Soudain, il tressaillit : un bruit ! Il leva la tête pour

écouter. C'étaient, dans les cimes des arbres, les battements d'ailes des oiseaux qui commençaient à s'agiter.

Le chant des danseurs mourut graduellement ; le silence enveloppa le village, et le seul bourdonnement de myriades de moustiques emplissait l'air. Parfois un grand chien décharné rôdait autour d'Alakaï, reniflant le sol, à la recherche de quelque nourriture. Quand les premières lueurs de l'aube apparurent, le village était encore plongé dans un lourd sommeil. Le décor pittoresque de la nuit avait perdu toute sa beauté. Les huttes ruisaient, les ruelles boueuses regorgeaient d'immondices et de feuilles, et, à l'endroit des feux, il ne restait que des cendres blanches délavées.

A mesure que la clarté croissait, les oiseaux s'envolaient en quête de leur pitance matinale ; les portes de roseaux des huttes grinçaient en s'ouvrant et des formes noires apparaissaient. En peu de temps, le village fut à nouveau plein d'animation et les naturels jetaient des regards furtifs dans la direction de la proie qu'ils convoitaient, tandis que le malheureux Alakaï regardait, d'un oeil morne, s'avancer vers lui un groupe de nègres armés. Leurs panaches de plumes étaient détrempés et emmêlés et leurs faces revêches portaient les traces des fatigues de la nuit. Tout en se rassemblant devant leur victime, ils grommelaient des jurons courroucés contre le froid. Le ciel gris s'éclaira et de pâles rayons parurent.

Soudain, une détonation d'arme à feu : les sauvages alarmés échangèrent des regards de stupeur.

Un hurlement sauvage monta d'un coin éloigné du village.

— Watamba-tamba ! Les Arabes ! Fuyons ! Fuyons !

Les coups de feu éclataient maintenant en succession rapide. L'atmosphère lumineuse du matin retentissait de cris et de vociférations épouvantables, du choc des armes, des clameurs des femmes et du trépignement des pieds nus en fuite.

Alakaï avait perdu conscience de ce qui se passait.

De toutes parts, des assaillants enturbannés de blanc se précipitaient dans le village, capturaient les hommes, les femmes et les enfants et abattaient impitoyablement à coups de fusil les naturels plus agiles qui galopèrent vers la forêt.

Les brigands arabes, tant redoutés, attaquaient enfin les Basokos et la peuplade "singe" recevait sa première leçon de servitude.

Les Arabes, en costumes blancs, fouillaient, le fusil au point, toutes les cases du village, pour faire main basse sur les pilons et les cors d'ivoire et sur tous les objets de valeur, et finalement ils découvrirent Alakaï, toujours ligoté à son palmier.

—Toutou, amé Koufa. (Il est mort, laissons-le!) dit un Arabe.

—Siyo bouana. (Non, vois, il respire), répliqua un métis qui, dégainant sa dague, tranche les liens du prisonnier.

Les trois profondes balafres sur chaque joue, marque distinctive de la tribu hous-

sa, attirèrent immédiatement l'attention des Arabes. Ils reconnurent Alakaï comme appartenant au personnel de l'Etat indépendant du Congo, et ils le traitèrent avec bonté. Trois mois plus tard, ils le remirent à un officier belge de l'Etat indépendant qui me le laissa plus tard à Bangala, sous prétexte qu'il n'était bon à rien et était dénué de toute intelligence.

Bien qu'il eût conservé quelques lueurs de bon sens, son esprit avait subi une secousse trop forte, il était incapable d'accomplir la plus simple besogne, mais une bienveillante indulgence l'entourait cependant.

Parfois, Alakaï restait assis pendant des heures, immobile et les yeux vagues. Rarement il desserrait les dents. Sa raison était irrémédiablement ébranlée, et il vivait dans la crainte perpétuelle de tout ce qui l'entourait. Seuls, les enfants venaient jouer autour de lui. Une fois, une fillette, bébé noir joufflu à la démarche incertaine, s'approcha de lui en tenant par la patte un petit chien âgé de quelques semaines. Elle essaya de grimper sur les genoux d'Alakaï et laissa tomber à terre la bête qui hurla. Alarmé, Alakaï se leva d'un bond, puis voyant l'enfant, il lui sourit et lui caressa les cheveux, tandis que son pauvre visage s'éclairait et rayonnait de plaisir.

Les enfants étaient les seuls compagnons d'Alakaï.

QUELQUES FAITS CURIEUX AU SUJET DES POISSONS

Il y a belle lurette que, dans certains pays, les pêcheurs à la ligne ont cessé d'être l'objet des plaisanteries faciles dont on accueille trop souvent les "chevaliers de la gaule".

En fait, beaucoup de nos compatriotes auraient à cet égard besoin de réformer leur éducation. Qu'ils fréquentent les pêcheurs à la ligne et ils se rendront bientôt compte que leur sport est un "art" fort délicat et qui se rattache à des questions scientifiques tout à fait passionnantes. Voici, par exemple, une rivière. Son eau est limpide et vous n'apercevez point de poisson. A vos côtés, pourtant, un pêcheur attrape un poisson.

Vous vous étonnez, prêt à affirmer que ce poisson est tombé du ciel. Le pêcheur, lui, sourit. Car son expérience lui a appris que même dans les eaux les plus transparentes, les poissons de quelque taille qu'ils soient, peuvent, dans certaines occasions, demeurer invisibles à ses yeux comme aux vôtres.

La chose semble invraisemblable au profane. Mais elle est corroborée par de nombreux savants qui portent actuellement leur attention vers l'étude du monde aquatique. Laborieusement, ils enregistrent les observations dont découleront quelque jour des lois et, d'aventure, comme dans le cas précité, on trouve dans les résultats de leurs expériences la confirmation de ce que les pêcheurs ont maintes fois répété.

L'étendue de leurs travaux est considé-

nable. Limitons-nous donc au poisson dans l'eau, tel que nous pouvons l'apercevoir.

Le Dr Francis Ward, dont les recherches font autorité en la matière, vient précisément de publier de curieux renseignements sur l'adaptation de la couleur des poissons à celle des fonds sur lesquels ils évoluent, des herbes, des racines et des roches qui les entourent.

Il ne s'agit là, en somme, que l'intéressant phénomène du "mimétisme" que l'on observe chez un grand nombre d'animaux. Le caméléon en est l'exemple le plus populaire; de nombreux insectes, comme des papillons, sont, eux aussi, passés maîtres dans l'art de ces transformations quasi instantanées qui, sur la scène de nos music-halls, ont fait la fortune de Frégoli.

Mais, tandis que ces cas étaient bien connus, on a longtemps ignoré que le mimétisme était aussi l'apanage des poissons. Or, c'est grâce à cette faculté qu'ils échappent le plus souvent à nos regards.

Une truite brune, par exemple, change de couleur à volonté. Si elle se repose sur un fond de galets de couleur claire, son corps se teinte de couleurs claires qui imitent assez exactement le lit de la rivière pour rendre l'animal parfaitement invisible.

Effrayez cette truite; elle se sauve et, pendant sa fuite, son corps est pareil à un miroir qui réfléchirait les lieux environnants. Il est sombre dans les eaux sombres et clair dans les eaux claires.

Tous les poissons sont capables de l'ex-

plait de la truite. C'est ce qui les protège contre leurs ennemis. Il en résulte des conditions d'existence dont on ne se fait généralement pas l'idée et d'étranges mœurs sous-aquatiques.

Par exemple, le brochet, ce requin des rivières, peut passer à côté de sa proie sans la voir. Quelques pouces le séparent du carpillon dont il ne ferait qu'une bouchée. Il est inconscient du mets qui est à sa portée. Et, comme le brochet lui-même, peut être invisible, le carpillon ne s'aperçoit pas davantage être en aussi dangereux voisinage.

Mais un rayon de soleil inopiné, un mouvement brusque peuvent, à l'occasion, changer toutes ces conditions et donner à ces "aveuglés" momentanés une vision précise. Ce n'est qu'un éclair et cela suffit. Prompt comme la pensée, le brochet s'élançait et engloutit sa victime.

L'ablette et le gardon, lorsque nous les voyons entre deux eaux parfaitement immobiles, ne sont donc en rien semblables à ces mêmes poissons, lorsque nous les voyons sur la rive, après les avoir pêchés. Dans l'eau, leur couleur peut varier constamment, à terre, elle ne change plus.

Et la même chose peut être dite des poissons de mer. Le Dr Summer, directeur du Laboratoire des Pêches des Etats-Unis, l'a amplement démontré par les photographies qu'il a prises d'un groupe de carrelets qu'il étudia dans le célèbre aquarium de Naples.

Les changements de couleur de ces carrelets tiennent véritablement du prodige et ils sont, pour ainsi dire, instantanés. Bien mieux, ces carrelets ne se contentent pas de s'adapter à la couleur du fond sur lequel on les pose : ils en reproduisent aussi le dessin.

Par exemple, si vous les placez sur un damier, c'est exactement un damier qui se dessinera sur leur peau. Si vous les posez sur une étoffe à pois, leur peau s'ornera de pois d'égale dimen-



Un Hippocampe et sa famille.

sion et de même couleur.

Un poisson qui n'a pas besoin de changer de couleur pour être intéressant, c'est l'Hippocampe si toutefois on peut lui donner le nom de poisson tellement il est bizarrement fait.

Sa tête qui rappelle vaguement celle

d'un cheval et son corps écaillé en font un animal comme il n'est guère possible d'en trouver de plus laid.

Cela ne l'empêche pas d'être bon père de famille et de veiller sur ses petits avec un soin dont ne sont pas capables bien des êtres humains.

— 0 —

MŒURS ANNAMITES

Les Annamites aiment beaucoup leurs enfants. Bien avant leur naissance, la mère essaie de savoir par les appels du crapaud-buffle à quel sexe appartiendra le petit ; en guise de layette, elle lui achète des talismans et des amulettes, et, à côté du foyer des ancêtres, on installe un autel minuscule avec les douze petites déesses de l'enfance, douze petites poupées blanches qui doivent accueillir le "gno" et le doter de leurs célestes cadeaux. Puis, quand le moment est venu, le père, devant la maison suspend à une tige de bambou un panier rempli de sequins en papier doré. C'est de la monnaie de singe ou, plutôt, de la monnaie de diable ; car elle est destinée aux mauvais esprits, et, quand le vent l'éparpille, le père est heureux, il se dit :

— Voilà le "macui" qui est venu chercher son argent. Il ira le jouer au "bacouan" ou boire du "tchoum-tchoum" avec, et, pendant ce temps, le petit pourra tranquillement faire son entrée dans la "cagnia."

Lorsqu'on a eu à déplorer dans la même famille la mort de plusieurs nouveaux-nés, on craint, malgré sacrifices et présents l'acharnement du "macui" et on s'efforce de l'induire en erreur. On gémit, on pleure, on crie tout haut — afin qu'il

entende bien — que l'enfant est mort ; puis, vite, pendant que le père enfouit en sanglotant un mannequin de bambou dans le jardin, on court porter le nourrisson chez une heureuse voisine. Peu de temps après, celle-ci arrive, un poupon dans ses bras, qu'elle prétend avoir trouvé sur la route et qu'elle vient offrir contre de l'argent aux parents éplorés. On feint d'abord d'hésiter, marchande ensuite et fait enfin longtemps trébucher les piastres sur le seuil de la maison, afin que les esprits soient au courant du marché et ne poursuivent plus le petit "gno", puisqu'il vient d'une autre famille.

Ah ! "macui," comme on se moque de toi !

En naissant, l'enfant annamite a toujours un an. Chaque année lui en ajoute une autre, ce qui fait qu'on vous déclarera péremptoirement qu'un pauvre petit marmot né huit jours avant le nouvel an a deux ans révolus. Un mois, après la naissance, on cherche par voie du sort le nom de l'enfant. Il le devra, en général, à l'objet que la fléchette d'ivoire aura désigné et c'est ainsi que l'on trouvera des noms comme pipe, escabeau, moustique, chien et même cochon. C'est ce que l'on appelle, en annamite, avoir un nom honorifique. Parfois, il en est de plus vi-

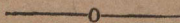
lains encore. Quand les enfants naissent très beaux et restent très blancs, on craint pour eux l'envie des "macuis." Alors, pour les en dégoûter, on appelle les mignons Crapaud, Pou et même "Petit Derrière."

Mais ces noms "honorifiques" n'ont qu'une importance relative. Ils ne servent qu'aux tout petits ou dans les actes d'état civil. Dans la vie courante, c'est le nom arithmétique qui compte, et, dès l'âge de quatre ou cinq ans, tout Annamite tient à l'honneur d'être numéroté.

Le numéro 1 n'est jamais donné à la marmaille : il reste tacitement acquis à la mère, considérée comme fille aînée de son mari. Le premier enfant s'appelle donc numéro 2; le deuxième, numéro 3, et

ainsi de suite jusqu'à concurrence du numéro 10. Quand il s'agit d'une fille, on fera précéder le chiffre du mot "thi" et, si c'est un garçon, de la syllabe "thang", par exemple : "thi-tam" sera fille numéro 8, et "thang-tam" garçon numéro 8. Quand le nombre de dix est atteint, on recommence par le numéro 2, en ajoutant "gno", c'est-à-dire petit. Et ce sera "mon petit numéro 3 fille" et "mon petit numéro 3 garçon." Quant à la mère, elle ne doit pas appeler son mari par son nom numérique, elle doit lui dire : "frère aîné", mais on l'entend souvent crier irrespectueusement :

— O chenapan de frère cadet, d'où viens-tu encore ?



RIMES D'ETE

SOIR

*Tout se tait, le vent meurt, l'ombre endort la feuillée,
Il fait si calme qu'on dirait qu'il pleut dans l'air
De la monotonie et du silence, au clair
De la lune qui vient bleuir l'herbe mouillée.*

*Le couchant pourpre semble une rose effeuillée
En nuages; l'un d'eux, plus éclatant, a l'air
Envolé du soleil comme un pétale clair,
Dans l'azur, la première étoile est éveillée.*

*Et le frémissement du silence infini
—La lune monte lentement au ciel jauni—
Fait là-bas le murmure incessant d'une eau vive...*

*Rien ne bouge, pourtant, le lac noir tait ses eaux;
Parfois à peine, en l'ombre où dorment les oiseaux,
La brise espiègle agite une feuille et s'esquive.*

FERNAND GREGH.

PETITE LEÇON D'ELECTRICITE

Tout garçon intelligent peut installer une cloche électrique à la maison.

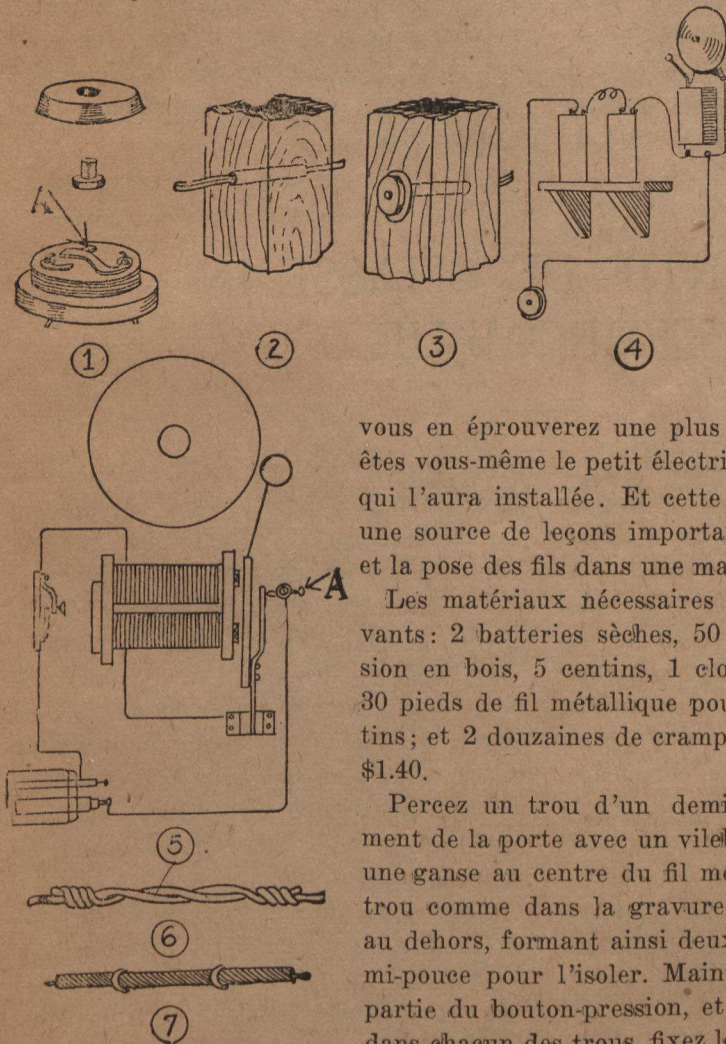
Voici un moyen facile de prouver à votre papa que vos premières leçons en fait d'électricité ont été très bien comprises et sont réellement de quelque valeur pour toute la famille, de plus, ce petit travail sera en même temps une occasion de plaisir pour vous-même, et votre mère sera enchantée de constater qu'une cloche électrique résonnera jusque dans sa cuisine ou à l'étage supérieur; alors que tout en vaquant à

ses occupations habituelles, elle ne sera pas continuellement au guet pour s'assurer si la cloche ordinaire de la porte d'entrée a tinté ou non; tandis qu'avec cette nouvelle sonnerie électrique qui se fera entendre tout près d'elle et pendant plusieurs secondes, elle n'aura pas à se déranger en vain; et

vous en éprouverez une plus grande joie encore si vous êtes vous-même le petit électricien ingénieux et intelligent qui l'aura installée. Et cette installation sera pour vous une source de leçons importantes concernant l'électricité et la pose des fils dans une maison.

Les matériaux nécessaires et leurs prix* sont les suivants: 2 batteries sèches, 50 centins; 1 bouton de pression en bois, 5 centins, 1 cloche électrique, 30 centins; 30 pieds de fil métallique pour cloche électrique, 50 centins; et 2 douzaines de crampes-isoloirs, 5 centins. Total: \$1.40.

Percez un trou d'un demi-pouce à travers l'encadrement de la porte avec un vilebrequin et une mèche, faites une ganse au centre du fil métallique et passez-le dans le trou comme dans la gravure 2. Coupez ensuite la ganse au dehors, formant ainsi deux bouts, et découvrez un demi-pouce pour l'isoler. Maintenant dévissez la première partie du bouton-pression, et faites entrer un bout de fil dans chacun des trous, fixez les bouts sur les deux vis qui



tiennent les bandes de cuivre. (Gravure 1).

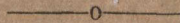
Maintenant fixez le bouton sur l'encadrement de la porte en tournant la grosse vis, A. Remettez ensuite en place la première partie que vous aviez enlevée pour connecter vos fils, afin de compléter l'ouvrage comme dans la gravure 3.

Faites une petite tablette pour les batteries et fixez-la tout près du plafond dans la cuisine. Mettez ensuite la cloche tout près, et posez les fils, connectant l'appareil entier comme le démontre la gravure 4. Vous pouvez placer vos fils le long de la muraille ou des moulures avec les crampe-isoloirs, comme dans la gravure 7. La

gravure 6 indique la manière de joindre deux fils, si cela était nécessaire. Après avoir été ainsi tortillés, ils doivent être recouverts d'un ruban caoutchouté.

Si, après que la connection est faite, la cloche ne sonne pas, enlevez la partie qui recouvre la cloche, et pendant que quelqu'un presse le bouton, ajustez la vis A, gravure 5, jusqu'à ce que la cloche sonne.

N'est-ce pas que c'est un petit travail très facile et même amusant? Songez en même temps qu'il sera apprécié de tout le personnel de la maison, et que vous y aurez puisé d'excellentes leçons d'électricité qui vous seront certainement d'une grande utilité.



LA PARTIE DE CHASSE INTERROMPUE

A la fin d'août, l'année dernière, les premiers casques à pointe de l'armée de von Kluck apparurent à F... Pendant que les officiers allemands s'installaient dans les meilleures maisons dont les habitants n'avaient pas fui, les soldats enfonçaient les portes des demeures abandonnées et ils bambochaient—dans bamboche, n'y a-t-il point boche?—avec cette élégance qui caractérise depuis le commencement de la guerre, la manière teutonne.

A l'extrémité du gros bourg, une maison, "le château", comme on dit un peu prétentieusement là-bas, n'avait pas encore, à la fin de l'après-midi, reçu la visite des barbares quand, sur le soir, on sonna impérieusement à la grille. A cet appel, la bonne ouvrit une fenêtre, mais à

peine eut-elle aperçu trois cavaliers — trois casques à pointe — qui attendaient sur la route, qu'elle se précipita, le coeur battant, vers ses maîtres—un vieillard et sa femme restés sur le passage de l'ennemi—en criant: "Voilà les Allemands!"

Le vieillard descendit et alla ouvrir la porte aux visiteurs que le hasard lui envoyait. Ils étaient trois: un jeune soldat, un lieutenant un peu plus âgé, enfin un général, un homme vert encore, mais qui paraissait tout de même avoir largement passé la soixantaine.

"Monsieur, dit en français le général, en s'adressant au vieillard quand celui-ci eut refermé la porte, j'ai choisi votre maison pour y passer les deux ou trois jours, pas davantage, que nous resterons ici." Il

prit un temps et ajouta sur un ton légèrement théâtral: "Je suis le général von Kluck."

Mais le général rata son effet comme un simple obus allemand, car le vieillard qui marchait devant lui ne se retourna pas.

Quand les deux officiers furent installés dans le salon du "château" et que le soldat, une simple ordonnance, eut fait connaissance avec la cuisine, il fallut s'inquiéter du dîner. Lorsqu'il fut préparé, le général von Kluck demanda à son hôte s'il ne lui ferait pas l'honneur de se mettre à table avec lui, mais l'hôte déclina l'invitation et répondit qu'il préférerait prendre son repas avec sa femme dans sa chambre.

Le soir, l'ordonnance quitta la maison. Le soldat revint peu après avec deux camarades qui apportaient le bagage du général allemand. Il comprenait entre autres choses, trois fusils et un chien ou plutôt, précisons, une chienne.

Après le dîner, von Kluck fit demander le maître de la maison: "Est-ce que vous ne possédez pas, près d'ici, interrogea-t-il, une belle chasse?" Et comme son interlocuteur marquait d'un geste une vive surprise, il ajouta: "Oh! nous sommes très bien renseignés, vous le voyez!" Puis il reprit: "Done, vous avez une belle chasse. J'irai volontiers demain matin y tirer, avec le lieutenant, quelques coups de fusil. Si vous êtes chasseur, vous me ferez plaisir en nous accompagnant. D'ailleurs, nous ignorons le chemin."

L'ordonnance venait de déposer les fusils dans un coin du salon; le général en prit un dont il fit jouer la batterie. C'était une fort belle arme. Pendant ce temps, la chienne grattait à la porte. Le général alla ouvrir. L'animal se jeta sur lui avec

des démonstrations d'une joie extrême.

Le vieillard contemplant en silence ce spectacle singulier, cet étrange tableau que jamais aucun peintre d'histoire ne fixerait sur une toile: "Les loisirs du général von Kluck pendant la retraite de Charleroi" et sans doute son visage exprimait-il quelque étonnement car le général allemand se levant brusquement et arpentant la pièce à grands pas lui dit: "Eh oui! Monsieur, j'irai chasser demain et pourquoi ne chasserai-je pas. Je vous le demande?... La bataille est finie. La retraite de l'armée française se transforme en déroute. Dans quelques jours, nous serons à Paris. Je ne vous dis pas cela par bravade mais parce que c'est la vérité, parce qu'il n'y a rien qui puisse vous sauver..." Le lieutenant, souriant, approuvait.

Il y eut un silence. Le vieillard ne voyait plus ni von Kluck, ni le lieutenant, ni la chienne couchée à ses pieds. Son regard s'en allait au loin par la fenêtre restée ouverte du côté de ce Paris où les paroles du général allemand venaient d'évoquer l'entrée de l'armée ennemie.

"Hé bien, Monsieur, reprit von Kluck au bout d'un instant, chasserez-vous avec nous demain?"

—Merci, général, je me contenterai de vous montrer le chemin puisque personne chez moi ne peut le faire à ma place. Les domestiques que j'avais ici ont tous été mobilisés."

Done, le lendemain, le général von Kluck se livrait aux environs de la F... à son plaisir favori. Lorsqu'il revint pour déjeuner, vers une heure, son ordonnance apportait trois lièvres et dix-sept perdreaux: le tableau de la matinée.

Vingt-quatre heures après, l'armée alle-

mande quittait le bourg de la F... En prenant congé de son hôte, le général lui dit: "Je vous laisse ma chienne, je ne tiens pas à l'emmener à Paris. Mais soyez tranquille, quand tout sera terminé, c'est-à-dire avant longtemps, je reviendrai dire un mot à vos perdreaux."

Le désir du général allemand était un ordre. On garda donc sa chienne. Mais quelques jours après le départ de von Kluck, l'armée française reprenait l'offensive. Puis ce fut la victoire de la Marne. Le général allemand a manqué à sa promesse, il n'est pas revenu tirer les perdreaux français... Pense-t-il encore à sa chienne qu'il a laissée derrière lui?...

La bête est toujours à la F... Elle est intelligente, elle commence maintenant à comprendre quelques mots de français et répond fort bien à l'appel de son nom, un vrai nom de guerre. Son nouveau maître l'a, en effet, baptisée "Mitaille".

Quant à von Kluck, il est certain qu'il n'ira pas la redemander dans les mêmes conditions.

— o —

LA PREMEDITATION

—

Il a paru en Angleterre un récit qui passionne l'opinion publique : c'est le "Journal" du comte Axel von Schwering, camarade d'enfance de Guillaume II, le comte rapporte dans ce journal les curieuses conversations qu'il eut avec le kaiser au moment où allait éclater la guerre actuelle: conversations qui démontrent que l'Allemagne préparait depuis longtemps le conflit... Un jour notamment (c'était

le 4 juillet 1914), l'empereur fit au comte von Schwering les déclarations suivantes:

Avez-vous jamais réfléchi, mon cher Axel, que mon grand-père, en mourant, n'avait pas tout à fait achevé son oeuvre.

C'était très bien de s'être fait proclamer empereur à Versailles, ce n'était pas suffisant. Regardez la position géographique de l'Allemagne. Entourée d'ennemis, n'ayant pas sur la mer les débouchés nécessaires, ou n'en ayant que d'artificiels, peut-elle jouer le rôle prépondérant qui lui revient dans les destinées du monde? Nous ne pouvons rester éternellement sur la défensive; tôt ou tard, nous devons faire l'effort final.

Tandis que j'écoutais l'empereur, mes appréhensions me revenaient. Sans doute, il vit clair en moi, car il me dit, se remettant à sourire:

—Ne prenez pas mes paroles au tragique, mon ami. Je ne nourris aucun dessein sinistre contre mes voisins, je vous l'assure... Non, poursuivit-il, je ne pense pas à la guerre, au sens où vous l'entendez. Mais j'y ai sans cesse pensé depuis que j'ai succédé à mon père. Seulement, alors, nous n'étions pas prêts, au lieu qu'à présent...

Il s'arrêta, puis il reprit:

—A présent, nous sommes prêts. Reste à savoir si nous pouvons toujours continuer de l'être. A quoi bon les sacrifices quand on n'y peut persévérer? C'est ce qui me tourmente, ou plutôt, ce qui m'a tourmenté longtemps. Et ce meurtre de l'archiduc, sans parler de ce qu'il a d'atroce, est gros de conséquences terribles non seulement pour la monarchie autrichienne, mais aussi pour le monde.

— o —

COMMENT FABRIQUER SOI-MÊME UN REFLECTEUR POUR CARTES POSTALES

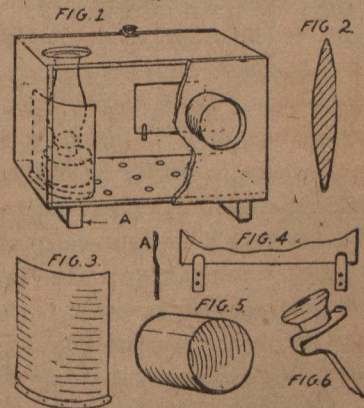
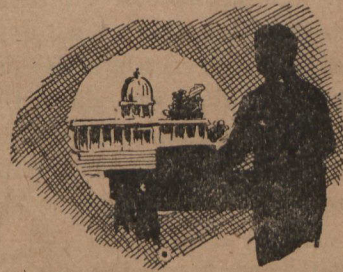
Pourquoi dépenser de l'argent pour acheter une lanterne magique—un jouet fascinateur pour tous les petits garçons—lorsque vous pouvez faire vous-même un réflecteur pour cartes postales, pour un prix insignifiant.

Outre cela, ce réflecteur a un avantage de plus que l'ordinaire lanterne magique, en ce que vous pouvez faire paraître sur l'écran, des cartes postales, des photographies, des insectes, des fleurs éclatantes, etc., dans leurs couleurs naturelles, sans encourir la dépense inutile d'acheter des images transparentes.

Dans la gravure No 1, nous démontrons l'intérieur du réflecteur pour cartes postales que tous peuvent faire avec facilité. La principale partie nécessaire est une boîte d'environ 8 x 12 x 14 pouces. Les joints de la boîte doivent être soigneusement faits, un couvercle est aussi nécessaire. L'intérieur est teint d'un noir mat avec de l'encre, ou un mélange de térébenthine et de noir de fumée. Assurez-vous que toutes les parties de l'intérieur sont bien noircies, c'est un point essentiel.

Maintenant, le couvercle étant enlevé et la boîte mise sur le côté, mettez un réflecteur courbe (A) dans un coin, et fixez-le fermement au fond par les pattes laissées exprès. La forme de ce réflecteur est indiquée dans la gravure 3.

A présent, mettez une lampe tout près du réflecteur et coupez un trou directement au-dessus pour permettre à la cheminée de passer. Le réflecteur doit être fait de fer-blanc très brillant.



Construction du réflecteur.

Allumez ensuite la lampe et mettez le couvercle sur la boîte, et remarquez bien que c'est plus brillant où la réflexion est projetée, alors directement sur le point opposé, coupez un trou pour recevoir le

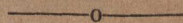
tube en coulisse contenant une lentille bi-convexe. La grandeur du diamètre peut varier de deux, trois ou même cinq pouces, mais le trou coupé doit être naturellement, de la grandeur des lentilles que vous employez. Le tube peut être fait avec de la tôle ou n'importe quelle chose qui vous paraîtra d'un diamètre suffisamment long et de deux ou trois pouces de longueur. La gravure 5 indique sa forme ordinaire.

Lorsque ceci est fait, fixez une couple de tenailles, coupées du fer-blanc, afin qu'elles puissent tenir en place les cartes postales soit en arrière ou sur le couvercle de la boîte où la lumière projetée est plus brillante. La gravure 4 indique comment elles sont faites, et la forme qu'elles prennent, lorsqu'elles sont pliées. Une autre paire peut être placée un peu plus bas pour pouvoir tenir les cartes sur lesquelles la vue est dans le sens de la longueur.

À présent le couvercle doit être supporté sur des gonds fixés à la planche du fond; et à la partie supérieure il doit être tenu en place par une petite poignée à friction; comme dans la gravure 6, afin de pouvoir tenir la partie en arrière fermée, pendant que la carte est dans sa position. La gravure 2 indique ce que signifie une lentille bi-convexe. Ces lentilles sont la même sorte que celles qui sont employées dans les verres pour lire et celles dont la grandeur est de deux pouces sont détaillées à 40 centins chacune.

Étudiez avec attention tous les dessins, et vous n'aurez aucune difficulté à les comprendre. Si vous ne pouvez pas obtenir une projection claire et distincte, avancez ou reculez le tube jusqu'à ce que vous l'ayez obtenue. Si toutefois vous n'avez pas encore obtenu une image distinc-

te, ceci indique que le tube en coulisse est trop court, et un plus long surmontera cette difficulté. La machine doit avoir des petits blocs cloués au fond, comme dans la gravure 1, et des trous doivent être percés pour donner suffisamment d'air à la lampe.



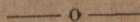
L'ARMÉE INVISIBLE



Un journaliste américain qui, depuis le début des hostilités, a eu très souvent l'occasion de voir l'armée allemande, vient de se rendre sur le front français et publie les intéressantes remarques qui suivent:

L'extrémité de la vallée était masquée par une sorte de brouillard gris bleu formant comme un nuage. En nous approchant, nous nous aperçûmes que nous étions tout simplement en présence de troupes alignées comme pour une revue: l'infanterie était à gauche, la cavalerie à droite, l'artillerie au centre.

J'avais beaucoup entendu parler des qualités d'invisibilité du nouvel uniforme de campagne de l'armée française, mais je les croyais inférieures à celles des Allemands qui est gris vert. Aujourd'hui mon opinion a changé. A 300 verges de distance, on peut à peine distinguer 12,000 hommes du paysage.



L'ancien Roi Léopold de Belgique se levait à 5.30 heures du matin, et prenait un bain. Pour son déjeuner il buvait du thé, et mangeait, suivant un journal de Berlin, pas moins de huit oeufs frais, presque crus!

TROP D'HONNEURS

On sait que le Kaiser récompense ses soldats en leur conférant la Croix de fer, décoration très convoitée jusqu'ici mais qui le sera certainement moins à l'avenir à en juger par l'abondance de celles qui sont distribuées.

Une chose trop commune perd en effet toute sa valeur et il y a tant

de titulaires de la Croix de fer dans l'armée allemande que bientôt, paraît-il, il sera plus facile de compter les soldats qui n'en sont pas décorés que les autres...

Que faut-il donc faire pour se voir attribuer cet insigne recherché? Peu de chose probablement?

Il faut surtout tuer des enfants, incendier des villages et martyriser des prêtres; ceux qui se distinguent particulièrement dans cette jolie besogne sont sûrs de la promotion...

Les officiers et matelots du sous-marin qui a coulé le "Lusitania" ont dû, certes, avoir tous cette superbe décoration...

Dans d'autres pays, assurément, on gaspille les marques de distinction; ce ne sont pas toujours ceux qui les méritent qui les obtiennent et la faveur constitue souvent la meilleure des recommandations. Il arrive même que certaines décorations sont un véritable défi au bon-sens.

J'ai connu jadis un brave homme qui n'était pas capable d'écrire deux lignes



La Croix de Fer

sans faire quatre fautes et à qui l'on avait donné les palmes académiques, sans doute pour le récompenser de quelque service politique. Or, les palmes académiques ont été instituées pour les professeurs, les lettrés, les écrivains, etc., d'une instruction supérieure et qui se sont signalés à l'attention publique pour leurs travaux.

Notre nouveau décoré, joyeux, s'empressa de se faire fabriquer quelques centaines de cartes de visite portant son nom avec cette mention adjointe "Membre de l'Académie."— Voyez-vous, expliquait-il à ceux qui étaient stupéfaits de lire sa carte, je ne suis pas un orgueilleux, je suis en réalité "officier" mais je me contente de la simple qualité de "membre".

Ce fut un éclat de rire homérique et voici pourquoi: le titre d'officier d'académie a une signification très étendue, il s'agit d'une académie qui n'existe qu'en imagination comme l'on pourrait dire officier des Beaux-Arts ou des Belles manières tandis qu'un membre de "l'Académie" est un membre d'une haute société organisée et qui ne comprend que 40 personnes élues parmi les plus élevées dans la science et les arts.

Cela me remet en mémoire l'anecdote du général français et de Chu-la-Long-Korn. A l'issue d'une revue passée en l'honneur de ce feu monarque du Siam, un des généraux lui avait offert un cigare. Comme le monarque s'appêtait à en mettre le gros bout dans sa bouche, le général lui fit signe de le retourner. Chu-la-Long-Korn se pencha aussitôt vers son se-

crétaire et lui dit quelques mots. Le lendemain, l'officier supérieur recevait l'ordre de l'Eléphant Blanc, avec ce simple motif : "Service rendu au roi de Siam."

Et cette anecdote m'en rappelle une autre : un notable de Corse venait d'être décoré et ne savait pourquoi. Il entra dans une église et s'écria :

— O doux Jésus, nous avons eu la croix tous les deux ; mais vous m'êtes à témoin que nous ne l'avions méritée ni l'un ni l'autre !

— o —

LES EXPLOITS D'UN ALSACIEN

Le jour même de la mobilisation un Alsacien vint s'engager dans les troupes françaises.

Depuis, il se conduisit en brave, sachant très bien, au début des hostilités, "qu'il pouvait être pris pour un suspect." Il essaya de faire oublier son origine, se conduisant avec une audace et un courage tels qu'il fut décoré de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

C'est déjà très bien ; mais il y a mieux :

Un jour, il s'approcha suffisamment des tranchées boches pour être arrêté par la sentinelle. Il répondit en allemand. Sur le ton du commandement, il fit avancer à l'ordre le factionnaire et lui dit : Silence ! je suis un uhlan déguisé en Français. Réponds ? Où sont les troupes ? Combien y a-t-il d'officiers ? Nomme-les-moi. Quel régiment ? Je viens de loin. Je suis agent de liaison et en danger. Il faut me cacher deux ou trois heures. Introduis-moi auprès de mes camarades."

Tout cela fut accompli avec rapidité et une sûreté d'exécution extraordinaire. La sentinelle mena l'homme dans la tranchée. On parla de la vieille Allemagne, et les officiers conduisirent le pseudo-uhlan

dans une maison voisine qui servait de cabaret près du village de Sainte-Marguerite. On but encore. On but même beaucoup trop. L'Alsacien seul se modéra. L'heure avançant, il sortit le premier.

Il tenait à la main son épée hors du fourreau.

Quand les autres, un par un, sortirent de la maison, il leur trancha la gorge. Des cris le trahirent. Il eut le calme courage d'enlever la clé à l'intérieur du cabaret et le referma cependant que les survivants à moitié ivres et affolés se ruaient vers la porte.

L'Alsacien contourna la maison, brisa un des carreaux de la fenêtre et abattit les hommes qui restaient à coups de revolver. Il avait ainsi supprimé huit officiers allemands. Il revint vers nos lignes, raconta simplement ce qu'il avait fait et, le soir même, la tranchée boche était prise.

— o —

UN NOUVEL EMPLOI DES ABEILLES

Beaucoup de personnes ont leur vie empoisonnée par la crainte d'être un jour enterrées vivantes. Voici un procédé nouveau donné par un journal d'apiculture, et qui serait un sûr moyen de constater la mort réelle. On remplit un verre à boire d'abeilles vivantes, on le retourne et on l'applique sur la peau du sujet. Il paraîtrait que les abeilles ne piquent point, s'il s'agit réellement d'un cadavre ; et si, par hasard, une d'elles vient à piquer la peau, on ne retrouve sur celle-ci que la trace de la piqûre sans aucune réaction du voisinage. Si le procédé est susceptible de donner des résultats exacts, il faut avouer qu'il n'est pas appréciable ni en tout lieu ni en toute saison. Mais il ne faut pas le négliger quand les circonstances le permettent.

UN DRAME EN BALLON

Si l'aviation fait de nombreuses victimes, les accidents de ballons libres sont assez rares, surtout si l'on tient compte du grand nombre d'ascensions exécutées chaque jour dans le monde entier.

Mais les drames qui ont pour cadre l'étroite nacelle d'un sphérique peuvent être longs, angoissants et terribles. Celui-ci, qui s'est passé au Brésil, à la fin de l'année dernière, se complique d'un mystère étrange dont la solution ne sera peut-être jamais connue; et, à cause de cela, précieusement, il nous émeut davantage.

La chose débute à Rio-de-Janeiro, par un beau dimanche. C'est jour de fête, de nombreux promeneurs circulent dans les rues et sur le port. Le ciel est pur, nul vent n'agite la mer bleue. Qui donc pourrait supposer qu'un drame se prépare?...

Soudain, les promeneurs amusés lèvent la tête. Au-dessus d'un parc dont on aperçoit là-bas les grands arbres, un ballon sphérique, tout jaune et miroitant au soleil, s'enlève majestueusement dans l'azur. On distingue nettement une dame et deux messieurs dans la nacelle. La dame agite la main gaiement pour saluer tous ces spectateurs.

—Si la brise les poussait vers la mer, ils pourraient mal terminer leur voyage!...

La ville entière regardait, s'intéressant à ce départ imprévu.

Mais non, les voyageurs, profitant d'un très léger vent d'est, s'en allaient doucement vers la campagne. Et le ballon disparut bientôt, ayant atteint une altitude de 300 mètres et s'élevant toujours. Il

était quatre heures de l'après-midi. Le ballon atterrit, le lendemain, à onze heures du matin, près d'un village perdu, ayant tenu l'air dix-neuf heures, par conséquent. Et voici ce que constatèrent les six témoins—travailleurs d'une plantation de café des environs—qui, s'étant saisis du guide-rope, amenèrent l'aérostat sur le sol. Dans la nacelle se trouvait seulement un jeune homme de dix-huit à vingt ans dont les propos incohérents attirèrent tout de suite leur attention. Ses vêtements étaient en désordre, ses mains écorchées et sanglantes. Il parlait d'abondance, pâle, égaré, tenant des propos sans suite et, dès le début, on put se convaincre qu'il était fou. Impossible d'obtenir de lui une explication. Dans la journée, on télégraphia à plusieurs villes d'où l'on pensait que le ballon était parti et, quelques heures après la nouvelle se confirmait que le mystérieux aérostat était bien celui au départ duquel des milliers de spectateurs avaient assisté à Rio-de-Janeiro.

Monté par M. Slveira da Sylva, sa femme et un de leurs amis, M. Ribeira, ce ballon devait effectuer un simple voyage d'agrément de six ou sept heures au plus. Et voilà que le riche Brésilien et sa femme ne se trouvaient plus à bord. Le jeune Ribeira seul avait survécu au drame, mais sa raison ayant sombré au cours de péripéties évidemment dramatiques, il ne pouvait donner la moindre explication.

Que s'est-il passé à bord?... Quel malentendu a éclaté entre les trois voyageurs?... On ne le saura, sans doute, jamais, puis-

que, dans la maison de santé où il est enfermé depuis cinq mois, le survivant ne recouvre pas la raison. Le ballon était en bon état. Il n'avait eu à subir aucune tempête, aucun accroc et l'opinion publique, émue au plus haut point, cherche toujours à comprendre les dessous de cette terrible aventure.



Le ballon s'élève dans l'azur.

Au moment de l'instruction, on pensa avec juste raison qu'il serait relativement facile de retrouver les corps des victimes. Peut-être leur examen permettrait d'établir la vérité... Les recherches devaient être forcément limitées puisqu'on connais-

sait non seulement le point de départ du ballon et celui de son atterrissage, mais encore la courbe que les vents lui avaient fait suivre durant son voyage.

On fouilla donc la campagne sur un ruban de cent quarante kilomètres de long. Pour en finir plus rapidement, on envoya de la troupe et la brousse fut battue pendant deux semaines dans tous les sens, mais sans succès.

Comme le ballon, dans son trajet, avait dû couper à angle droit le cours d'une rivière dont, à certains moments de l'année, le débit est assez considérable, on supposa que les deux cadavres y étaient peut-être tombés. Et les recherches recommencèrent sur les deux rives de la rivière, jusqu'à la mer, mais sans donner plus de résultats.

Cela devenait invraisemblable. Les hypothèses les plus diverses ont été émises. On a dit que le ballon ayant touché terre peu de temps après le départ, M. Sylveira da Silva et sa femme avaient sauté à terre et que Ribeira voulait en faire autant quand l'aérostat, allégé brusquement, l'emporta de nouveau dans les airs. Cela expliquait qu'on l'eût retrouvé fou le lendemain, car il n'entendait rien à la navigation aérienne et sa nuit d'angoisse dut être terrible.

Effrayé de la responsabilité qui lui incombait, M. Sylveira n'osait rien dire, mais il était parfaitement vivant ainsi que sa femme.

C'est ingénieux, mais un sphérique ne touche pas le sol et ne remonte pas aussi facilement. Tout cela nécessite des manœuvres.

On a dit encore que le ballon, entraîné par des courants aériens à une haute altitude, avait pu dévier considérablement à l'ouest ou à l'est pour revenir atterrir en-

suite là où il fut retrouvé. Et cela expliquerait que les cadavres, très éloignés de la contrée où on les chercha, n'ont pas été encore découverts.

On a cherché jusque dans le passé des trois malheureux voyageurs aériens l'explication du mystère.

M. Sylveira et sa femme, mariés depuis cinq ans, s'adoraient. Jamais il n'y eut entre eux de mésentente. Ribeira, garçon intelligent et travailleur, était pour eux un excellent ami qu'ils estimaient beaucoup et connaissaient depuis fort longtemps. Alors?...

— o —

UN INTERESSANT COMBAT

Un combat entre un chien et un requin, voilà certes qui ne se voit pas tous les jours.

Un négociant anglais vient d'être le témoin d'un combat de ce genre.

Il se promenait sur la plage de Looe dans les Cornouailles, lorsque son chien, un superbe molosse, aperçut dans une mare laissée par la mer, en se retirant, un petit requin.

Sans hésiter, le chien sauta dans l'eau et se jeta sur le monstre marin, lui enfonçant ses crocs dans les flancs. Le requin paralysé par le peu d'espace dont il disposait, essayait de mordre son adversaire mais sans pouvoir y parvenir.

Épuisé par les blessures qu'il avait reçues, il expira enfin, et le chien, triomphant, le traîna au bord de la mare où son maître recueillit cette proie peu banale.

— o —

UN APERÇU des MŒURS en AUTRICHE

Voici un petit fait divers dont les auteurs sont une princesse royale, un officier de cavalerie, un chauffeur et un cocher; l'affaire s'est passée à Vienne, en Autriche, et en dit long sur les bienfaits du militarisme.

Cochers de Montréal, qui vous plaignez des rigueurs de la loi, de l'intransigeance des policemen et des contraventions, braves cochers et vous chauffeurs bénissez votre régime, et comparez aux contraventions bénévoles l'aventure arrivée dernièrement à un de vos confrères de Vienne et non des moindres puisqu'il s'agit du cocher de la princesse de Lichtenstein, femme du gouverneur de la basse Autriche, surnommé le Prince noir.

La chose se passe dans la Wollzeile, l'une des principales rues de la vieille ville, guère plus large qu'une de nos ruelles et guère mieux pavée.

Un auto-taxi se trouve soudain face à face avec un équipage à chevaux. Impossible, d'avancer ni de reculer à cause de la file des voitures qui se trouvent en arrière.

Cochers et chauffeurs de Montréal, vous n'eussiez pas manqué de faire en pareil cas ce que vos confrères de Vienne, pour ne pas déroger aux habitudes et à la tradition, entreprirent sur-le-champ. Ce fut un concert d'injures, auquel la langue allemande, d'ailleurs très riche en mots, prêta tout son vocabulaire.

Je ne suis pas sûr d'ailleurs qu'il n'existe pas dans toutes les langues un voca-

bulaire très étendu à l'usage des cochers. S'il n'existait, ils le créeraient d'eux-mêmes, car, comme chacun le sait, les néologismes naissent plus facilement dans la bouche d'un automédon que sous la plume d'un journaliste.

Sur ces entrefaites, l'officier prend fait et cause pour son chauffeur; il descend de voiture, tire son sabre et fend le crâne du cocher.

Au Canada, tout officier qui se livrerait à pareil excès tomberait infailliblement sous le coup de la loi comme un vulgaire pékin.

C'est ici que nous nous apercevons que nous sommes à Vienne.

Apprenez donc, ô Montréalais, qu'en Allemagne et en Autriche, tout officier revêtu de l'uniforme et représentant par conséquent l'armée et l'empereur a le droit, que dis-je! le devoir de répondre à une injure ou quelque offense directement ou indirectement dirigée contre sa personne par un coup de poing ou, ce qui est mieux, par un coup de sabre. Le contraire nuirait à son avancement.

Voilà pourquoi Johann Falkner, cocher, pour avoir "discuté" avec le chauffeur d'un auto-taxi où se trouvait un officier, a eu le crâne fendu.

Doux pays que celui d'où nous vient l'opérette!

Pour une fois cependant l'affaire se complique. En dépit de la "Revue Militaire" qui applaudit au geste de l'officier les journaux ont pris le parti de la victime.

Heureusement pour le pauvre diable, ce n'était pas un cocher vulgaire. La princesse a porté plainte et l'officier a été mis aux arrêts en dépit du Code pénal militaire qui prévoit ces "incidents" dont les auteurs bénéficient toujours d'un acquitte-

ment certain.

Un coup de sabre pour un gros mot! Ce n'est pas tout-à-fait rendre son change à quelqu'un, c'est lui donner un peu plus qu'il méritait et surtout qu'il attendait...

— o —

LA RESERVE TERRESTRE DE CHARBON

Les bruits les plus fâcheux avaient couru naguère sur la réserve de charbon du sous-sol de la terre.

Déjà la houille blanche, presque naissante, avait été prônée pour combler la lacune créée dans l'industrie par la houille noire finissante.

Vaines alarmes, MM. Lacroix, de l'Académie des Sciences de Paris, et le professeur Gentil, de la Sorbonne, ont étudié la question, et le résultat de leurs études est des plus rassurants.

D'après ces deux savants, il resterait encore quatre mille milliards de tonnes de charbon dans le sol des Etats-Unis, douze cents milliards au Canada, quatre cent sept en Asie, deux cent trente-six en Russie, etc.

Bref, les réserves du monde entier peuvent se chiffrer par sept cent mille cinq cents milliards de tonnes de charbon et la consommation annuelle dépasse à peine un milliard de tonnes.

Les mineurs pourront donc encore travailler ou faire grève pendant sept mille cinq cents ans.

— o —

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil**, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se **tonifient**, la **poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de **développer la poitrine**, en même temps que, sous son action, se comblerent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument **inoffensif**, bienfaisant pour la santé générale. Le **Réformateur** est très bon pour les **personnes maigres et nerveuses**. Convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la femme dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de **maladies**, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée univeselle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la **beauté**, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la **nervosité**.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons **Gratits**. Envoyez **2c** en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de **32 pages**.

Notre **Réformateur** est également efficace aux **hommes maigres**, **déprimés** et souffrant **d'épuisement nerveux**, quel que soit leur âge. Toute **correspondance** strictement **confidentielle**.

Les jours de Bureau sont: **Jeudi et Samedi** de chaque semaine de **2 à 5 p. m.**

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les **Mercredis soirs** de **7 à 9 p. m.**

Dépt. 8, Boîte postale 2353



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

COMMENT IL FAUT DORMIR

Récemment une dame de New-York s'aperçut que les côtés de sa figure étaient dissemblables; en d'autres termes, son profil du côté droit était exact, ses traits semblaient réguliers, son nez droit et tout le contour de sa figure comme la nature l'avait formée; tandis que vue du côté gauche sa figure était déformée, le nez était croché son oeil gauche semblait plus petit que celui de droite, sa joue était flasque et son oreille était pliée.

Ces conditions avaient tellement changé toute sa figure que plusieurs de ses amis qui n'étaient pas enclins à la flatterie, remarquèrent qu'elle vieillissait. Humiliée et alarmée, la dame qui venait d'atteindre sa trentième année, s'empressa de consulter son médecin, qui, après un examen sérieux, lui dit: "Madame, vous avez constamment dormi sur votre côté gauche pendant des années—de là le résultat. Vous êtes d'un tempérament nerveux et vous pressiez fortement votre figure sur l'oreiller pendant que vous dormiez. Maintenant si vous considérez les longues heures pendant lesquelles vous êtes demeurée dans cette position et si vous considérez aussi la souplesse de vos traits, vous pouvez tout de suite en comprendre la cause. Un côté de votre figure a été tellement pressé que pendant vos heures de sommeil, le sang n'a pas pu circuler librement dans les canaux naturels. Si la nature n'en avait pas souffert, le résultat aurait pu être pire.

Cette façon de dormir continuellement sur le côté gauche, est le résultat d'une

habitude. Probablement lorsque vous étiez enfant vous avez toujours été placée sur votre côté gauche pour dormir, par quelque personne irréfléchie, et l'habitude a continué pendant le reste de votre vie."

La position convenable qu'il faut adopter pour dormir est une chose qui est sin-



En dormant toujours sur le même côté de la figure la circulation du sang est suspendue et le contour de la figure est forcé de changer de forme.

gulièrement négligée et même totalement ignorée et mal comprise par toutes les personnes en général. Lorsque l'on considère combien d'heures sont employées au sommeil, alors son importance vitale devient apparente. On ne doit jamais se coucher dans une position gênante ou courbée. Le corps doit être étendu dans

toute sa longueur et tous les muscles relâchés. Afin d'assurer un repos complet pour chaque partie du corps, et pour faciliter un délassement complet, on doit se coucher sur le dos, mais si de temps à autre, on est enclin ou même forcé de se coucher sur le côté, alors les membres doivent être tenus droits, et la position doit être changée alternativement du côté droit au côté gauche à de fréquents intervalles.

Il existe plusieurs raisons très simples et remplies de bon sens pour ceci. En premier lieu d'abord, le corps humain contient quelque chose comme trente pieds d'intestins qui requièrent un constant mouvement gastro-intestinal même durant le sommeil, étant délicatement enroulés et entortillés. A chaque fois que quelque chose déplace ces intestins ou les presse, la santé générale s'en ressent, et la machine humaine entière est dérangée.

La plupart des gens ont l'habitude de dormir sur un côté ou sur l'autre en tous temps; ceci ne produit non seulement une mauvaise santé sous une forme ou sur une autre, mais elle produit encore des expressions étranges dans la figure. Elle occasionne des rides, plie les oreilles, tourne le nez de travers, détériore les cheveux et les rend plus clairs sur un côté de la tête. Plusieurs personnes qui sont nées avec des beaux traits et qui ont des figures généralement plaisantes deviennent laides à faire peur lorsqu'on les regarde attentivement, même longtemps avant que la vieillesse et le temps aient laissé leur empreinte sur leur figure. Elles deviennent des caricatures d'elles-mêmes. Elles sacrifient leur droit à une réelle beauté, à la négligence d'une position confortable et saine durant le sommeil.

Les enfants sont parfois obligés de dor-

mir dans toutes sortes de positions contournées. Les mères négligentes et les gardes-malades dont les idées penchent plutôt vers d'autres intérêts, les lancent avec violence dans leur lit, les laissent tomber tels qu'ils sont, leurs membres sont de travers ou ils ont une jambe haute, tandis que l'autre jambe est baissée, la tête est repliée en avant et le dos est courbé. L'enfant dort dans cette position défavorable qui devient par la suite une habitude, et cette position habituelle devient chez l'a-



Comme résultat d'avoir toujours dormi sur le même côté de sa figure, une femme constata que ses beaux traits naturels étaient devenus tellement grossiers, qu'elle consulta un médecin.

dulte la position naturelle de bien-être ainsi appelée par ces personnes.

La physionomie personnelle n'est pas seule à produire de mauvais résultats, mais plusieurs cas d'indigestion, de constipation et de maladies du foie sont encore le résultat d'années passées au sommeil dans des positions courbées et impropres.

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
 M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

Quand une personne s'éveille après avoir dormi pendant un nombre d'heures apparemment suffisant, fatiguée, épuisée et accablée, considérons d'abord sa manière de se coucher et le temps qu'elle a passé à se reposer avant d'imaginer que son corps est infecté d'une maladie quelconque.

— o —

L'ARBRE LE PLUS UTILE DU MONDE

Sans contredit, l'arbre le plus utile du monde est le bambou. En effet, qu'est-ce que les Chinois et les Japonais ne font pas avec cet arbuste? Le nombre d'applications qu'il reçoit est incalculable.

Dans la construction, on l'utilise pour des charpentes diverses, pour les toitures, pour les carcasses des murs, pour les plafonds. Sa flexibilité est mise à profit dans les cadres des portes.

Comme il est rond et creux, on en fait des conduites d'eau, des corps de pompes. On les fend en deux pour confectionner des gouttières pour la pluie, des tuiles pour la toiture, des petites planches pour les clôtures.

Les échelles, les perches, les gaffes, les lances, les cannes, les lignes à pêche, les supports d'enseigne sont de bambou.

Ce pot à fleur, ce pot à tabac, ce plateau, ce peigne, tout est de bambou.

On en fait des échasses, des étagères, des fauteuils, des tables, des chaises à porteurs.

Les pousses des jeunes bambous s'ajoutent à l'écorce du gampi pour la fabrication des papiers de qualité secondaire.

En fendant le bambou, on obtient des lanières, à volonté raides ou souples, auxquelles on peut donner des courbures. En Asie, on fait avec ces lanières de bambou ce qu'autre part on fait avec le junc et l'osier: balais, chapeaux, soucoupes, nattes, éventails, stores, paniers, corbeilles, malles, boîtes, etc.

A l'aide du bambou, toujours, l'on confectionne des râtaux, des broches pour la cuisine, des ressorts et des supports de capotes pour les voitures...

Les menues branches elles-mêmes servent à fabriquer des tiges de pinceaux, des cages pour les oiseaux, des flûtes, des baleines, des mesures de longueur, des tuyaux de pipe, des étuis, des sifflets.

Les petites baguettes dont les Japonais se servent en guise de fourchettes sont aussi des branches de bambou.

L'écorce de ce roseau, enfin, sert à envelopper de menus objets. On voit combien sont nombreuses les utilisations du bambou.

Il faut remarquer que la confection des objets que nous avons énumérés (et il en est bien d'autres!) ne nécessite aucun outillage spécial. Il ne s'agit que d'avoir de l'habileté et du soin.

— o —

COMMENT ILS TRAITENT LES BLESSÉS

—

Le code international de la guerre spécifie que les blessés, quelle que soit leur origine, doivent être traités avec les plus grands égards par ceux qui les trouvent.

C'est d'ailleurs ce que font scrupuleusement les alliés qui soignent les blessés

Il y a deux façons de MAIGRIR, l'une dangereuse l'autre inoffensive. Lisez et vous comprendrez

La première vérité à exposer franchement aux personnes affligées d'embonpoint est que cet embonpoint n'est pas seulement une infirmité disgracieuse, mais que c'est une dangereuse maladie qui est la cause initiale de beaucoup d'autres. La seconde vérité est que l'obésité n'est plus désormais un mal incurable et qu'il n'y a aucune raison pour ne pas en arrêter le développement et ramener le corps à son poids normal. Pour cela que faire? C'est bien simple, prendre des Tablettes LeRoy. Avant d'aller plus loin nous voulons répondre de suite à l'objection que vous ne manquerez pas de formuler. Pourquoi les Tablettes LeRoy feront-elles ce que n'ont pu faire tels ou tels autres produits ou méthodes que vous avez essayés en vain? Donnez-nous une minute d'attention et vous comprendrez.

Les produits que vous avez pu employer jusqu'ici faisaient un travail incomplet.



Toutes ces méthodes, que ce soit diète, régime spécial, drogues quelconques, cherchaient et parvenaient, parfois, il faut bien le dire, à faire maigrir de façon passagère, mais elles ne prévoyaient rien pour éviter le retour de la graisse.

Les Tablettes LeRoy ont ce précieux pouvoir de faire disparaître progressivement la graisse nuisible et d'empêcher son retour. Elles remplacent par du sang pur, de la peau fraîche et des muscles élastiques la graisse qui s'en va. Chaque Tablette LeRoy signifie un peu de poids en moins et un peu de force et de santé en plus. Lorsque nous aurons ajouté qu'elles sont à base de produits essentiellement inoffensifs, nous pourrions nous dispenser d'insister, car il n'est pas une personne sensée et raisonnable qui n'ait pas compris en quoi les Tablettes LeRoy diffèrent de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour et qui ne s'explique comment et pourquoi elles produisent des résultats aussi merveilleux et aussi nombreux.

Il faudrait plus que les colonnes de ce journal pour reproduire les lettres témoignant de leur succès.

Nous avons fait appel à votre intelligence et à votre bon sens parce que nous comprenons votre hésitation, due à des insuccès répétés. Mais après avoir lu et compris les lignes précédentes, il est impossible que vous n'éprouviez pas le désir de commencer immédiatement l'emploi d'un remède qui, contrairement aux autres, prouve sa supériorité et son efficacité.

Ecrivez aujourd'hui même et vous recevrez sur envoi de 4 cents pour frais d'envoi une intéressante brochure dont vous retirerez le meilleur profit.

M. JULES LeROY, Fabricant de Produits Pharmaceutiques, Tiror Postal 2094, Montreal, Que

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964c NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

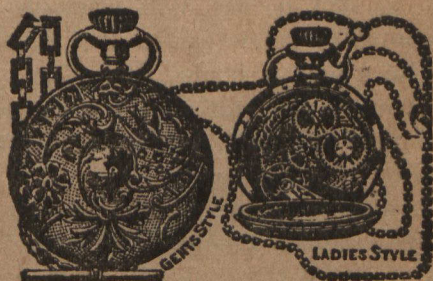
Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

W. Legault,

(Inregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres ont une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

552 Mont-Royal Est, Montréal.

boches avec la même sollicitude que les leurs. Il n'en est pas de même avec les allemands et, pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire ce récit, pris entre mille du même genre et qui a été fait à un journaliste par un caporal français.

Ce caporal avait été blessé à l'épaule par un éclat d'obus; il reste étendu dans un fossé. "Les voilà, raconte-t-il, qui descendent sur nous en poussant des hurlements terribles. Le premier qui m'a tapé, c'était un officier. Il me lance un coup de sabre dans la cuisse. Après c'est le tour des coups de baïonnette; quatre ou cinq. Il n'y en a qu'un qui ait porté. Et des coups de crosse! Ces coups ont déterminé effectivement, une pleurésie traumatique. Les Boches sont restés sur nous un bon moment. J'ai fait le mort. Ils m'ont enlevé par mes bretelles de suspension et jeté hors du fossé. Ils m'avaient fouillé, pris tout ce que j'avais dans ma musette, et ma plaque d'identité par-dessus le marché.

Un autre témoin aussi: "Quand je suis tombé, un de mes camarades derrière moi avait une jambe cassée. Je lui ai parlé un moment. Puis je me suis traîné jusqu'au bois qui nous dominait. Et sur le soir deux Allemands, deux chasseurs à pied, se sont amenés. Mon camarade leur a montré sa jambe cassée. Il y en a un qui lui a pris sa jambe. Et il s'est mis à la secouer. Ils l'ont achevé à coups de pied dans le ventre. Ah! il criait. J'étais peut-être à vingt pas."

Un autre a vu un capitaine de chasseurs blessé aux deux genoux. D'un coup de revolver on lui creve un oeil; puis on lui tranche la gorge...

Après cela, l'Allemagne continue à se prétendre la nation la plus civilisée du monde!

LA VIE EN ALASKA

Nos ménagères se plaignent de la vie chère: que diraient-elles alors si elles étaient dans l'Alaska! Dans cet aimable pays, une orange coûte 30 centins, un oeuf ou une assiette de pommes de terre frites 50 centins, le moindre bifteck \$5.00. Il n'y a pas une seule vache dans tout le pays; quelques poules y vivent misérablement pendant l'été, époque où le pays se fait ravitailler par mer. En hiver, il n'y a plus de communications possibles; on en est réduit à se nourrir de conserves.

Il est vrai que les salaires sont proportionnés au coût de la vie; il n'y a pas de manoeuvre, travaillant dans les mines d'or, qui gagne moins de \$5.00 par jour.

POUR RESSUSCITER LES POISSONS

Dès que les poissons d'eau douce sont retirés du filet, leur bourrer la bouche de mie de pain trempée dans de l'eau-de-vie; puis, entourer le poisson dans de la paille et dans un linge imprégné lui-même d'eau-de-vie; ficeler fortement si l'on opère sur une carpe ou sur un brochet.

Déficeler deux ou trois jours après, enlever la mie de pain et mettre dans l'eau l'animal, qui commence à remuer de suite.

On opère de même pour les langoustes qui ne meurent que huit ou dix jours après et restent tout à fait engourdies par l'alcool.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou M.le. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront
AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM**



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

Dépositaire en gros: J. E. Barnabé, Pharmacien-Chimiste, Montréal.